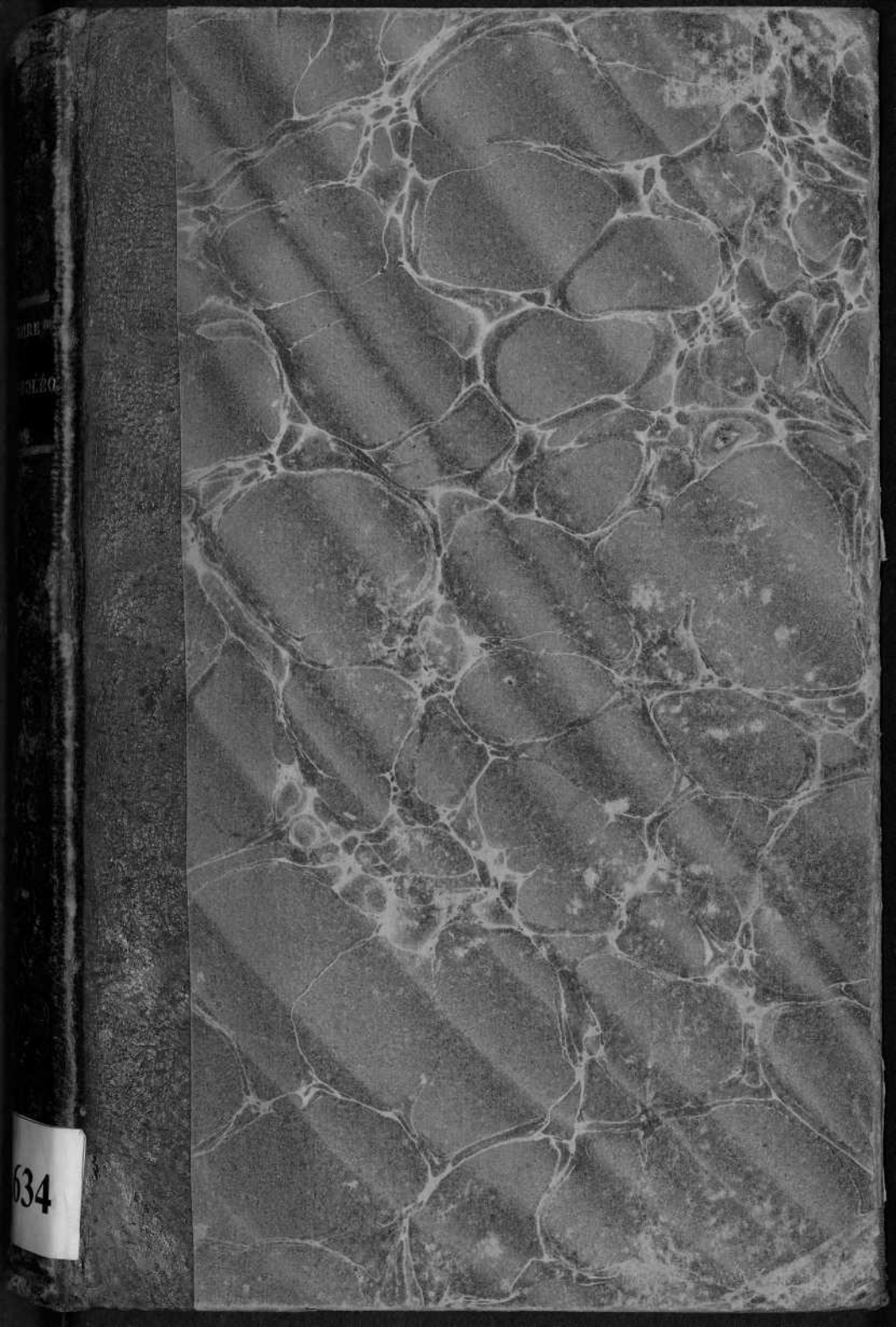
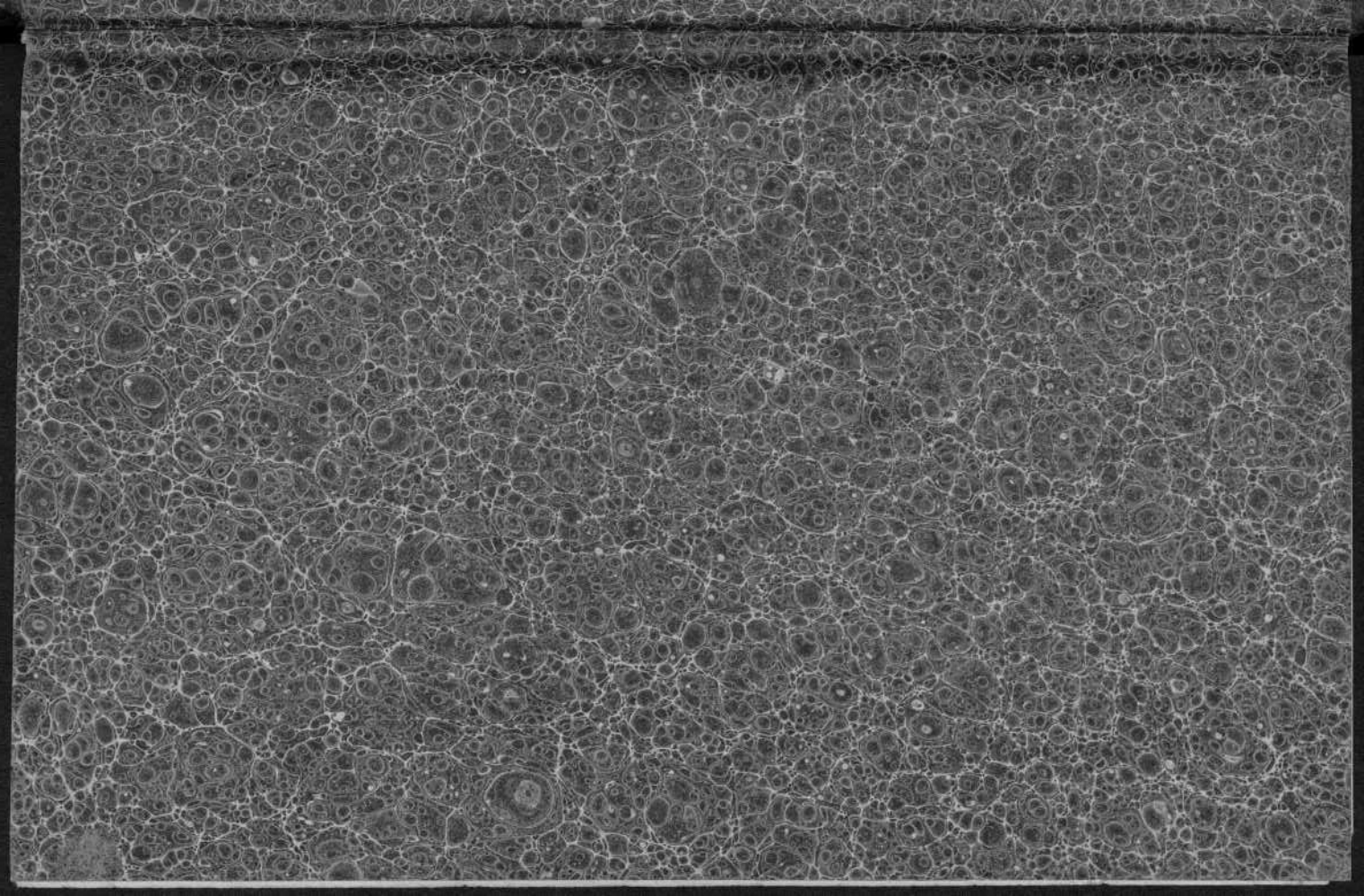

634



13634

HISTOIRE

DE NAPOLÉON.

IMPRIMERIE DE P. BAUDOUIN,
Rue des Boucheries-Saint-Germain, 38.

CODE
NAPOLEON

[5110]
R. 5110

HISTOIRE POPULAIRE

DE

NAPOLÉON.

Ornée

DE DOUZE VIGNETTES.

—

BIBLIOTECA PUBLICA PROVINCIAL
BURGOS

PARIS,
FERET FILS, RUE POUPÉE, N 5.

—

1841.

[illegible]
R. 8719

HISTOIRE POPULAIRE

DE

NAPOLÉON.

Orné

DE BEAUX VIGNETTES.

PARIS.
PERROTIN, RUE POUPÉE, N° 8.

1841.

HISTOIRE

DE NAPOLEON.

Napoléon est le plus grand homme qui ait occupé un trône. Chef d'une nation progressive renommée pour son courage, son esprit, ses lumières, il fut aussi son représentant le plus fidèle et le plus énergique : jamais on ne s'était autant identifié avec elle. Jaloux de l'honneur de la France, il aurait voulu l'élever autant au-dessus des autres peuples que lui-même s'était élevé au-dessus de ses contemporains.

Sorti des rangs du peuple, l'empereur a élevé la patrie à un degré inouï jusqu'alors de gloire et de prospérité ; ne cessant jamais de s'appuyer sur le peuple, il a grandi le peuple comme le peuple l'avait grandi ; et on peut dire que son histoire est aussi l'histoire du peuple. Il consolida toutes les conquêtes de la révolution, mit un terme aux dissensions intestines, et ouvrit à

la France une large voie pour marcher à tous les genres de gloire et de progrès. Son puissant génie organise tout autour de lui : les lois, l'industrie, la guerre ; il prépare la paix universelle par des victoires ; son ambition fut de faire à jamais de la France la tête de la civilisation, le flambeau du monde. Le principe de l'égalité subsiste en ce qu'on peut s'élever de tous les rangs, de toutes les conditions. Le fils du laboureur ou celui de l'artisan peut devenir maréchal, préfet, conseiller d'Etat, sénateur.

Napoléon, issu d'une famille noble originaire d'Italie que les troubles du pays avaient jadis forcée de se réfugier en Corse, naquit à Ajaccio, le 15 août 1769, de Charles Bonaparte, d'une intelligence peu commune, et de Lætitia Ramolino, l'une des plus belles femmes de son temps, douée d'une grande force de caractère. Son père, envoyé à Versailles, comme député de la Corse (1776), l'emmena avec lui. Il sollicita l'admission du jeune Napoléon à l'école militaire de Brienne, et l'obtint en 1776. L'enfance de Bonaparte s'était fait remarquer par une maturité précoce, le goût de la méditation et l'ardeur pour l'étude. A Brienne, dédaignant les con-

naissances littéraires, il ne s'occupe que de sciences exactes, d'histoire et de géographie. Son amour pour la solitude, son caractère devenant de plus en plus sérieux et réfléchi, annoncent l'homme de génie dont l'activité doit s'exercer sur les questions les plus graves, embrasser les intérêts les plus vastes et remuer le monde. Déjà le professeur Léguile rendant compte de la conduite de son élève, trace sur une note ces lignes prophétiques : « Corse de nation et de caractère, il ira loin, si les circonstances le favorisent. » Bonaparte passa, en 1784, de l'école militaire de Brienne à celle de Paris. De brillans examens le firent nommer, l'année suivante, lieutenant en second au régiment d'artillerie de La Fère, alors en garnison à Grenoble ; il n'avait alors que quinze ans.

En 1789, la révolution commence ; l'esprit public renaît ; les aristocraties sacerdotale, nobiliaire, féodale, parlementaire et ministérielle frémissent à la vue des droits du peuple français proclamés et constitués par une ASSEMBLÉE NATIONALE. Ces aristocraties épouvantées, vaincues, mais non détruites, se liguent par l'émigration, appellent l'étranger pour asservir la

France, et épient le sommeil de la nation comme un moment favorable pour se reproduire un jour sous de nouvelles formes, soit à la suite des fatigues inséparables des révolutions, soit en se déguisant sous les principes constitutionnels, soit en marchant réunies et coalisées à la suite du pouvoir monarchique.

Napoléon qui, a cette époque, avait 26 ans, embrassa vivement la cause nationale; dès ce moment sa destinée fut liée à celle du peuple. Il se trouvait chargé du commandement temporaire de l'un des bataillons soldés en Corse, lorsque eurent lieu les intrigues de Paoli pour vendre la Corse aux Anglais. Paoli ayant levé l'étendard de la révolte et ayant été déclaré traître envers la France, une expédition, dont Bonaparte fit partie, fut dirigée contre Ajaccio. Les Français échouèrent; la famille Bonaparte fut proscrite et vint se fixer dans les environs de Toulon. Napoléon rejoignit à Nice le 4e régiment d'artillerie à pied, où il avait été nommé lieutenant en premier.

Toulon ayant été livré à la flotte anglo-espagnole par les contre-révolutionnaires du Midi, la Convention envoya une armée pour repren-

dre la ville. Bonaparte fut nommé chef de bataillon commandant l'artillerie du siége. Tout le succès de cette grande opération dépendait de la possession du fort Mulgrave, auquel les Anglais avaient donné le nom de Petit-Gibraltar, et qui était regardé comme tellement imprenable, que le commandant anglais avait dit : « Si les Français emportent cette batterie, je me fais jacobin. Bonaparte fit ses dispositions pour l'attaque de ce fort. Visitant un jour les travaux de l'artillerie avec un des commissaires de la Convention, celui-ci veut présenter quelques observations sur la position d'une batterie. « Mê- « lez-vous de votre métier de représentant, « lui répondit le jeune officier, et laissez-moi « faire le mien; cette batterie restera là, et je « réponds du succès sur ma tête. » L'événement justifia la confiance du commandant de l'artillerie. La brèche, longtemps tentée en vain, fut ouverte, et l'intrépidité des soldats, secondée par l'habilité et le courage d'un chef subalterne encore obscur, rendit à la république le boulevart des côtes de la Méditerranée, que lui avait enlevé la déloyauté et l'infamie de quelques hommes. Ce fut le 19 décembre que

Toulon redevint français, et ce jour-là même les représentants récompensèrent la puissante coopération de Bonaparte à cette importante victoire, en le nommant général de brigade commandant l'artillerie de l'armée d'Italie.

La réaction du 9 thermidor sembla vouloir l'arrêter au début de sa carrière. Le vainqueur de Toulon fut arrêté à Nice; mais le vide immense qu'il laissait dans l'armée d'Italie fut vite senti par les représentants du peuple Albitte et Salicetti. La mise en liberté du chef de l'artillerie fut ordonnée, et la prise d'Oneille, celle du col de Tende et le combat del Caro signalèrent immédiatement son retour au milieu de ses compagnons d'armes. « C'est au talent du général « Bonaparte, écrivit alors le général en chef Du- « merbion aux commissaires conventionnels, « que je dois les savantes combinaisons qui ont « assuré notre victoire. »

Déjà sa gloire faisait des envieux et son nom devenait populaire. Dès lors il fut en butte aux sourdes attaques des hommes qui craignaient l'ascendant du génie. Le directeur du comité de la guerre, Aubry, lui ôta le commandement de l'artillerie de l'armée d'Italie. Bonaparte vint

à Paris réclamer sa réintégration : Aubry lui offrit une brigade dans la Vendée : mais Bonaparte vit le piége qui lui était tendu, et il préféra rester dans l'inaction.

Le royalisme commençait alors ses intrigues, et ce fut lui qui prépara l'insurrection contre-révolutionnaire des sections de la garde nationale de Paris, qui vint en armes menacer la convention. Barras, chargé de réprimer l'insurrection, se fit adjoindre Bonaparte comme commandant en second : grâce à son habileté, la cause de la révolution sortit victorieuse de cette lutte (10 vendémiaire).

Ce fut à cette époque que Bonaparte épousa Joséphine de Beauharnais, et que la république, tourmentée par les orages de l'intérieur, tourna sur lui ses regards. Carnot et Barras le firent nommer général en chef de l'armée d'Italie, en remplacement de Schérer. Il partit donc de Paris le 1er germinal an IV (21 mars 1796). En arrivant, Bonaparte trouva l'armée dans le dénûment le plus absolu : il lui donna du pain. Il avait sous ses ordres des généraux anciens et distingués, jaloux de lui, et le Directoire lui suscitait mille tracasseries. L'ascendant du génie

d'un général à peine âgé de vingt-sept ans surmonta cette double difficulté ; il retrempa le moral des soldats et fit renaître l'enthousiasme dans tous les cœurs par des proclamations quelquefois sublimes. Les victoires de Montenotte, Dego, Millesimo, Cera et Mondovi furent le résultat de son influence morale non moins que de ses talens militaires. Le Piémont fut soumis en quinze jours, et cinq fois Bonaparte fut récompensé par la déclaration solennelle : *L'armée d'Italie a bien mérité de la patrie.*

Bonaparte poursuit ses triomphes ; il franchit le pont de Lodi et entre vainqueur à Milan, au milieu des acclamations du peuple. Il bat une dernière fois, sur les bords du Mincio, le général autrichien Beaulieu, que Wurmser vint remplacer avec une armée deux fois plus nombreuse que l'armée française. En quelques jours cette armée est détruite dans les combats de Lonato, Brescia, Castiglione, Roveredo, Bassano et Mantoue, boulevart de l'Autriche en Italie, tombe entre les mains des Français. Alvinzi arrive avec une armée impériale forte de 45,000 hommes, qui est anéantie à Arcole et à Rivoli. Le pape fait la paix, et la Lombardie,

transformée en république cisalpine, reçoit une constitution populaire. L'Autriche enfin se décide à envoyer contre Bonaparte son meilleur général, l'archiduc Charles, qui est battu en diverses rencontres. Si la marche des armées du Rhin eût été aussi rapide que celle du jeune lieutenant de la république, l'Autriche était envahie. Bonaparte marche sur Vienne; il n'en était plus qu'à trente lieues lorsque fut conclue la suspension d'armes de Léoben. Cette suspension fut suivie du traité de Campo-Formio(1797), dicté par le général français. L'empereur d'Autriche abandonna ses droits sur les Pays-Bas, reconnut la république cisalpine, le Rhin devint la limite de la France.

Lafayette et ses compagnons d'infortune durent leur délivrance à la volonté du vainqueur.

Malgré tous les prodiges du génie militaire, sous l'empire, les campagnes d'Italie conservent un éclat que rien ne saurait effacer. Grand capitaine, administrateur éclairé, négociateur digne d'une grande nation, habile à gouverner les hommes, Bonaparte obtint tous les genres de gloire.

Mais en combattant sous les drapeaux de la

liberté, il nourrissait déjà des pensées de domination. Son quartier-général à Montebello était une cour où la France et l'Italie avaient, en quelque sorte, des ministres accrédités.

Bonaparte revint à Paris le 5 décembre 1797. On célébra, dans une fête nationale, la gloire des soixante-sept combats et des dix-huit batailles de la campagne d'Italie. L'enthousiasme de l'armée et du peuple pour Bonaparte se manifestait d'une manière inouïe ; sa popularité effrayait le directoire autant que la supériorité de génie dont Bonaparte avait fait preuve en Italie, soit comme guerrier soit comme homme politique et négociateur. Il fallait, à tout prix, éloigner Bonaparte, et, pour y réussir, lui offrir un projet gigantesque : la conquête de l'Egypte fut ce projet. Quoique la France fût alors en paix avec la Turquie, le directoire présenta, comme cause de cette expédition, la nécessité de tenir l'Angleterre en échec dans ses possessions de l'Inde. L'escadre principale, portant le général en chef, sort de Toulon, le 20 mai 1797, s'empare de Malte, où elle prend des renforts en vaisseaux, troupes et munitions; l'armée, forte de 36,000 hommes, débarque en Egypte, prend

Alexandrie, et, après différens engagemens, s'empare du Caire. Cette campagne, aussi célèbre dans l'Orient que dans l'Occident, par les victoires d'Alexandrie, de Ramanieh, des Pyramides, du mont Thabor, d'Aboukir, etc., fut rendue complètement stérile en résultats politiques par la défaite de la flotte française dans la rade de cette dernière ville. Mais les événemens militaires et politiques qui se succédaient en France appelèrent l'attention de Bonaparte : après avoir remis le commandement de l'armée à Kléber, il s'embarqua pour revenir en France. La fortune lui fraya un chemin au milieu des croisères anglaises, et il aborda à Fréjus le 18 vendémiaire an VII (1799). Son retour à Paris ne fut qu'un triomphe.

Tout était changé en France depuis le départ de Bonaparte ; la guerre étrangère et les discordes civiles s'étaient rallumées plus violentes et plus cruelles que jamais. Le cabinet de Pétersbourg venait de se mêler, pour la première fois, aux débats de l'Europe méridionale, et Suwarow avait menacé l'indépendance de la république. Le drapeau d'Arcole ne protégeait plus la régénération de l'Italie, et le fruit de tant

d'immortelles journées, compromis par la mort de Joubert, allait être perdu sans retour. D'un autre côté, la Vendée était en feu, et les factions divisaient toutes les branches du pouvoir.

Les intrigues du royalisme étaient évidentes, et la France risquait de devenir sa proie ; le coup d'État du 18 fructidor n'avait pu réussir à éloigner tous les dangers ; le directoire, en butte aux conspirations du dehors, conspirait aussi contre lui-même. Ces dissensions ranimaient l'espoir de l'étranger, qui voyait une proie facile dans une nation déchirée de toutes parts et déchue, en même temps, de son énergie et de son enthousiasme qui l'avaient une fois sauvée. Bonaparte comprit qu'il fallait constituer l'unité de pouvoir pour sauver la patrie de ces dangers, et que, seul, il possédait le génie et la popularité nécessaires à l'homme qui tenterait d'accomplir cette mission. Convaincu de cette vérité, Bonaparte ne tarda point à s'entendre avec Siéyès et plusieurs membres du conseil des anciens pour achever la ruine du Directoire. De cette coalition naquit la journée du 18 brumaire, où Bonaparte, s'étant imprudemment aventuré dans le conseil des Cinq-Cents, faillit y voir ense-

velir sa gloire présente et tout l'avenir de sa haute fortune. Accueilli par les cris répétés de : *hors la loi* ! *à bas le dictateur* ! et troublé par cette tempête inattendue, il dut la vie à son frère Lucien, président du conseil des Cinq-Cents, et au député Beauvais qui, doué d'une force extraordinaire, le reçut dans ses bras et le remit aux mains de quelques grenadiers.

A peine en présence des soldats, il reprit toute sa sérénité. Son frère Lucien et lui haranguèrent les troupes, et la victoire fut assurée. C'est alors que la force armée envahit la salle, et en chassa les députés qui sortirent aux cris de *Vive la République* !

Ainsi le même homme qui, au 13 vendémiaire, avait accepté la mission de sauver la représentation nationale, lui portait une atteinte mortelle le 18 brumaire.

Quelques membres des deux conseils, qui avaient secrètement encouragé la journée de brumaire se réunissent et rédigent, sous l'influence du vainqueur, une nouvelle constitution. Les conseils sont remplacés par des commissions législatives, et le pouvoir exécutif se compose de trois consuls : Bonaparte, Siéyès et

Roger Ducos. Le projet de constitution nouvelle, péniblement élaboré par Siéyès, fut presque entièrement renversé par Bonaparte, qui, dès les premiers mots de la discussion, montra une habilité extraordinaire et une volonté absolue. On créa trois grands corps : le *tribunat*, chargé de la discussion des lois ; le *corps législatif*, proprement dit, institué pour les décréter ; enfin un *sénat conservateur*, qui eut pour mission de veiller à l'intégrité de la constitution. Le peuple, consulté, répondit par trois millions onze mille sept votes approbatifs ; il n'y eut que quinze cent soixante-deux votes refusant.

Bonaparte montra bien vite qu'il n'était pas au-dessous de l'œuvre immense dont il s'était chargé. Son génie pourvut à tous les besoins de l'époque, et la France sembla renaître de ses ruines. Il développa, d'une main habile, les ressources créées par la révolution dans la carrière des sciences et des arts. L'étalon des poids et mesures, dédié à tous les peuples et à tous les temps, fut arrêté et proclamé d'après le travail de l'Institut ; la banque de France s'établit ; les bases du code civil furent jetées ; des constructions importantes commencèrent ; la liste des émigrés se ferma ; la

persécution cessa contre le sacerdoce; les troubles de la Vendée s'apaisent ; des lois d'amnistie furent décrétées ; les proscrits du18 fructidor rentrèrent ; l'un d'eux passa de l'exil aux premières charges de l'État. Carnot reprit cette direction de la guerre dont il avait fait autrefois l'organisation de la victoire. Cependant le premier consul était impatient de relever en Italie l'éclat des armes françaises, et d'ajouter à l'ordre intérieur, qu'il venait de rendre à la république, la considération extérieure dont elle avait joui lors de la paix de Campo-Formio. Après avoir ordonné la formation d'une armée de réserve à Dijon, sous les ordres de Brune, il quitta Paris le 16 floréal (6 mai), pour aller prendre le commandement des légions qui disputaient aux Impériaux le théâtre de ses premiers exploits. Arrivé au pied des Alpes le 27, il surmonta, en peu de jours, tous les obtacles que la nature et l'ennemi lui opposaient, franchit le Saint-Bernard, occupa le mont Cenis, s'empara de Suze, du chateau de Brunette, du fort de Bard et de la citadelle d'Ivrée, battit les Autrichiens à Romano et à Montebello, et délivra enfin, une seconde fois, la péninsule Italique du joug de la

maison de Lorraine dans l'immortelle journée de Marengo (14 jiun). Le général Mélas perdit 40,000 hommes dans cette bataille. L'Autriche, contrainte à la paix, évacua le Piémont et céda la Lombardie. Une *consulta*, réunie à Milan, s'occupa de réorganiser la république cisalpine. Il n'avait fallu qu'un mois à Bonaparte pour donner à cette campagne d'aussi vastes et d'aussi brillants résultats.

Une autre armée, sous le commandement de Moreau, gagnait la bataille d'Hochstedt, et l'Autriche paraissait disposée à recevoir des propositions de paix. Une convention provisoire, qui restituait à la France ce qu'elle avait perdu depuis quinze mois, suspendit la guerre pendant quelque temps.

Les royalistes, perdant alors tout espoir de renouer leurs intrigues avec succès, résolurent de recourir à l'assassinat pour se délivrer de l'homme dont le gouvernement habile ramenait la France dans les voies de la grandeur et de la prospérité. L'explosion d'une *machine infernale* fut préparée ; le 24 décembre, vers sept heures du soir, elle éclata au moment où le premier consul allait à l'Opéra : sa voiture fut

manquée de deux secondes. Cinquante-six personnes furent blessées, et vingt-deux tuées.

Bonaparte continua à réaliser ses immenses projets et à jeter sur son administration un éclat immortel ; il avait rétabli, à la fin de nivôse, la compagnie d'Afrique, et chargé le général Turreau de confectionner la belle route du Simplon. Le 13 ventôse (4 mars), après la conclusion du traité de Lunéville, qui confirmait les clauses stipulées à Campo-Formio, il ordonna, pour les derniers jours de l'année républicaine, une exposition des produits de l'industrie nationale. Le 28 du même mois, de nouvelles combinaisons diplomatiques, arrêtées entre la France et l'Espagne, donnèrent à la république le duché de Parme, dont le souverain reçut en échange la Toscane. Le 7 germinal (28 mars), la paix fut signée avec le roi des Deux-Siciles, et l'île d'Elbe ainsi que la principauté de Piombino furent cédées à la France.

Un concordat avec le pape fut signé. Le 26 fructidor suivant, la France et la Bavière redevinrent amies; le 12, les débris glorieux de l'expédition d'Egypte évacuèrent le sol africain, et la réconciliation des cabinets de Paris et de Lisbonne

ouvrit la dixième année républicaine par le traité de Madrid. Bientôt les dispositions hostiles de la Russie, de la Porte Ottomane et de l'Angleterre, à l'égard de la république, firent place à des dispositions pacifiques, et, le 4 germinal (24 mars 1802), le traité d'Amiens, désarmant les puissances dont l'opiniâtreté avait repoussé jusque-là toute transaction avec la révolution française, fit jouir les nations européennes des bienfaits d'une paix générale. La reconnaissance nationale pour l'homme qui avait si bien usé du pouvoir que le peuple avait remis entre ses mains lui décerna le titre de *consul à vie*. Trois millions cinq cent soixante-huit mille huit cent quatre-vingt-huit votes sur trois millions cinq cent soixante-dix-sept mille deux cent cinquante-neuf votans confirmèrent la décision des conseils.

La paix ne fut pas de longue durée, grâce à la duplicité de l'Angleterre. Deux bâtimens français furent capturés par les Anglais avant toute déclaration de guerre, et, en représailles, Bonaparte déclara prisonniers tous les Anglais de dix-huit à soixante ans qui se trouvaient en France, comme otages des Français pris contre le droit des gens. En même temps le Hanovre futoccupé par

les Français, qui firent prisonnière l'armée anglaise, dont le général en chef, le duc de Cambridge, n'évita le même sort que par la fuite. Le 3 messidor, Bonaparte quitta Paris, visita la Belgique, ordonna la construction d'un canal de jonction entre le Rhin, la Meuse et l'Escaut, et rentra aux Tuileries le 26 thermidor. L'Angleterre, se servant habilement des prétentions de la maison de Bourbon, s'adressa encore une fois aux passions mal éteintes qu'elle avait soldées pendant la révolution pour déchirer la France. Georges Cadoudal s'associa à Pichegru et à Moreau pour exécuter cette conspiration. Georges fut arrêté, convaincu et mis à mort; Pichegru s'étrangla dans sa prison; Moreau fut banni; d'autres conjurés, tels que Rivière et les deux frères Armand et *Jules de Polignac*, condamnés à mort, obtinrent leur grâce par l'entremise de Joséphine. « Je puis pardonner à votre mari, dit Bonaparte à l'épouse d'Armand de Polignac, car c'est à ma vie qu'on en voulait. » Cet attentat avait ému toute la France, et on vit que, sans institutions qui fussent des garanties pour l'avenir, la tranquillité et la grandeur du pays ne reposaient que sur le génie d'un seul homme.

La fondation de la Légion d'honneur, établissant une hiérarchie de récompenses nationales, fut le dernier acte du consulat. Bonaparte, profitant habilement des nombreux témoignages d'affection qui éclataient en sa faveur pour franchir le dernier pas qui le séparait du pouvoir souverain laissa le tribun Curée proposer de le nommer empereur, et de fixer l'hérédité dans sa famille. Sa proposition fut adoptée à l'unanimité, moins une voix ; elle passa avec enthousiasme au corps législatif, et, le 18 mai 1804, un sénatus-consulte organique réforma la constitution de l'an VII. Napoléon répondit à Cambacérès, qui le lui présenta à la tête du sénat : « Tout ce qui peut contribuer au bien de la patrie est essentiellement lié à mon bonheur; j'accepte le titre que vous croyez utile à la gloire de la nation. Je soumets à la sanction du peuple la loi sur l'hérédité; j'espère que la France ne se repentira jamais des honneurs dont elle environnera ma famille. Dans tous les cas, mon esprit ne sera plus avec ma postérité le jour où elle cesserait de mériter l'estime de la grande nation. »

Ce nouveau titre décerné à Napoléon fut

ratifié par le suffrage du peuple. Sur trois millions cinq cent vingt-quatre mille deux cent cinquante-quatre votans, il n'y eut que deux-mille cinq-cent soixante et dix-neuf opposans : que deviennent devant ces chiffres les accusations d'usurpation dirigées contre l'empereur? Tous ses titres lui furent décernés par plus de trois millions de votes; la constitution de 93, celle qui avait réuni le plus de suffrages, n'en avait obtenu que dix-huit cent mille.

Le 2 décembre, Napoléon et l'impératrice Joséphine furent sacrés à Notre-Dame par le pape Pie VII.

L'Angleterre, cette ennemie infatigable de la France, travaillait à former une nouvelle coalition continentale. L'empereur, pour qui la victoire n'avait jamais été infidèle, s'honora encore par les efforts qu'il fit pour conserver la paix; il écrivit lui-même au roi de la Grande-Bretagne pour lui faire des ouvertures pacifiques... « Je n'attache pas de déshonneur, dit-il, à faire les premiers pas... J'ai assez, je pense, prouvé au monde que je ne redoute aucune des chances de la guerre..: La paix est le vœu de mon cœur, mais jamais la guerre n'a été contraire à ma

gloire... Je conjure Votre Majesté de ne pas se refuser au bonheur du monde... Une coalition ne fera jamais qu'accroître la prépondérance et la grandeur continentales de la France.» Ces ouvertures n'eurent pas de suite : des deux côtés on se prépara à la guerre. Napoléon visita la flottille de Boulogne, les ports et les places fortes du Nord : ce voyage fut pour lui une marche triomphale : il songea à se donner alors de nouveaux alliés. Le 12 janvier 1805 il signa avec l'Espagne la convention d'Aranjuez, par laquelle cette puissance s'engageait à fournir trente vaisseaux et cinquante mille hommes de débarquement. D'un autre côté, l'enthousiasme que Napoléon avait excité en Italie engagea les peuples de cette péninsule à lui offrir la couronne de fer des anciens rois lombards. Le voyage d'Italie ne pouvait être qu'une longue ovation. A Marengo, Bonaparte, reprenant l'uniforme de l'ancien général républicain, posa la première pierre du monument élevé à la mémoire des braves qu'avait engloutis cette périlleuse victoire ; le 8 mai il fit son entrée à Milan. Le 26, eut lieu le couronnement, Napoléon saisit hardiment cette couronne de fer qu'avait portée Charlemagne,

et s'écria en la posant sur sa tête : « Dieu me la donne, gare à qui la touche ! »

Le 8 avril 1805, l'empereur de Russie, Alexandre, signa un traité avec l'Angleterre et détermina le sultan à refuser de reconnaître Napoléon. L'Autriche signala son accession à la nouvelle coalition en envahissant la Bavière avec quatre-vingt mille hommes commandés par l'archiduc Ferdinand, tandis que trente mille, sous les ordres de l'archiduc Jean, occupaient les positions avantageuses du Tyrol, et que le prince Charles s'avançait sur l'Adige à la tête de cent mille combattans. Napoléon, instruit de ces divers mouvements, ordonna aussitôt la réorganisation des gardes nationales, et fit décréter par le sénat une levée de quatre-vingt mille conscrits. Après avoir visité encore une fois le camp de Boulogne et sans cesser de menacer l'Angleterre d'une descente, il dirigea néanmoins avec célérité ses intrépides phalanges vers le Rhin, et passa ce fleuve.

La troisième coalition ne fut pas plus heureuse que les précédentes. En quelques jours la Bavière est délivrée. Le général Mack rend les armes dans Ulm, avec trente mille hommes, et

laisse au pouvoir des vainqueurs trois mille chevaux et quatre-vingts pièces de canon attelées. Le lendemain de cette capitulation, qui frappa d'étonnement les peuples et les rois de l'Europe, l'empereur, apprenant que les Russes accourent au secours de l'Autriche, adresse à ses soldats un ordre du jour qui semble présager l'issue terrible et glorieuse de cette guerre. « Soldats de la grande armée, leur dit-il, nous avons fait une campagne en quinze jours vous ne vous arrêterez pas là. Cette armée russe, que l'or de l'Angleterre a transportée des extrémités de l'univers, nous allons l'exterminer. » Et de nouveaux succès justifient aussitôt cette assurance si puissante sur l'esprit du soldat. L'archiduc Ferdinand perd, à Nuremberg, seize mille hommes, cinquante canons et quinze cents caissons. La victoire, fidèle au vieux drapeau de la république, s'attache à l'aigle de l'empire dans les champs de Lowers, d'Amsteten, de Marienzel, de Prasslin, de Lintz et d'Inspruck ; et tandis que Masséna, franchissant la Piave et l'Isonzo, met les Autrichiens en déroute à Castel-Franco, Napoléon, qui s'est porté à la rencontre des Russes, les culbute sur plusieurs points,

les chasse devant lui, et, le 13 novembre, fait son entrée triomphale dans la capitale de l'Autriche, que son souverain a évacuée depuis quelques jours, pour se réfugier en Moravie, avec les débris de son armée, auprès de l'empereur Alexandre. Napoléon ne séjourna pas longtemps à Vienne; attaché à la poursuite de ses ennemis, il les atteignit encore à Brunn, dont il s'empara, et prit position, le 19 novembre, à Wischau. L'empereur de Russie, trompé par un mouvement de retraite simulée, s'imagina que l'ardeur victorieuse des Français s'était ralentie à l'aspect d'une armée de cent mille hommes, commandée par deux empereurs, ayant sous leurs ordres des généraux habiles. Ce n'était qu'une manœvre adroite qui valut à Napoléon l'un des plus beaux triomphes dont les fastes militaires d'aucun peuple aient retracé le souvenir. Le 11 frimaire (3 décembre), l'empereur des Français célébra l'anniversaire de son couronnement, dans les champs d'Austerlitz, par la déroute complète des armées combinées de la Russie et de l'Autriche. Quarante drapeaux, deux cents pièces de canon et trente mille hommes restèrent au pouvoir du vainqueur; les alliés de l'Angle

terre perdirent en outre, dans cette journée, douze généraux et quarante mille hommes, dont la plus grande partie fut noyée dans les étangs ou engloutie dans les lacs, sous la glace que le poids énorme de l'artillerie et des bagages avait fait rompre. Cependant les vaincus d'Austerlitz, poursuivis à outrance, allaient subir l'extermination dont Napoléon les avait menacés après la délivrance de la Bavière; il ne leur restait qu'à implorer la générosité du vainqueur, car telle était leur position, que les empereurs Alexandre et François couraient eux-mêmes le danger de tomber entre ses mains. L'empereur d'Autriche, sacrifiant alors l'orgueil de la royauté au salut de son empire, consentit à se rendre au quartier-général des Français pour demander lui-même un armistice : leur entrevue dura deux heures, et se termina par la promesse d'une trève. Quelques jours après, le 26 décembre, la paix fut signée à Presbourg par les plénipotentiaires de la France et de l'Autriche. Ce traité reconnut Napoléon en qualité de roi d'Italie, réunit Venise et la Dalmatie à la Lombardie, incorpora la Toscane, Parme et Plaisance à l'empire français, et éleva les électeurs de Bavière

et de Vurtemberg à la dignité royale. La Prusse intervint dans la paix de Presbourg pour céder le grand-duché de Berg à Murat, la principauté de Neufchâtel à Berthier, le margravait d'Anspach à la Bavière, et pour recevoir en échange l'électorat de Hanovre.

La nouvelle de la défaite de la flotte franco-espagnole à Trafalgar fait prendre à Napoléon une nouvelle résolution. Pour ruiner l'Angleterre, il ferme tous les ports de l'Europe. Le roi de Naples ayant ouvert les siens aux Anglais, l'empereur envoya Masséna et Gouvion-Saint-Cyr conquérir le royaume de Naples; cette conquête achevée, il nomma son frère Joseph roi de Naples, et son fils adoptif, Eugène Beauharnais, vice-roi d'Italie. Les Etats de Hollande demandèrent bientôt un roi à Napoléon, et Louis Bonaparte alla régner à Amsterdam. L'empereur alors créa la confédération du Rhin, et en fut nommé protecteur.

Alexandre fit la paix avec la France par un traité qui fut conclu à Paris le 20 juillet; et François II, renonçant, le 6 août, à la couronne impériale d'Allemagne, remit lui-même le sceptre de l'empire germanique au protecteur des

Etats confédérés. Le roi de Prusse, comme atteint de folie, se charge de protester seul contre l'agrandissement de l'empire, et somme les vainqueurs de l'Europe d'évacuer le territoire de la confédération. Napoléon dirige ses armées sur l'Elbe. Cette campagne, glorieuse imitation des précédentes, décida en effet des destinées de la Prusse en moins de temps qu'il n'en avait fallu, un an auparavant, pour délivrer la Bavière : ouverte, le 7 octobre, par les corps de Murat, de Bernadotte et de Davoust, elle fut illustrée à Austaed, Schelitz, Saalfeld, en divers combats, dont le dernier coûta la vie au prince Louis de Prusse, et elle se termina, le 14, par la bataille d'Iéna, où l'armée prussienne fut anéantie, et le sort de la maison de Brandebourg livré, après une guerre de sept jours, à l'homme qui avait donné un roi à la Hollande, détrôné les Bourbons de Naples, et chassé la maison de Lorraine de l'Italie et de l'Allemagne. Le 27, Napoléon entra triomphant à Berlin. C'est de Posen, le 2 décembre, qu'il décréta qu'il serait élevé, sur l'emplacement de la Madeleine, un monument dédié à nos braves, avec cette inscription : « L'empereur Napoléon aux soldats de la grande armée.

Cependant les Russes accouraient au secours des Prussiens ; mais, comme en 1805, ils ne parurent qu'après l'anéantissement de leurs alliés. Napoléon se mit en marche et arriva, le 19, à Varsovie, après avoir élevé l'électeur de Saxe à la dignité royale par un traité signé, le 13, à Posen. Quatre jours après son entrée à Varsovie, les Français atteignirent les Russes et les battirent successivement à Czarnovo (le 23 décembre), à Nasielsk (le 26), à Pulstausk et à Golymin (le 20), à Mobringen (le 26 janvier 1807), à Beryfried (le 3 février), et à Roff (le 7). Mais ces divers combats ne servirent que de prélude à l'une des plus sanglantes batailles dont les annales de la guerre fassent mention. Le 9 février, sept mille Russes et dix mille Français tombèrent sur le plateau d'Eylau. Les deux camps s'attribuèrent la victoire, et des actions de grâces furent ordonnées par Alexandre pour ses succès en une journée où il avait laissé quinze mille prisonniers, quarante pièces de canon et seize drapeaux entre les mains de ses ennemis. Napoléon avait dirigé le maréchal Lefebvre sur Dantzick ; cette place importante, pressée vigoureusement par la valeur française, capitula le 26 mai. L'em-

pereur s'y rendit le 1er juin, et vint de là présenter de nouveau le combat aux Russes, qui, défaits les 5 et 6 du même mois à Spanden et à Domitten, furent définitivement écrasés, le 14, à Friedland. Alexandre y perdit soixante mille hommes, tués, blessés ou prisonniers. Contraint dès lors de revenir à des sentimens pacifiques, il signa, le 20, un armistice avec Napoléon. Des négociations s'ouvrirent, en effet, à Tilsitt, pendant lesquelles eurent lieu la fameuse entrevue des deux empereurs, sur un radeau dont on avait fait une île flottante au milieu du Niémen. Par le traité de paix qui fut signé le 7 juillet, le roi de Prusse recouvra, en effet, sa couronne et la possession de ses Etats, dont on détacha seulement la partie polonaise donnée au roi de Saxe, sous le titre de grand-duché de Varsovie, ainsi que les provinces situées sur la rive gauche de l'Elbe, qui furent réunies au royaume de Westphalie, en faveur de Jérôme Bonaparte, nouveau roi napoléonien, à l'avénement duquel les souverains du Nord furent obligés de consentir, comme ils reconnurent l'élévation de ses frères, Joseph et Louis, aux trônes de Naples et de Hollande. Le 27, Napoléon était de retour à St-Cloud.

Il n'y avait plus que le Portugal dans toute l'Europe où la puissance anglaise pût conserver quelque accès. C'était trop que cette unique trouée au vaste réseau de douanes dont l'empereur l'avait entourée ; il dut songer à la lui fermer. La guerre fut déclarée. Le 24 novembre, Junot arrive à Abrantès, le 29, le prince régent du Portugal s'embarque pour le Brésil, et dès le 1er décembre, Lisbonne est occupée par les Français.

L'année 1808 venait de s'ouvrir par une amélioration importante dans nos institutions civiles. Le code de commerce était en vigueur depuis le 1er janvier, et agrandissait le cadre de cette législation nouvelle, qui avait annoncé de si vastes résultats à la France lors de la promulgation du code immortel qui seul eût suffi pour illustrer un règne, et dans la discussion duquel Napoléon s'était montré si grand orateur.

Les intrigues de l'Angleterre s'étaient tournées vers l'Espagne et avaient réussi à soulever les Espagnols contre leur monarque, à cause de son amitié pour la France, et l'odieux Ferdinand arracha l'abdication de son père. Napoléon résolut de soustraire l'Espagne à l'influence

de l'Angleterre, et le succès de son entreprise devait entraîner la ruine de la Grande-Bretagne. L'Espagne fut envahie, et Napoléon appela son frère Joseph à occuper ce trône; Murat reçut en même temps de l'empereur la couronne de Naples. C'est en vain que, pour s'attacher le peuple espagnol et le sortir de l'ornière où l'avaient tenu ses rois et ses prêtres, Joseph abolit l'inquisition, les droits féodaux, les redevances personnelles et tous les droits exclusifs; c'est en vain que le nombre des couvens existant fut réduit au tiers, que les barrières de province à province furent supprimées et les douanes transportées aux frontières. Le fanatisme, fermenté par les moines et l'or des Anglais, entretint la péninsule dans une guerre continuelle; une armée anglaise vint faire de l'Espagne son champ de bataille contre la France. Les sanglantes victoires que Napoléon remporta furent infructueuses, et l'Espagne ne fut jamais complètement soumise.

Le cabinet de Londres suscita encore à l'empereur une guerre dans le Nord. Le monarque autrichien fit d'immenses préparatifs militaires. Napoléon se hâta de venir à Paris le 23 janvier

1809. Les Autrichiens s'étaient mis en mouvement le 1er avril ; le 9, leurs généraux avaient signalé par des proclamations l'ouverture et le but de la campagne ; le 10, le territoire bavarois était envahi ; le 14, le sénat français avait répondu à l'appel du trône, et le 17 Napoléon se trouvait à Donawerth, au milieu de son armée. Dès le 20 et le 21, la bataille de Tann et d'Abensberg, et les combats de Peyssing et de Landshut avaient ouvert la campagne de manière à en présager la fin ; l'armée autrichienne avait déjà perdu trente mille hommes. Le 22, les Français obtinrent à Eckmuhl de nouveaux avantages ; vingt mille prisonniers, quinze drapeaux et la plus grande partie de l'artillerie ennemie restèrent en leur pouvoir. Le 23, une affaire brillante, où Napoléon fut légèrement blessé au talon, acheva de décider, devant Ratisbonne de la déroute du prince Charles et la délivrance des États de Bavière. Le 27, la Bavière et le Palatinat étaient évacués. Six jours après, le 3 mai, une division française de sept mille hommes chassait trente-cinq mille Autrichiens de la superbe position d'Ebersberg, et le 10, à 9 heures du matin, l'empereur était arrivé sous les murs

de Vienne. Le 13, Napoléon entra triomphant, pour la seconde fois, dans la capitale de l'Autriche. Les Autrichiens s'étaient retirés sur la rive gauche du Danube, et présentaient encore une armée de plus de cent mille hommes, sous les ordres du prince Charles. Napoléon se mit à leur poursuite et les atteignit le 21 à Essling; un combat opiniâtre s'y engagea et laissa la victoire indécise entre les deux camps. Dans les premiers jours de juillet, les Français passèrent le Danube. Le 5, la bataille d'Enzersdorf, gagnée par l'armée française, présagea et prépara la célèbre victoire de Wagram, remportée le 7, par Napoléon, sur l'archiduc Charles. Les Autrichiens laissèrent quatre mille morts, neuf mille blessés sur le champ de bataille, et vingt mille prisonniers, dix drapeaux et quarante pièces de canon entre les mains du vainqueur. Le 12, une suspension d'armes fut conclue à Znaïm, et les conférences pour la paix commencèrent aussitôt; elles durèrent trois mois, pendant lesquels Napoléon habita Schœmbrun, d'où il rendit plusieurs décrets importans sur des matières de police intérieure, et s'occupa à récompenser ses illustres compagnons d'armes. Un traité de paix

fut signé le 15 octobre. L'Autriche céda à la France tous les pays situés à la droite de la Save, le cercle de Goritz, le territoire de Montefalcone, Trieste, la Carniole et le cercle de Villach; elle reconnut la réunion des provinces Illyriennes à l'empire français, ainsi que toute future incorporation que la conquête ou les combinaisons diplomatiques pourraient amener tant en Italie qu'en Portugal et en Espagne, et déclara renoncer irrévocablement à l'alliance de l'Angleterre pour entrer franchement dans le système continental.

Au milieu de tant de gloire et de grandeur, une douleur profonde torturait le cœur de Napoléon. L'âge de l'impératrice Joséphine ne lui permettait plus d'espérer qu'elle le rendît père. Son divorce fut arrêté; et Eugène lui-même prépara sa mère à ce cruel sacrifice, qui se consomma au milieu des scènes les plus déchirantes pour l'empereur. C'est sur la fille de l'empereur d'Autriche, l'archiduchesse Marie-Louise, que Napoléon avait arrêté son choix: Berthier l'épouse par procuration le 11 mars. Le 13, la princesse quitta Vienne, et le 16, elle fut reçue en France par la reine de Naples, avec le pompeux cé-

rémonial que Napoléon lui-même prit le soin de dicter : il s'était occupé également de celui de leur entrevue ; mais son impatience rompit l'étiquette ; il courut furtivement au-devant d'elle, accompagné de Murat, et vêtu simplement de la redingote grise de Wagram, arrêta la voiture au relais de Courselles, et y monta brusquement.

Le 1^er^ avril, le mariage fut prononcé par l'archichancelier, en présence de toute la cour. Le 31, l'empereur et l'impératrice firent leur entrée solennelle à Paris. Le cardinal Fesch leur donna la bénédiction nuptiale. Jamais fête n'offrit tant de magnificence ; elle était célébrée par toute une cour de rois.

Le 20 mars de l'année suivante, Marie-Louise ressentit les douleurs de l'enfantement ; l'accouchement ne se fit pas sans danger. Bonaparte répondit au chirurgien Dubois, qui était venu le consulter : « Ne pensez qu'à la mère. » A force de soins, l'enfant fut mis au monde ; mais ce ne fut qu'après six minutes qu'il donna signe de vie et respira. Transporté de joie, l'empereur, ouvrant la porte du salon où l'on attendait comme les destinées de la France, s'écria : *C'est un*

roi de Rome ! Cent un coups de canon annoncèrent la naissance de Napoléon II.

En 1811, la France était composée de cinquante millions de sujets, et divisée en cent trente départemens ; ces proportions colossales, qui détruisaient l'heureux système de balance et de pondération que les traités d'Utrecht et de Westphalie avaient établi en Europe, et le blocus continental qui froissait les intérêts politiques et commerciaux des autres puissances, devaient entraîner une terrible réaction... La naissance du roi de Rome avait mis le comble à l'ivresse de l'empereur, en assurant un héritier à sa couronne. Mais le moment d'un fatal retour de la fortune n'était pas loin : la Russie se détache la première du blocus continental, et ouvre ses ports aux Anglais ; la Suède suit son exemple, et en quelques mois l'Europe tout entière se lève comme un seul homme. La guerre est déclarée à la Russie le 22 juin 1812. Le 9 mai, l'empereur était parti de Paris pour se rendre en Pologne, sous le prétexte d'inspecter la grande armée, réunie sur les bords de la Vistule. Ses efforts pour conserver la paix ayant été infructueux, l'armée française franchit le Niémen dans

les journées des 23, 24 et 25 juin. Le 28, Napoléon entra à Wilna, et y établit un gouvernement provisoire, pendant qu'une diète se réunissait à Varsovie pour s'occuper de reconstituer la Pologne. Après avoir séjourné quelques jours à Wilna, il quitta cette ville pour se rendre à Wistepsk, où il arriva dans les derniers jours de juillet; il se dirigea ensuite sur Smolensk. Le 14 août, il battit les Russes à Krasnoë, les chassa, le 18, de Smolensk, qui fut livrée aux flammes par les Russes; distribua des récompenses aux braves qui avaient triomphé sur le champ de bataille de Valentino; s'empara, le 30, de Viazma, dont l'ennemi avait détruit les magasins, et préluda, le 5 septembre, par une attaque vive de l'aile droite de l'armée russe, à la sanglante bataille de la Moscowa, qui fut donnée le7. Les Russes perdirent près de cinquante mille hommes en cette sanglante journée; quarante de leurs généraux y furent tués ou blessés. L'armée française entra, le 14 septembre, dans l'ancienne capitale des czars, que l'armée et la population russes avaient abandonnée. Le gouverneur Rostopchin n'avait laissé dans Moscou que quelques misérables incen-

diaires chargés de la réduire en cendres. Un système de défense pareil obligea Napoléon à songer à la retraite. Le 15 octobre, le mouvement rétrograde commença. Le 22, Napoléon sortit de Moscou, et, le 23, le Kremlin sauta par ses ordres. Jusqu'au 7 novembre, la retraite s'opéra sans revers et sans désordre; mais l'hiver s'étant annoncé, ce jour-là, par un froid de plus de 20 degrés, les chemins devinrent presque impraticables pour les équipages, et cette armée, si belle le 6, se trouva, dès le 14, sans cavalerie, sans artillerie, sans transports. Il serait trop douloureux de raconter les calamités qui, dès ce jour, vinrent fondre sur la grande armée. Malgré toute la bravoure de nos soldats, ils devaient être vaincus par la famine et la rigueur excessive d'un hiver prématuré.

Le premier résultat politique d'un si grand revers fut la défection de la Prusse. Le 5 décembre 1812, Napoléon apprend que le général Mallet a failli réussir à Paris dans une conspiration qui avait pour but de le détrôner; il quitte son armée, arrive à Paris, où il apporte lui-même la terrible nouvelle de ses désastres. Profitant de tous les instants, il prépare une

nouvelle armée, et vole en Allemagne, où il rejoint le prince Eugène qui, après la défection des Autrichiens, des Prussiens, de Bernadotte et de Murat lui-même, venait de prendre le commandement des débris de l'armée de Russie.

Parti de Paris le 15 avril 1813, après avoir obtenu du sénat une nouvelle levée de cent quatre-vingt mille hommes, parmi lesquels dix mille gardes d'honneur, il rencontra, le 2 mai, à Lutzen, l'armée combinée des Russes et des Prussiens, et remporta sur elle une victoire complète. De nouveaux combats amenèrent bientôt de nouveaux triomphes pour nos jeunes soldats. Vainqueurs à Bautzen et à Wurtzen, ils poursuivent l'ennemi jusqu'à Reichenbach. Par l'intervention de l'Autriche, un armistice fut signé, le 4 juin, à Reidnitz : mais cette trève ne servit qu'à donner aux coalisés le temps de rassembler leurs forces et de détacher d'autres cabinets de l'alliance de la France. L'Autriche entra dans la nouvelle coalition : la Suède, où Napoléon avait envoyé régner Bernadotte, et qui jusqu'alors avait été dans un état d'hostilité purement négative, envoya ses armées sur l'Elbe. La reprise des hostilités fut signalée, le 27 août,

par la célèbre bataille de Dresde, à laquelle assistèrent les souverains alliés. Les ennemis de la France étaient dirigés sur cette capitale par un Français accouru de l'Amérique en Europe pour combattre un drapeau qu'il avait illustré. Le général Moreau tomba sous le premier coup de canon tiré par la garde impériale, et l'armée qu'il avait conduite sous les murs de Dresde, pour y surprendre le maréchal Gouvion, Saint-Cyr, trompée par la diligence de l'empereur, fut contrainte de regagner précipitamment la Bohême, après avoir perdu, en deux jours, soixante mille hommes, quarante drapeaux et soixante pièces de canon.

Malgré ces victoires, la défection inattendue de la Bavière décida Napoléon à revenir sur le Rhin. L'armée reprit la route de France, et rencontra les troupes alliées à Nachau et à Leipzig. Deux batailles sanglantes eurent lieu, dans lesquelles la victoire restait incontestablement aux Français, lorsque l'armée saxonne, infanterie, cavalerie et artillerie, et la cavalerie wurtembergeoise passèrent tout entières à l'ennemi. Napoléon, hâtant sa retraite, arrive, le 30 octobre, à Wanan, où il passe sur le ventre des Bava-

rois. Le 7 novembre, toute l'armée française acheva de passer le Rhin, et, le 9, Paris revit l'empereur.

Les revers multipliés de l'armée d'Espagne viennent aggraver tant de maux, et augmenter l'audace de la coalition. Marmont a perdu la bataille des Arapyles, et Jourdan celle de Vittoria. Ces deux défaites nous enlèvent l'Espagne.

Le 31 décembre 1813, les armées coalisées franchirent le Rhin sur plusieurs points à la fois, en même temps qu'elles débouchaient par la Suisse, dont elles venaient de violer la neutralité; elles envahirent la Franche-Comté, la Bourgogne, l'Alsace et la Lorraine. Toutes leurs forces convergeaient sur la Champagne; elles présentaient un effectif de plus de quatre cent mille hommes: l'armée française en comptait à peine soixante mille.

Napoléon grandit au milieu du danger qui devient chaque jour plus imminent. Il lève trois cent mille hommes, et recommence la campagne malgré les représentations hostiles du corps législatif, qui, pour la première fois, ose lui faire entendre le langage sévère de la vérité. La

nouvelle armée compose les dernières ressources militaires de la nation. Marie-Louise est déclarée régente le 25 janvier, et la défense de Paris confiée au faible Joseph. L'empereur ouvrit la campagne par les combats de Saint-Dizier, de Brienne et de la Rothière. En même temps un congrès s'ouvre à Châtillon, et discute les préliminaires de la paix. Napoléon retrouve, en face de l'ennemi, et montre dans cette campagne qui allait décider du sort de la France, une profondeur de combinaisons et une audace qui rappelaient l'immortelle conquête d'Italie. Il attaque les Prussiens à Champaubert, à Monmirail, à Château-Thierry, et remporte trois victoires signalées ; il atteint plus tard les Autrichiens à Montereau, et compte un succès de plus : s'il eût été secondé par ses lieutenants, non seulement la France était sauvée, mais encore une ruine inévitable menaçait les Alliés. Alors comptant sur l'influence de ses triomphes pour empêcher les Alliés de marcher sur Paris, Napoléon se porte sur les derrières de la grande armée autrichienne pour lui couper la retraite. Les étrangers apprennent ce mouvement, et s'avancent sur la capitale où ils étaient ap-

pelés par d'indignes Français. Joseph, malgré une glorieuse bataille livrée sous les murs de la capitale, a déserté son poste et s'est retiré à Blois avec la régente. L'ennemi fait son entrée à Paris, le 31 mars. Napoléon, qui n'était plus qu'à cinq lieues de Paris, rétrograde vers Fontainebleau ; il y apprend que le sénat a décrété sa déchéance. Se voyant ainsi trahi par la fortune, et ne trouvant plus autour de lui ni zèle ni fidélité, il se résout à abdiquer en faveur de son fils, et envoie Ney, Macdonald, Marmont et Caulaincourt, pour traiter avec les alliés à Paris.

La défection de Marmont, qui abandonne la position d'Essonne, met le comble au désastre, et ruine les dernières espérances de l'empereur.

Les alliés appellent au trône Louis Stanislas-Xavier, sous le nom de Louis XVIII, et veulent l'abdication absolue et sans condition de Napoléon.

Toujours dévoué à son pays, Napoléon la signa en ces termes :

« Les puissances alliées ayant déclaré que l'em-
« pereur Napoléon était le seul obstacle au ré-
« tablissement de la paix en Europe, l'empe-

« reur, fidèle à son serment, déclare qu'il re-
« nonce, pour lui et ses enfants, au trône de
« France et d'Italie, et qu'il n'est aucun sacri-
« fice, même celui de la vie, qu'il ne soit prêt
« à faire aux intérêts de la France. »

On raconte que la trahison de Marmont, duc de Raguse, dont il avait dit : « *C'est mon enfant élevé sous la tente* », et le lâche abandon du plus grand nombre de ses officiers, produisirent sur l'empereur une si profonde impression de désespoir, qu'il avala du poison, selon les uns, pour se délivrer d'une vie qui lui était en horreur, selon d'autres, pour se soustraire à l'obligation de signer sa déchéance et celle de sa dynastie. Le poison ne produisit d'autre effet qu'un long assoupissement. A son réveil, il resta quelques instants pensif, comme étonné de vivre, et s'écria : « Dieu ne le veut pas. »

Il consentit alors à signer son abdication et celui de sa postérité. Le 20 avril, il fit ses adieux à sa garde : « Soldats, leur dit-il, soldats
« de ma vieille garde, je vous fais mes adieux.
« Depuis vingt ans je vous ai constamment trou-
« vés sur le chemin de l'honneur et de la gloire.
« Dans ces derniers temps, comme dans ceux

« de notre prospérité, vous n'avez cessé d'être « des modèles de bravoure et de fidélité. Avec « des hommes tels que vous, notre cause n'é- « tait pas perdue ; mais la guerre était intermi- « nable ; c'eût été la guerre civile, et la France « n'en serait que plus malheureuse : j'ai donc « sacrifié tous nos intérêts à ceux de la patrie ; « je pars : vous, mes amis, continuez à servir « la France ; son bonheur était mon unique pen- « sée, il sera toujours l'objet de mes vœux ! ne « plaignez pas mon sort : si j'ai consenti à vous « survivre, c'est pour servir encore à votre gloi- « re ; je veux écrire les grandes choses que nous « avons faites ensemble !... Adieu, mes enfants ! « je voudrais vous presser tous sur mon cœur ; « que j'embrasse au moins votre drapeau. »

A ces mots l'aigle s'abaisse devant Napoléon, qui tient le drapeau quelques instants serré contre son sein. A ce mouvement, on voit tous les vieux soldats pleurer et sanglotter, l'empereur est profondément ému ; il fait un effort, et termine en ces mots : « Adieu encore une fois, « mes vieux compagnons ! que ce dernier baiser « passe dans vos cœurs. »

Napoléon partit immédiatement pour l'île

d'Elbe dont le traité de Fontainebleau lui assurait la souveraineté.

Le comte d'Artois précéda son frère à Paris, et y fit son entrée en qualité de lieutenant-général du royaume. Il donna le premier signal d'une imprudente réaction contre un passé glorieux, en remplaçant le drapeau tricolore par le drapeau blanc de l'ancienne monarchie.

Louis XVIII, sans vouloir accepter la constitution que le sénat lui présentait au nom de la nation, publia une déclaration datée de Saint-Ouen, par laquelle il adoptait les principales clauses de l'acte sénatorial. C'est le 3 mai 1814 qu'il fit son entrée à Paris, escorté par la vieille garde, silencieuse et consternée.

Le premier ministère de la restauration inspira les plus vives alarmes aux amis de la révolution.

Le 30 mai, une paix définitive fut conclue entre la France et les alliés. Par ce traité, la France rentrait dans ses anciennes limites et rendait toutes ses conquêtes.

La bataille de Toulouse, livrée avec succès par le maréchal Soult au duc de Wellington, sous les murs de Toulouse, n'amena aucune modifi-

cation dans les dispositions des alliés à notre égard.

Après la ratification des traités de Paris, les alliés évacuèrent le territoire français.

Les fautes graves de la nouvelle administration suscitèrent des partis dangereux qui se ramifiaient dans les départements et entretenaient une sourde irritation.

Dans cet intervalle, le congrès de Vienne s'était assemblé, et la Russie, l'Autriche et la Prusse se partageaient l'Europe à leur gré, mais la présence seule de l'empereur dans le voisinage de la France était un sujet de frayeur pour les rois. En apprenant qu'on avait mis en question sa translation à Sainte-Hélène, et que des vainqueurs d'un jour, envers lesquels il s'était montré si généreux après tant de batailles si décisives, avaient peut-être déjà résolu de l'ensevelir vivant dans les mers du tropique, Napoléon hésita d'autant moins à prévenir le coup qui le menaçait, que les journaux et toutes les nouvelles venues de France lui avaient révélé un grand mécontentement national. Il fit embarquer, dès le 26 février 1815, six cents hommes de sa garde sur un brick de vingt-six canons; tandis que

deux cents hommes d'infanterie, cent lanciers polonais et un bataillon de flanqueurs étaient reçus à bord de trois autres bâtiments. Ayant mis à la voile dans la nuit du 26 au 27, il entra dans le golfe Juan le 2 mars. Le même jour, il débarqua dans le voisinage de Cannes, pour prendre de là la route de Paris.

Louis XVIII convoque aussitôt les deux chambres et envoie le comte d'Artois organiser, à Lyon, les forces militaires qui seraient immédiatement disponibles. En même temps, Macdonald et le maréchal Ney prêtent serment entre les mains du roi, et marchent contre leur ancien souverain. Une ordonnance non moins insensée que barbare prescrit à tous les Français de *courir sus* à Napoléon Bonaparte.

L'empereur prend la route de Paris; après une tentative manquée sur Antibes, il marche plusieurs jours sans trouver ni obstacle ni secours; au défilé de Vizille, près de Grenoble, sept cents hommes lui ferment la route. Napoléon se présente seul, et offre sa poitrine découverte au premier soldat qui voudra tuer son empereur. On lui répond par des cris de vive l'empereur! Il entre à Grenoble; bientôt Lyon lui ouvre ses portes,

malgré les vains préparatifs de défense du comte d'Artois. Dès ce moment, il marche environné des populations qui le ramènent en triomphe.

Louis XVIII, à la nouvelle de l'approche de Napoléon, quitte le château des Tuileries dans la nuit du 19 au 20 mars. Le lendemain, Napoléon entrait à Paris sans avoir tiré un coup de fusil. En ressaisissant la couronne, il ne s'était pas dissimulé les dangers qui allaient fondre sur la France, et la position critique où son nouvel avènement allait le mettre vis-à-vis de l'Europe armée tout entière ; s'il avait pu s'abuser à cet égard, il eût été suffisamment averti par la déclaration du congrès de Vienne, qui le mettait hors du droit public et social.

L'acte additionnel aux constitutions de l'empire fut soumis à l'acceptation du peuple et sanctionné par un million de votes : il reproduisait les principales dispositions de la charte, et assurait à la France les mêmes libertés. Toutefois, il satisfit mal aux prétentions des citoyens; ils refusèrent alors à Napoléon cette franche adhésion qui eût fait sa force, et qui était nécessaire en un pareil moment.

On crut que Napoléon déchu, après avoir été

si grand, monterait encore plus haut que jamais, et on s'attendait à ce qu'il voudrait être, sans restriction, l'empereur de la démocratie : dans cet espoir, les partisans de la république acceptèrent son alliance, et il agréa leur secours. Mais les menaces de l'Europe conjurée ne permirent pas à Napoléon de s'emparer du rôle que l'amour du peuple destinait à son patriotisme et à son génie ; il craignit de placer la France, vis-à-vis des autres puissances, dans une position irréconciliable ; d'un autre côté, les courtisans impériaux, ennemis du peuple comme sont tous les courtisans, ne comprirent pas que Napoléon, dénué du prestige de ses triomphes, ne pouvait plus renouer le charme qu'en se proclamant le premier soldat de la liberté.

L'empereur, au milieu des exigences de sa cour et des ménagements qu'il se prescrivait afin de ne pas rendre impossible toute entrée en négociation avec les cabinets étrangers, refroidit, par une telle prudence, l'élan national. Une opposition intérieure se manifesta ; l'aveuglement de quelques hommes incapables de dominer la situation autrement que pour désorganiser la résistance, les fit se jeter en avant avec des principes

qui ne se produisirent alors que pour enfanter des divisions.

Cependant le duc d'Angoulême avait capitulé dans le midi ; la duchesse son épouse venait de quitter Bordeaux, où elle avait montré un courage héroïque, et la Vendée, contenue par le général Lamarque, cessait la guerre civile; mais malheureusement le roi de Naples courait à sa perte, en commençant, en Italie, les hostilités contre l'Autriche malgré les avis de l'empereur.

Une armée de près de trois cent mille hommes se lève sur le sol de notre inépuisable France, à la voix magique de Napoléon; le 12 juin, il se met à la tête de cette armée, et marche à la rencontre des Anglais et des Prussiens; il livre à ces derniers la sanglante bataille de Fleurus, et leur tue vingt mille hommes. De là, il marche contre les Anglais, qu'il atteint dans les plaines de Waterloo. L'action s'engage, action terrible, meurtrière, où l'empereur joue ses dernières destinées. Déjà les Anglais, battus et écrasés, se disposent à la retraite, quand soudain l'armée prussienne, conduite par Blücher, battu la veille, échappe à Grouchy, chargé de la surveiller, et arrive sur le champ de bataille; alors la journée

est perdue pour nous : l'armée française se met en déroute après des pertes énormes; vainement l'empereur se jette au milieu de la mêlée, cherchant les balles et les boulets qui semblent encore le respecter. Accablé par le nombre, entraîné par le désordre, il cède enfin après les efforts inouïs des derniers soldats qui forment autour de lui un bataillon sacré. Il revient aussitôt à Paris, annonce lui-même le désastre : rien n'était encore désespéré; mais la chambre, pratiquée en secret par un traître, mal conduite par un président inhabile, entraînée par Lafayette, qui croit servir la liberté, et ne s'aperçoit pas qu'il perd la France, seconde mal ou trahit le seul homme qui pouvait nous délivrer. Elle pleura sur le désastre de Watterloo! mais à la voix de Napoléon, qui promettait, qui avait la certitude de la venger, elle ne se leva pas.

Cependant Napoléon II avait été proclamé, malgré les intrigues diverses qui avaient arraché une abdication au seul homme à qui la France pût encore être redevable de ne pas subir un joug abhorré ; mais cette dernière expression de la souveraineté du peuple vint expirer dans une protestation qui demeura sans effet.

Les alliés, vainqueurs, s'avancent de nouveau sur Paris. Napoléon, qui a calculé leur marche et mesuré l'imprudence et la témérité de leurs manœuvres, propose d'attendre l'ennemi sous Paris, avec une armée de cent soixante mille hommes qui peuvent s'y rallier en quelque jours; il a calculé un plan infaillible pour écraser les Prussiens et changer la face des affaires; il demande au gouvernement provisoire l'autorisation de prendre le commandement des forces françaises en qualité de simple général : Fouché refuse avec hauteur une offre dont l'acceptation sauvait la France.

Napoléon se dispose alors à quitter la France. Dans sa route sur Rochefort, il reçoit de la population et des troupes des marques d'admiration et de confiance telles qu'il pouvait encore relever son étendard; mais le sacrifice est fait, il veut partir, il se confie à la loyauté anglaise, et monte à bord du *Bellérophon*, en demandant au régent la faculté de venir *s'asseoir, comme un autre Thémistocle*, au foyer britanique. Le régent envoie, pour toute réponse, l'ordre de le conduire à Sainte-Hélène, affreux rocher où il devait être être torturé par un misérable appelé sir Hudson Lowe, et

naguère le bourreau de nos soldats enfermés dans les pontons anglais. Napoléon a retracé ainsi les tortures de sa prison : « Nouveau Prométhée, je suis attaché à un roc où un vautour me ronge. Oui, j'avais dérobé le feu du ciel pour en doter la France; le feu est remonté à sa source, et me voilà. »

Ainsi tomba du trône l'homme extraordinaire qui attacha si profondément son nom à son siècle, et fit, pendant vingt ans, de la nation française, la plus grande, la plus héroïque des nations. Napoléon porta le génie militaire à sa dernière expression, et développa, dans ses longues et glorieuses guerres, des facultés presque surhumaines qui lui assurent le titre de premier capitaine du monde. Appelé au gouvernement des hommes, son vaste génie embrassait tout; le code civil, la réorganisation judiciaire, un système d'administration qui fait aujourd'hui l'admiration de l'étranger, de magnifiques travaux à l'intérieur, des routes, des canaux, des ports, des monuments dignes de la grandeur française, l'amélioration du sort des classes laborieuses, le rétablissement de la religion rendue aux vœux du peuple, l'accroissement de la richesse du pays,

les encouragements prodigués à l'industrie, aux manufactures, au commerce, aux beaux-arts, aux sciences, aux lettres l'immense essor donné à l'esprit d'invention; tels sont les droits de Napoléon à notre reconnaissance; s'il aima trop la guerre, elle lui fut presque toujours imposée par les conspirations de l'Europe, qui poursuivaient en lui l'héritier de la révolution. Il a été forcé de combattre et de vaincre pour empêcher la France d'être dévorée comme la Pologne. Il y avait un duel à mort entre Napoléon et l'Angleterre, qu'il voulut et qu'il faillit renverser par le blocus continental; c'est l'Angleterre qu'il allait combattre à Vienne, en Egypte, à Moscou, à Berlin, en Espagne. Dans ce dernier pays, il eut le malheur de soulever tout un peuple. L'Angleterre enflamma la querelle, et de cette source découlèrent tous nos malheurs. Il les a expiés d'une manière à la fois cruelle et sublime; et, de son côté, la généreuse France les a oubliés pour ne plus voir en Napoléon que le grand homme dont elle répétera toujours le nom avec orgueil.

—

PHYSIONOMIE,

HABITUDES ET GENRE DE VIE

DE

NAPOLEON.

Le front de Napoléon était élevé et découvert; il avait peu de cheveux, surtout sur les tempes, mais ils étaient très fins et très doux. Il les avait châtains, et les yeux d'un beau bleu, qui peignaient d'une manière incroyable les diverses émotions dont il était agité, tantôt extrêmement doux et caressants, tantôt sévères et même durs; sa bouche était fort belle, les lèvres égales et un peu serrées, particulièrement dans sa mauvaise humeur; ses dents, sans être rangées fort régulièrement, étaient très blanches et très bonnes; jamais il ne s'en est plaint; son nez, de forme grecque, était irréprochable, et son odorat très fin. Enfin, l'ensemble de sa figure était régulièrement beau.

Cependant, à cette époque, sa maigreur extrême empêchait qu'on ne distinguât cette beauté de traits, et il en résultait pour sa physionomie un effet peu agréable. Il aurait fallu détailler ses traits un à un, les recomposer ensuite, pour comprendre la régularité parfaite et la beauté du tout; sa tête était très forte, ayant vingt-deux pouces de circonférence; elle était un peu plus longue que large, par conséquent un peu aplatie sur les tempes; il l'avait extrêmement sensible; aussi ses chapeaux étaient-ils toujours ouatés en dedans; ses oreilles étaient petites, parfaitement faites et bien placées; Napoléon avait aussi les pieds extrêmement sensibles; il faisait porter ses bottes et ses souliers par un de ses valets de chambre, qui avait exactement le même pied que lui.

Sa taille était de cinq pieds deux pouces trois lignes; il avait le cou un peu court, les épaules effacées, la poitrine large, très peu velue, la cuisse et la jambe moulées; son pied était petit, les doigts bien rangés et tout-à-fait exempts de cors ou durillons; ses bras étaient bien faits et bien attachés, ses mains admirables, et les ongles ne les déparaient pas; aussi en avait-il le plus grand soin, comme, au reste, de toute sa personne, mais sans afféterie. Il se rongeait sou-

vent les ongles, mais légèrement : c'était un signe d'impatience ou de préoccupation.

Plus tard, Napoléon engraissa beaucoup, mais sans rien perdre de la beauté de ses formes ; au contraire, il était mieux sous l'empire que sous le consulat ; sa peau était devenue très blanche et son teint très animé.

L'empereur, dans ses moments, ou plutôt dans ses longues heures de travail et de méditation, avait un *tic* particulier qui semblait être un mouvement nerveux, il consistait à lever fréquemment et rapidement l'épaule droite, ce que les personnes qui ne lui connaissaient pas cette habitude interprétaient quelquefois comme un geste de mécontentement et de désapprobation, cherchant avec inquiétude en quoi et comment elles avaient pu lui déplaire.

Le tempérament de Napoléon était extraordinaire comme son génie. Il avait un corps de fer, capable de supporter les plus grandes fatigues ; il n'était sujet à aucune maladie ; cependant, au siége de Toulon, en 1793, un canonnier fut tué sur sa pièce : Napoléon, alors chef de bataillon d'artillerie, s'empara du refouloir, et chargea lui-même plusieurs coups. Le malheureux artilleur avait une gale de la nature la plus maligne,

et l'empereur en fut infecté. Il ne parvint à s'en guérir radicalement qu'au bout de plusieurs années, et les médecins pensaient que cette maladie, mal soignée, avait été cause de l'extrême maigreur et du teint bilieux qu'il conserva longtemps. Aux Tuileries, il prit des bains sulfureux et garda quelque temps un vésicatoire. Jusque-là, il s'y était toujours refusé, parce que, disait-il, il n'avait pas le temps de s'écouter. M. Corvisart avait vivement insisté pour un cautère, mais l'empereur ne voulut jamais de ce remède.

Il éprouvait une répugnance invincible pour tous les médicaments, et quand il en a pris, ce qui est arrivé fort rarement, c'était de l'eau de poulet ou de chicorée, et du sel de tartre.

Son médecin lui avait recommandé de rejeter toute boisson qui aurait un goût âcre et désagréable : c'était, il faut le croire, dans la crainte qu'on ne cherchât à l'empoisonner.

Napoléon dormait peu, et avait la précieuse faculté d'interrompre et de reprendre à volonté son sommeil. Quand il voulait dormir, tous les lieux lui étaient bons, l'alcôve impériale comme le coin d'un fossé, la planche du lit-de-camp ou la terre dure du bivouac.

Sa vie était frugale, son appétit modéré, ses goûts faciles à contenter. Il mangeait sobrement et vite : à peine restait-il douze minutes à table : il buvait peu de vin, peu de café ; il ne prenait pas de tabac, comme on le croit communément, mais il aimait à en respirer constamment l'odeur.

A son lever, l'empereur prenait habituellement une tasse de thé ou de feuilles d'oranger ; s'il prenait un bain, il y entrait immédiatement au sortir du lit, et là se faisait lire par un secrétaire ses dépêches et les journaux. Quand il ne prenait pas de bain, il s'asseyait au coin du feu, et se faisait lui-même cette lecture. Il dictait au secrétaire ses réponses et les observations que lui suggérait la lecture de ses papiers. Au fur et à mesure qu'il les avait parcourus, il les jetait sur le parquet sans aucun ordre. Le secrétaire ensuite les ramassait pour les emporter dans le cabinet particulier.

Presque tous les jours l'empereur déjeunait seul sur un guéridon d'acajou, et sans assiette. Ce repas, plus court encore que le dîner, durait de huit à dix minutes.

L'empereur ne buvait que du vin de Chambertin, et rarement pur ; il n'aimait guère le vin, et s'y connaissait mal.

L'habitude de manger fort vite causait parfois à l'empereur de violents maux d'estomac, qui se terminaient presque toujours par des vomissements. Il supportait ce genre de mal avec moins de force que mille accidents plus graves que la vie des camps entraîne avec elle.

Prodigue quand il s'agissait d'embellir la capitale, d'ouvrir des routes, de creuser des ports et des canaux, il règlait avec une stricte économie les dépenses particulières de sa maison, dont le luxe effaçait néanmoins celui des autres cours de l'Europe. Il voulait voir, dans son palais, ses officiers chamarrés et dorés; mais lui, modeste dans ses habillements, n'était ordinairement revêtu que d'un simple uniforme de colonel de sa garde, sans aucune broderie, et qu'il recouvrait, dans les journées pluvieuses, d'une redingote dont la couleur grise est bien connue. Il portait un chapeau militaire coupé d'une façon particulière, sans galons, sans torsades, sans panache, orné seulement de la cocorde tricolore attachée par une ganse de soie noire. Au commencement de son règne, on ne lui vit long-temps d'autres décorations que la plaque de la Légion-d'Honneur, avec une simple croix d'argent, qu'il détachait souvent de sa boutonnière pour

récompenser le mérite ou la bravoure; plus tard, il y ajouta la couronne de fer italienne.

Naturellement affable et poli avec tous, bon et facile envers le peuple et les soldats, l'empereur était plus sévère et plus réservé avec ses généraux et ses ministres. Il avait tantôt la parole haute et brève, tantôt la voix douce et caressante; sa conversation variée abondait en observations fines, en traits remarquables, en pensées profondes: c'était parfois comme une tempête avec des éclairs de génie, dont les lueurs illuminaient toutes les questions. — Béranger trouve qu'il est le plus grand poète des temps modernes; ses proclamations prouvent qu'il en était le plus éloquent.

Napoléon avait une activité qui tenait du prodige. A l'armée, pendant le jour, il parcourait à cheval, et toujours au galop, les lignes occupées par ses troupes, faisant ainsi souvent plus de vingt lieues sans paraître fatigué: la nuit, il dictait ses ordres, ses bulletins, ses proclamations, ses décrets; du fond de sa tente, il gouvernait l'empire et dominait l'Europe. Lorsqu'une trève ou une paix le ramenait à Paris, son séjour dans la capitale n'était pas un temps de repos et d'inaction. « Avec une de ces organisations qui comportent toutes les spécialités, et dont une seule

ferait distinguer un homme de la foule, le plus grand capitaine du monde, le souverain dont les ministres ne sont que les premiers commis, l'habile administrateur qui dirige toutes les parties de ses états, toutes les branches du services; le colosse, aux proportions gigantesques, redescendait avec une admirable facilité aux plus petits détails de la vie privée. » Il travaillait avec ses ministres, assistait aux séances du conseil d'Etat, où s'élaboraient ces codes qui honorent son règne presque à l'égal de ses victoires ; puis, il se délassait de ses travaux de cabinet par des courses dans la ville, visitant tantôt à pied, tantôt à cheval, toujours sans escorte, et fréquemment sans suite, les monuments et les ateliers, se mêlant aux ouvriers, interrogeant le peuple pour connaître par lui-même et ses vœux et ses besoins : « Car, disait-il, le peuple, c'est ma famille. » Aussi, la reconnaissance populaire ne lui a-t-elle jamais manqué; et quand la fortune tourna contre lui, ce ne furent pas les hommes du peuple qui abandonnèrent lâchement sa cause. Ses soldats lui demeurèrent fidèles jusqu'à la fin, exemple qu'auraient dû mieux suivre les grands officiers comblés de ses faveurs.

APPRÉCIATION
DE
NAPOLÉON ET DE SON SYSTÈME POLITIQUE.

Les noms les plus illustres des temps anciens et des temps modernes pâlissent devant celui de Napoléon. Alexandre, Annibal, César, Mahomet, Charlemagne, Henri IV et Cromwel, que sont-ils auprès du général de l'armée d'Italie, du conquérant de l'Egypte, du fondateur de l'empire français, du vainqueur de l'Europe civilisée? Napoléon, supérieur à chacun d'eux par la qualité même qui a fait leur gloire, l'emporte encore par la réunion en sa personne des autres grandes qualités qui leur ont manqué. Il pourrait soutenir la comparaison avec ces rois fameux, ces illustres capitaines, ces sages législateurs, tous réunis; à lui seul il les éclipse tous.

Les victoires de Bonaparte ont sauvé la République expirante sous la coalition européenne; le gouvernement de Napoléon a tiré la France des fanges sanglantes de l'anarchie. C'est au créateur de l'Empire que nous devons, nous, hommes nés depuis la révolution, nos lois, nos mo-

numents et notre gloire. C'est par lui qu'a pénétré dans nos esprits ce vaste désir d'une amélioration progressive, but véritable et continu de son gouvernement, et qui sera désormais celui de toute société.

On a reproché à l'Empereur son ambition démesurée, son despotisme et son goût pour la guerre. On oublie que le conquérant de l'Italie, après avoir détruit six armées autrichiennes, après avoir vaincu Wurmser et le prince Charles, a demandé lui-même, le premier, à l'Autriche abattue, la cessation des hostilités. C'est à lui, c'est à sa volonté pacifique, que la France a dû le traité de Campo-Formio. On veut oublier aussi que, vainqueur à Jéna et à Friedland, il a lui-même offert une paix honorable à la Russie humiliée. C'est d'ailleurs une chose reconnue, qu'il n'a jamais été le provocateur dans les guerres qui ont ensanglanté l'Europe (1).

Quant à son despotisme, il est reconnu aujourd'hui que Napoléon, surgi d'un état de crise, eut pour mission de parer à tout ce que cette crise pouvait produire d'accidents, soit au dedans, soit au dehors. Obligé de mettre la main à tout, il eut constamment trop à faire dans le présent

(1) Abel Hugo.

pour construire la synthèse d'un avenir, ou même pour échafauder la transition qui y conduirait. Il prit et utilisa les matériaux qui étaient à sa portée, mais il ne combina pas, en les puisant dans une vitalité qui aurait été indépendante de lui-même, les éléments d'une nouvelle organisation sociale. Il rebâtit à sa manière avec des emprunts faits au passé. — Sa force personnelle suppléait à la solidité de l'édifice qu'il élevait avec les décombres de ce qui avait déjà péri et devait s'abîmer à jamais, dès qu'il manquerait à ses établissements. Sa codification, quoique mal exécutée, en dehors d'une véritable unité harmonique, et pas toujours avec des vues progressives, avait été une conception heureuse, en ce qu'elle rendait les mêmes lois communes à tout le pays. Il se proposait une règle, mais craignant de ne pas être un moyen suffisant pour le but vers lequel le monde s'avançait, il tendait vers un autre, se contentant de produire un retard dans une situation pleine de cette activité matérielle que passionne l'âme en laissant en repos l'esprit.

Plutôt que de s'exposer à être débordé, il accepta une position fausse, dont l'invincible difficulté ne pouvait avoir d'autre résultat que de faire éclater son génie. Après lui, au bout d'une lutte si longue, au terme de tant de miracles,

que devait-il rester? Rien de fondé, rien de stable, rien qui ne se trouvât en antagonisme avec les opinions et les vœux résultant de la conscience plus générale de ce qui appartient à l'humanité. Sur quelle base avait-il travaillé? Quels étaient ses principes? Etait ce l'égalité, la liberté, ou, sans elles, l'ordre et le pouvoir public? Ceux qui s'imaginèrent, après lui, que le grand art de gouverner consistait dans un jeu de bascule, ne furent-ils pas ses imitateurs? Il avait relevé les autels, et il avait fait de l'autorité contre le pape; puis il avait mis tous les évêques et le clergé à la merci de ce dernier. Dans un accès de dépit contre Rome, il avait eu des velléités d'une religion philosophique, et de peur que la religion chrétienne ne fût privée, par d'incontestables révélations, de l'antique vénération des peuples, il brûla un manuscrit indien, datant de plusieurs mille ans, parce qu'on y trouvait textuellement et nominativement l'incarnation de Jésus. Il se servit des forces militaires de la révolution contre les rois; ensuite des moyens des rois contre les droits des peuples. Il disait aux rois : J'établis l'ordre, je travaille pour le pouvoir; aux peuples, j'assure la liberté publique. Il était né de la révolution, et il avait juste le caractère qui lui était le plus opposé; il était venu comme un ar-

bitre entre elle et tout ce qui restait de ce qu'elle aurait dû détruire pour se consommer intégralement, et il lui donnait toujours tort, afin, disait-il, de ne pas la compromettre !...

Ce système bâtard fit d'une époque qui, sans lui, eût été toute d'anarchie et de misère, une époque brillante; mais cette époque ne pouvait être qu'un éclair; elle amalgamait trop de choses qui devaient retomber dans leur incompatibilité. Quoi qu'il en soit, il fit, pendant dix ans, oublier que la révolution ne s'était pas accomplie, et cette diversion, qui ne pouvait être produite que par son génie, fut si puissante, que, sous le charme de la popularité militaire des chefs qu'elle s'était donnée, la nation ne s'apperçut presque pas que la révolution avait rétrogradé au-delà de 1789; mais d'un moment à l'autre l'heure de la réflexion pouvait sonner, la paix aurait ouvert une ère nouvelle; les camps une fois levés, on eût exécré le despotisme des camps; Napoléon eut bientôt déploré le néant de son système. Ses désastres sauvèrent sa gloire; ils lui conservèrent l'amour du peuple; et peut-être sans son martyre à Sainte-Hélène n'eût-il jamais eu de tombeau sur les rives de la Seine.

BIBLIOTHÈQUE PROVINCIAL BOURGOIN

ACTES ET PAROLES MÉMORABLES

DE NAPOLÉON.

—

Bonaparte, général en chef de l'armée d'Italie. — Son mariage avec Joséphine de Beauharnais. — Première campagne d'Italie.

1796 — 1797.

La nomination de Bonaparte au commandement en chef de l'armée d'Italie précéda de peu de jours son mariage avec madame de Beauharnais. Dans la fameuse journée du 13 vendémiaire an IV, il avait combattu pour la Convention, contre les sections de la capitale, dont le désarmement général suivit la défaite. Un matin, il se présenta à l'état-major un jeune homme de dix ou douze ans, qui vint supplier le général en chef de lui faire rendre l'épée de son père, qui avait été général en chef de la république. Ce jeune homme était Eugène de Beauharnais, depuis vice-roi d'Italie. Bonaparte, touché de la nature de sa demande et des grâces de son âge, lui accorda ce qu'il demandait. Eugène se mit à

pleurer en voyant l'épée de son père. Le général en fut touché, et lui témoigna tant de bienveillance, que madame de Beauharnais se crut obligée de venir le lendemain lui en faire des remercîments. Bonaparte s'empressa de lui rendre sa visite. La grâce de la veuve du général de Bauharnais était extrême, ses manières douces et attrayantes : la connaissance devint bientôt intime et tendre, et ils ne tardèrent pas à se marier.

Au moment où le Directoire venait d'être installé, Carnot, digne appréciateur des talents de Bonaparte, le fit nommer, au commendement en chef de l'armée d'Italie, en remplacement de Schérer; dont la conduite avait compromis les intérêts de la république.

A peine âgé de vingt-six ans, n'ayant jamais assisté à aucune bataille rangée, Bonaparte, en se présentant pour commander à d'anciens généraux, à des officiers distingués par d'éclatants services, ne pouvait manquer de soulever la haine et l'envie, si la supériorité de son mérite n'eût bientôt fait oublier sa jeunesse. Arrivé à Nice, il trouva une armée sans discipline, sans

munitions, sans vivres, sans vêtements ; et, se rappelant aussitôt les héros de Carthage, montrant de la crête des Alpes la féconde Italie à ses soldats, il réunit l'armée, parcourt ses rangs, et lui adresse les paroles suivantes :

« Soldats !

« Vous êtes nus, mal nourris ; le gouvernement vous doit beaucoup, il ne peut rien vous donner. Votre patience, le courage que vous montrez au milieu de ces rochers sont admirables, mais ils ne nous procurent aucune gloire ; aucun éclat ne rejaillit sur vous. Je veux vous conduire dans les plus fertiles plaines du monde ; de riches provinces, de grandes villes seront en votre pouvoir ; vous y trouverez honneur, gloire et richesses. Soldats d'Italie, manqueriez-vous de courage ou de constance ? »

L'armée répondit par des acclamations unanimes, et se mit en marche au cri de : *Vive Bonaparte !* Dès ce moment s'établit entre Bonaparte et les soldats une sorte de fraternité d'armes, de confiance mutuelle, qui fut la source de ces faits inouïs qui étonnent encore le monde.

L'armée de Bonaparte, en quinze jours, fit plus que l'ancienne armée d'Italie en quatre campagnes. Le général en chef lui en témoigna sa satisfaction en ces termes :

« Soldats !

« Vous avez, en quinze jours, remporté six victoires, pris vingt-un drapeaux, cinquante pièces de canon, plusieurs places fortes, conquis la plus riche partie du Piémont ; vous avez fait quinze mille prisonniers, tué ou blessé dix mille hommes. Dénués de tout, vous avez suppléé à tout ; vous avez gagné des batailles sans canons, passé des rivières sans ponts, fait des marches forcées sans souliers, bivouaqué plusieurs fois sans pain : les phalanges républicaines étaient seules capables d'actions aussi extraordinaires. Grâces vous soient rendues, soldats !

« Les deux armées qui, naguère, vous attaquèrent avec audace, fuient devant vous ; les hommes pervers qui se réjouissaient, dans leur pensée, du triomphe de vos ennemis, sont confondus et tremblants ; mais il ne faut pas vous le dissimuler : vous n'avez encore rien fait, puisque beaucoup de choses vous restent encore à

faire. Ni Turin, ni Milan ne sont à vous : vos ennemis foulent encore les cendres des vainqueurs des Tarquins.

« Vous étiez dénués de tout au commencement de la campagne : vous êtes aujourd'hui abondamment pourvus. Les magasins pris à vos ennemis sont nombreux. L'artillerie de siége est arrivée. La patrie attend de vous de grandes choses. Vous justifierez son attente; vous brûlez tous de porter au loin la gloire du peuple français, d'humilier les rois orgueilleux qui méditaient de nous donner des fers, de dicter une paix glorieuse qui indemnise la patrie des sacrifices qu'elle a faits. Vous voulez tous, en rentrant dans le sein de vos familles, dire avec fierté : *J'étais de l'armée conquérante de l'Italie.*

« Amis, je vous la promets, cette conquête ; mais il est une condition qu'il faut que vous juriez de remplir, c'est de respecter les peuples que vous délivrerez de leurs fers ; c'est de réprimer les pillages, auxquels se portent des scélérats suscités par nos ennemis. Sans cela, vous ne seriez pas les libérateurs des peuples, vous en seriez le fléau. Le peuple français vous désavouerait : vos victoires, votre courage, le sang de vos frères morts en combattant, tout serait

perdu, surtout l'honneur et la gloire. Quant à moi et aux généraux qui ont votre confiance, nous rougirions de commander une armée qui ne connaîtrait de loi que la force ; mais, investi de l'autorité nationale, je saurai faire respecter à un petit nombre d'hommes sans cœur les lois de l'humanité et de l'honneur, qu'ils foulent aux pieds ; je ne souffrirai pas que des brigands souillent vos lauriers.

« Peuples d'Italie, l'armée française vient chez vous pour rompre vos fers ; le peuple français est l'ami de tous les peuples. Venez avec confiance au-devant de nos drapeaux. Votre religion, vos propriétés et vos usages seront religieusement respectés. Nous faisons la guerre en ennemis généreux ; nous n'en voulons qu'aux tyrans qui vous asservissent. »

Cet appel aux peuples de l'Italie fut entendu. Une fermentation sourde se manifesta à Turin ; le roi de Sardaigne, effrayé, demanda la paix. Bonaparte l'engagea à envoyer un ambassadeur à Paris, pour en traiter définitivement, et consentit seulement à la conclusion d'un armistice.

La route de Milan était ouverte à l'armée française ; mais pour s'assurer la possession de cette route importante, Bonaparte marcha sur Lodi,

que gardait le général Sebottendorf, avec dix mille hommes et vingt pièces de canon. Le pont de Lodi est long de 50 à 60 toises ; l'ennemi, croyant pouvoir le défendre, avait négligé de le couper. Précédé par l'avant-garde française, le général en chef forma les grenadiers en colonne serrée, et les lança sur le pont. Cette masse, accueillie par un feu de mitraille, éprouva un moment d'hésitation. Les généraux français se précipitèrent à la tête. Electrisée par leur exemple, la colonne de grenadiers traversa le pont au pas de charge, culbuta tout ce qu'elle rencontra, s'empara des batteries de l'ennemi, et dispersa ses bataillons. Ce beau fait d'armes jeta une profonde consternation dans le camp autrichien. La victoire de Lodi donnait toute la Lombardie à la république.

De cette époque date la suprématie de Bonaparte. C'est du palais de Milan qu'il correspond avec le palais du Luxembourg, et sa correspondance ressemble à celle qui s'établit entre un souverain et ses ministres. La répartition qu'il désigne pour les contributions qu'il envoie, la disposition de ses forces, l'emploi de tous ses moyens, sont présentés par lui au Directoire comme des nécessités dont il le rend responsa-

ble ; et d'après l'attitude que prend Bonaparte, le gouvernement semble transiger plutôt qu'ordonner.

Bonaparte donne huit jours de repos à l'armée, mais ces huit jours sont pour lui des jours de travail : il poursuit l'exécution du traité avec le Piémont, prépare ceux qu'il doit imposer au pape et au roi de Naples, termine l'arrangement avec le duc de Parme, conclut l'armistice de Modène, organise les gardes nationales, et introduit les principes républicains par l'ouverture des sociétés populaires.

Instruit, le 29 juillet, que de fortes colonnes ennemies s'avançaient contre lui, il marcha contre elles, les attaqua, et les battit à Lonado et à Castiglione.

Il serait trop long de détailler tous les combats qui eurent lieu jusqu'au jour où il livra, près du village d'Arcole, la bataille de ce nom, qui dura trois jours. C'est dans cette bataille qu'Augereau, saisissant un drapeau, s'élança à la tête des grenadiers jusqu'à la moitié du pont, les appelant à lui, et resta plusieurs minutes exposé au feu le plus terrible ; et ce feu était si vif, que les pelotons qui se succédaient sur le pont étaient écrasés lorsqu'ils arrivaient à portée. Bo-

naparte, accourant tout-à-coup, se mit à la tête de la colonne, et s'écria : « Soldats, n'êtes-vous donc plus les guerriers de Lodi ! qu'est devenue cette intrépidité dont vous avez donné tant de preuves ? » Aussitôt, descendant de cheval, il s'empare d'un nouveau drapeau, se met à la tête de ses braves, et, à l'exemple d'Augereau, il s'élance sur le pont. Ce fut seulement par de tels efforts que la victoire se détermina en faveur des Français.

La bataille d'Arcole, qui décida du sort de l'Italie, ne put déterminer la cour de Vienne à cesser une lutte qu'il lui était désormais impossible de soutenir avec honneur. Elle envoya de nouveaux renforts pour reprendre l'offensive.

Les deux armées se joignirent sur l'Adige, près de Rivoli, et là un affreux engagement signala leur rencontre ; l'ennemi fut taillé en pièces, culbuté sur tous les points, et forcé de se réfugier dans le Tyrol ; les combats de Saint-Georges et de la Favorite, Wurmser, obligé, quelques jours après, de livrer aux Français le boulevart de la puissance autrichienne en Italie, 45 mille morts ou prisonniers, et six cents bouches à feu tombées en notre pouvoir, tels sont

les résultats de ces désastreuses journées pour les généraux de l'empire.

Cependant la cour de Vienne, peu corrigée par tant de sanglantes leçons, s'obstine à défendre ses possessions italiennes. Si une armée victorieuse menace la capitale même de l'Autriche, la haine de la révolution française parle encore plus haut que les revers et les dangers dans le conseil aulique. L'archiduc Charles est envoyé pour venger les quatre armées qu'en moins d'un an Bonaparte a détruites. Mais, cette fois, les impériaux, épuisés par tant de défaites, n'ont pas même de leur côté la supériorité du nombre; et, quels que soient le courage et l'habileté de leur général, ils ne peuvent guère espérer que sa capacité supplée la faiblesse numérique, ayant à lutter contre l'ascendant de la victoire, l'héroïsme du soldat républicain et le génie de Bonaparte. Le prince Charles semble, en effet, n'arriver en Italie que pour exposer la maison d'Autriche à recevoir, sur les champs de bataille, dans la personne de l'un de ses membres, un affront qui mette le sceau à tous ceux qu'elle a déjà essuyés par ses généraux. Les Français, ren-

forcés par la jonction de divisions venues d'Allemagne, remportent plusieurs victoires qui leur ouvrent le Tyrol, et les rendent maîtres des Etats de Venise. Ils poursuivent l'archiduc, occupent toutes les routes qui peuvent conduire à Vienne par le Tyrol, le Frioul et la Carinthie, et portent enfin leur quartier-général à trente lieues de cette capitale. Bonaparte qui, un an auparavant, partait à peine de Nice pour se rendre à l'armée, se trouve investi, par ses triomphes, d'une égale prépondérance sur les vainqueurs et les vaincus, maître en quelque sorte des destinées de la France comme de celles de l'Autriche, et résolu d'essayer sa puissance en se constituant l'arbitre unique de la paix. Il envoie ses propositions à Vienne, où l'orgueil diplomatique affecte de rester étranger à la consternation générale, et persiste à refuser de négocier avec les généraux de la république, pendant que le roi de Sardaigne venait de conclure avec elle un traité offensif et défensif, et que le pape, puni d'avoir violé la convention de Bologne, renonçait à ses prétentions sur le comtat Venaissin, et cédait à perpétuité à la France une partie du territoire de l'Eglise.

L'opiniâtreté du cabinet autrichien allait de-

venir funeste à la maison de Lorraine et à la population des Etats héréditaires, lorsque l'imminence d'une bataille qui pouvait être la dernière pour l'empire de Charles-Quint, amena deux généraux ennemis au quartier-général des Français. Bonaparte qui désirait la paix, soit qu'il fût impatient d'en dicter les conditions et de mettre sa volonté au-dessus de celle du Directoire, soit qu'il voulût se donner le loisir de songer à ses projets politiques, ou qu'il craignît de voir renverser, par l'inconstance de la fortune, l'immense réputation dont il attendait tôt ou tard l'investiture du pouvoir suprême, Bonaparte accorda aux commissaires autrichiens un armistice qui fut conclu, le 7 avril, à Judenburg. Le 26 du même mois, les négociations s'ouvrirent à Léoben pour les préliminaires de la paix, et ils furent signés le 29. « Votre gouvernement, dit « le vainqueur du prince Charles aux plénipo- « tentiaires de la cour de Vienne, a envoyé « contre moi quatre armées sans généraux, et « cette fois un général sans armées. »

L'Autriche sentait le besoin de la paix : cependant, dans les conférences qui eurent lieu à Udine, le comte de Cobentzell se débattait contre l'ultimatum présenté par Bonaparte, et assurait

que l'Empereur était irrévocablement résolu à s'exposer à toutes les chances de la guerre, à abandonner même sa capitale, plutôt que de consentir à une paix désavantageuse. En même temps, il menaçait de l'intervention des troupes russes; il finit par dire qu'il partirait dans la nuit, et que tout le sang qui coulerait dans cette nouvelle lutte retomberait sur le négociateur français.

Bonaparte déclara qu'il préférait s'en remettre au sort des armes, et dit en se levant : « La « trève est donc rompue et la guerre déclarée; « mais souvenez-vous qu'avant la fin de l'au- « tomne *je briserai votre monarchie comme je « brise cette porcelaine.* » En prononçant ces derniers mots, il jeta à terre, avec vivacité, un cabaret de porcelaine que l'impératrice Catherine II avait donné au comte, salua le congrès et sortit. Les plénipotentiaires autrichiens restèrent interdits; peu après, ils apprirent que le général français, en montant à cheval, avait expédié un officier à l'archiduc Charles, pour le prévenir que, les négociations étant rompues, les hostilités recommenceraient sous vingt-quatre heures. Le comte de Cobentzell, effrayé, envoya aussitôt le marquis de Gallo près de Bonaparte, avec son adhésion pleine et entière à l'ultimatum de

la France. Le lendemain, 17 octobre, la paix définitive entre la France et l'Autriche fut signée à Campo-Formio.

C'est dans ce fameux traité de paix que le rédacteur ayant mis pour premier article : « L'Em-« pereur d'Allemagne reconnaît la république « française. — Effacez cela, lui dit Bonaparte, « la république française est comme le soleil, « elle aveugle celui qui ne la voit pas. Le peu-« ple français est maître chez lui ; il a fait une « république, peut-être demain il fera une aris-« tocratie, après-demain une monarchie : c'est « son droit. »

—

EXPEDITION D'EGYPTE.

1798 — 1799.

Enfin, après des campagues dont le souvenir sera immortel, Bonaparte, dont la mission en Italie était terminée, et dont le nom remplissait la France et l'Europe, fut promu, par un arrêté du Directoire exécutif du 26 octobre 1797, au commandement en chef de l'armée des côtes de l'Océan, destinée à agir contre l'Angleterre.

Après un séjour de deux mois dans la capitale, et à la suite de quelques explications assez vives avec le Directoire, Bonaparte partit le 10 février 1798, pour se rendre à Dunkerque, et faire la visite des côtes.

A son retour, la situation respective du général et du Directoire n'était ni moins équivoque, ni moins embarrassante. C'est alors qu'il fit part au gouvernement du grand projet qu'il avait nourri secrètement au milieu de ses triomphes. Ce projet était la mémorable expédition d'Egypte.

Le Directoire ne fit aucune difficulté de l'adopter, et même d'en presser l'exécution, n'ayant

rien tant à cœur que d'éloigner des affaires un homme dont le génie et la réputation colossale commençaient à lui porter ombrage.

En moins de deux mois tout fut disposé pour l'embarquement. Toulon avait vu dans cet espace de temps organiser dans son port une escadre portant dix mille hommes de mer et trente-six mille de débarquement. La confiance en Bonaparte fut telle, qu'on l'avait laissé maître de choisir dans les armées de la République les généraux et les régiments qui devaient l'accompagner.

Il connaissait déjà les ressources militaires de la France mieux que le ministre de la guerre. Son génie embrassait à la fois l'ensemble et les détails. Il dictait et rédigeait, dans son cabinet, tous les ordres, toutes les instructions relatifs à l'expédition. Ces ordres se succédaient avec une rapidité extraordinaire. Ils parcouraient comme l'éclair la ligne de Civita-Vecchia à Toulon. Bonaparte donnait aux uns, avec une admirable précision, rendez-vous devant Malte; à d'autres, devant Alexandrie. Quand il avait besoin de la signature des chefs du gouvernement, il allait lui-même trouver un des directeurs, afin d'éviter les lenteurs et les retards de la voie administrative. Cette activité porta ses fruits : en

moins de deux mois l'armée d'Orient fut prête à embarquer.

Bonaparte, en s'emparant de l'Egypte, avait le projet d'y établir une colonie française, qui aurait remplacée les colonies américaines perdues pour la République; elle aurait en outre servi de base à ses opérations contre l'Inde anglaise. La possession de la Corse, des îles Ioniennes, de Malte et de Candie, devait donner à la France l'empire de la Méditerranée, dont Napoléon a eu si long-temps la belle pensée de faire un *lac français*. Le rétablissement du canal de Sésostris à travers l'isthme de Suez, en réunissant les eaux du golfe de Syrie à celles de la Mer Rouge aurait ouvert à nos vaisseaux la route directe de l'Asie méridionale, et assuré, en quelque sorte, à notre industrie le monopole du commerce du monde. La réussite de l'expédition, dont la conception était due au génie de Napoléon, devait être pour la France une source de richesse et de puissance.

Jaloux d'observer avec fruit ce que le berceau du monde offrait d'utile et de curieux, il obtint aussi d'emmener avec lui un certain nombre de savants et d'artistes qui devaient l'aider de leurs lumières, et enrichir la France du fruit de leurs recherches.

Bonaparte mit à la voile le 19 mai, après avoir annoncé aux soldats les grandes destinées qu'ils avaient à remplir, dans une proclamation dont nous allons citer les principaux fragments.

« Vous êtes, leur dit-il, une des ailes de l'armée d'Angleterre; vous avez fait la guerre des montagnes, de plaines, de sièges, il vous reste à faire la guerre maritime; les légions romaines, que vous avez quelquefois imitées, mais pas encore égalées, combattaient Carthage sar cette même mer, et aux plaines de Zama; le génie de la liberté, qui a rendu dès sa naissance la République l'arbitre de l'Europe, veut qu'elle le soit encore des mers et des nations les plus lointaines. »

Ces paroles électrisèrent l'armée, elles furent accueillies avec enthousiasme. Tous ignoraient encore vers quels parages devaient se tourner les proues, nul ne s'en inquiétait : c'était assez pour eux de suivre Bonaparte : « Il est avec nous, « s'écriaient-ils, nous allons à la victoire. »

Immédiatement après, l'escadre, sous les ordres de l'amiral Brueys, et ses bâtiments de transports, au nombre de quatre cents, sortirent de la rade, longèrent les côtes de la Provence, passèrent à la vue du cap Corse, cotoyèrent la

Sicile, et se portèrent devant l'île de Malte, dont il était important de s'assurer pour le succès de l'expédition. Le grand-maître refusa de laisser entrer la flotte dans le port : ce fut le prétexte des hostilités. Nos troupes débarquèrent et s'emparèrent de la cité Vieille sans tirer un seul coup de fusil. Le lendemain, au moment où l'artillerie des forts commençait à jouer, la population de la cité Valette se révolta et força le grand-maître à faire cesser le feu et à capituler.

Après avoir laissé une garnison dans cette importante place, et donné au général Vaubois les instructions nécessaires à sa défense, Bonaparte se hâta de remettre à la voile pour se diriger vers le but de son expédition.

Le 1er juillet, les minarets d'Alexandrie montrèrent le but du voyage ; un vaste cri de joie retentit sur la flotte, et chaque soldat, regardant la conquête de cette terre d'Egypte comme assurée, appela de ses vœux l'heure du débarquement

Dans une proclamation courte, mais énergique, Bonaparte instruisit les soldats de tout ce qu'il leur importait d'apprendre en débarquant sur cette terre, où tout serait nouveau pour eux, soit relativement à la manière de combattre leurs en-

nemis, soit sur le respect et les égards qu'il était utlie de montrer pour leur religion, leurs mœurs et leurs usages.

Dans la crainte d'être surpris par la flotte anglaise, sous les ordres de l'amiral Nelson, Bonaparte pressa son débarquement, malgré toutes les difficultés qu'opposait la côte, et dès le soir même cette opération eut lieu. A l'instant où il descendait dans la semi-galère qui devait le porter à terre, une voile, qui fut signalée comme ennemie, lui arracha cette exclamation : « Fortune, « m'abandonnerais-tu ? Quoi ! seulement cinq « jours! » La fortune se montra fidèle à ce vœu, et on reconnut bientôt que le bâtiment signalé était la frégate *la Justice*, qui arrivait de Malte.

Le 2 juillet, Bonaparte passa ses troupes en revue, et le 5 du même mois, après avoir emporté Alexandrie d'assaut, et avoir nommé le général Kléber gouverneur de cette place, il se dirigea sur le Caire, à travers le désert, en longeant le canal qui conduit les eaux du Nil à Alexandrie dans le temps des inondations.

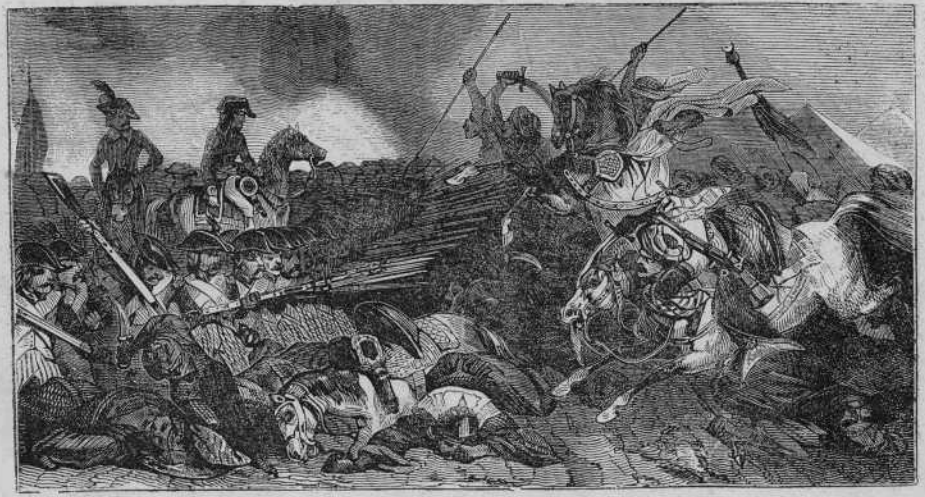
Ce fut le 12 juillet, à Ramanieh, que les Ma-

melucks se montrèrent aux troupes françaises pour la première fois.

Le 14, au soir, l'armée arriva en vue du village de Chebreis, où l'attendaient quatre mille Mamelucks et une multitude d'Arabes. Secondé par l'artillerie d'une flotille qui le suivait, Bonaparte leur tua beaucoup de monde, et continua sa marche. Enfin, le 23 juillet, au moment où le soleil paraissait sur l'horizon, l'armée aperçut les pyramides. A l'aspect de ces masses antiques, qui se dessinaient au loin sur un ciel bleuâtre, elle s'arrêta, saisie de respect et d'admiration. « Sol-« dats, s'écria Bonaparte, vous allez combattre « les dominateurs de l'Egypte ; songez que du « haut de ces monuments, quarante siècles vous « contemplent ! » et le plus noble enthousiasme animait sa figure.

Attaqués par les Mamelucks commandés par Mourad-Bey, les Français les attendirent à dix pas, les écrasèrent de leur feu, et firent sur le champ de bataille un butin immense.

Le même jour, Bonaparte entra au Caire, et mit fin aux excès auxquels la populace s'était livrée après le départ des Mamelucks. Maître de la capitale, il fit occuper la province du Delta par un corps de troupes, et se mit à la poursuite d'I-



brahim, qui, retiré à Belbeïs, paraissait disposé à tenir la campagne; il l'atteignit à Salahnié, en Syrie; mais l'ennemi s'enfonça dans le désert.

Le succès de l'expédion paraissait complet; l'armée de terre avait réussi dans toutes ses entreprises; mais l'armée navale éprouva un désastre qui porta un coup fatal aux espérances du général en chef. L'escadre française était restée, malgré ses ordres, dans la rade d'Aboukir: elle y fut attaquée et détruite par l'amiral Nelson.

Désormais tout espoir de retraite était enlevé à l'armée française. Il ne lui restait plus d'autre alternative que de vaincre ou de périr.

En apprenant la terrible catastrophe d'Aboukir, le général en chef vivement affecté, mais non pas abattu, surmontant une impression qui n'était pas dans son caractère, dit à l'armée: Nous « n'avons plus de flotte; eh bien! il faut rester « ici, ou en sortir grands comme les anciens. »

Les difficultés qui entouraient Bonaparte le contraignaient à rattacher les habitans de l'Egypte à sa cause, en tirant constamment parti

BIBLIOTECA PROVINCIAL BURGOS

de la superstition musulmane. C'est dans ce but politique qu'il assista aux fêtes nationales du peuple, à la rupture de la digue des eaux du Nil, à la célébration de la fête de Mahomet. Il accueillait avec bienveillance les scheicks et les imans, causait fréquemment avec eux, cherchait à s'instruire des besoins du pays et des moyens d'amélioration; et même parfois, pour flatter leurs préjugés religieux, il leur laissait habilement entrevoir que l'armée républicaine ne serait pas éloignée d'embrasser le culte de Mahomet.

L'administration juste et régulière de Bonaparte portait ses fruits. Les sentiments des Arabes commençaient à devenir favorables aux Français, dont la domination était évidemment plus douce et plus supportable que celle des Mamelucks. Encore quelques mois, et le but du général en chef aurait été atteint. Des agents secrets de la Porte-Ottomane vinrent changer ces bonnes dispositions, en réveillant et en excitant le fanatisme d'une populace grossière.

Le 28 octobre, une révolte éclate au Caire, quantité de Français, et notamment le général Dupuy, commandant de la place, venaient d'en être les victimes, lorsque arrivant de Gisez, dont il avait visité les Pyramides, Bonaparte déploya

contre les rebelles la terrible puissance que la guerre avait mise dans ses mains. Tout rentra dans le devoir après vingt-quatre heures de carnage.

Le Caire était soumis ; Bonaparte, dans le projet de résoudre le problème de la jonction de la mer Rouge avec la Méditerranée, se rendit à Suez. Après avoir visité le port, et donné des ordres pour des ouvrages de fortifications et de marine, il alla visiter la fontaine de Moïse ; en revenant, on arriva, le soir, au bord de la mer ; la nuit était profonde, la marée montait, on se trouva au milieu de l'eau ; on ne se voyait plus, mais on criait, on s'appelait. Bonaparte courut le plus grand danger, et faillit périr de la même manière que Pharaon poursuivant les Hébreux à la sortie d'Egypte. Ce fut à Suez qu'il reçut l'avis qu'une armée turque projettait d'entrer en Egypte, et que Djezzar, pacha de Saint-Jean-d'Acre, réunissait des troupes pour la renforcer. Pour déconcerter ces projets, Bonaparte se décide à marcher sur la Syrie.

De retour au Caire, il s'empressa de réunir et de mettre en mouvement les troupes qu'il desti-

nait à faire la conquête de cette contrée, et partit à la tête de treize mille hommes; après des marches où se renouvelèrent les fatigues et les souffrances que les soldats avaient éprouvées lors de leur premier voyage dans le désert, la petite armée fut réunie devant El-Arich.

Malgré les privations de toute espèce, les siéges qu'il fallut faire, elle franchit rapidement la distance qui la séparait de Saint-Jean-d'Acre.

Dans cette marche, le fort d'El-Arich capitula après quatre jours de siége. Ghazah, abondamment approvisionnée, se rendit sans coup férir. La ville de Jaffa, l'antique Joppée, après un siége de quelques jours, fut emportée de vive force et saccagée par les soldats, indignés de ce que le commandant turc avait fait trancher la tête à un parlementaire envoyé la veille par le général en chef. Deux mille hommes, reste de la garnison massacrée dans la ville, retirés dans un caravanserail, y furent faits prisonniers. L'impossibilité de les conduire en Egypte, le manque de vivres, et la certitude que ces hommes, renvoyés sur parole, iraient aussitôt renforcer les troupes du pacha de Saint-Jean-d'Acre, imposèrent au conseil de généraux rassemblés pour décider ce qu'il en fallait faire, la pénible obligation de

déclarer que le salut de l'armée exigeait leur mort. Le général en chef laissa exécuter cette condamnation avec la plus vive douleur ; mais c'était son devoir : la nécessité est impérieuse et impitoyable.

La peste, dont quelques bataillons avaient apporté le germe d'Egypte, se déclara pendant le séjour à Jaffa, et fit de grands ravages dans l'armée. La stupeur était universelle ; c'est alors que Bonaparte, pour combattre le découragement qui se manifestait parmi les soldats, entreprit de leur persuader que la maladie qui régnait n'était point la peste, et nullement contagieuse. Il entra dans toutes les salles des pestiférés, et toucha les plaies des malades, en leur disant : « Vous voyez bien que ce n'est rien. »

Quand il eut quitté l'hôpital, on lui reprocha son imprudence ; il répondit avec calme : « C'est mon devoir, je suis général en chef. »

Arrivé devant Saint-Jean-d'Acre, il en commença aussitôt le siége ; mais, privé de grosse artillerie, et l'ennemi recevant chaque jour des

Anglais de nouveaux renforts, il dut renoncer à son entreprise, et se reployer sur l'Egypte. Dans le trajet, le général en chef faillit être assassiné. Un Arabe de Naplouse, embusqué dans un buisson, lui tira, presque à bout portant, un coup de fusil qui ne l'atteignit point; ce misérable s'enfuit, et réussit à gagner, au milieu de la mer, un rocher où il espérait être à l'abri de toute vengeance; mais les balles de nos soldats en firent justice.

La peste n'avait pas cessé de frapper des victimes. Bonaparte fit une nouvelle visite à l'hôpital, et donna l'ordre d'évacuer sur l'Egypte tous ceux qui pourraient supporter le transport. Cet ordre fut exécuté. Cependant, quelques années après, les ennemis de l'Empereur l'ont accusé d'avoir ordonné l'empoisonnement de ses soldats frappés par la peste. Depuis, la question a été scrupuleusement examinée, et on peut affirmer qu'aucun empoisonnement de pestiférés n'a eu lieu à Jaffa.

Les Français, en retrouvant au Caire toutes les jouissances de la vie, oublièrent les journées

du désert, et les périls de Saint-Jean-d'Acre.

Toujours résolu de délivrer l'Egypte des Français, le Grand-Seigneur y dirigea par mer, sous le commandement de Mustapha - Pacha, dix-huit mille Osmanlis, qui débutèrent par s'emparer du fort d'Aboukir.

Bonaparte se porta, avec 5,000 hommes, au-devant de l'ennemi, et, après avoir reconnu ses positions, l'attaqua avec vivacité et en fit un grand carnage : les champs d'Aboukir vengèrent la défaite que nous avions éprouvée dans sa rade. Cernés par nos baïonnettes, nos canons et la mer, pas un Turc n'échappa. Mustapha, fait prisonnier, fut envoyé lui-même comme un trophée au Caire; la garnison du fort se rendit après quelques jours de bombardement.

La bataille d'Aboukir couronna glorieusement les travaux de Bonaparte en Egypte ; aussi le brave et loyal Kléber, après la victoire, s'écria-t-il, en le serrant dans ses bras : « Général, vous « êtes grand comme le monde. »

De retour à Alexandrie, le 31 juillet, Bonaparte adressa à toute l'armée un ordre du jour, dont l'étendue ne nous permet que de donner un extrait rapide; il produisit sur elle une impression d'autant plus profonde, qu'il lui présa-

geait comme prochain le retour dans sa patrie.

« Soldats, y disait le général, la journée du « 7 thermidor a rendu le nom d'Aboukir glo- « rieux à tous les Français ; la victoire que l'ar- « mée vient de remporter accélère son retour « en France, etc., etc. »

Les vainqueurs, en effet, s'épuisaient à travers tant de combats et de triomphes, et Bonaparte, averti, par les résultats de la campagne de Syrie comme par les soulèvements populaires de l'Egypte, des difficultés qu'il aurait à surmonter pour établir aux rives du Nil une domination durable, et y accomplir les hautes destinées auxquelles il se sentait appelé, tourna sérieusement ses regards vers la France.

Bonaparte connaît son affreuse situation : trois membres du Directoire lui ont écrit, non-seulement pour réclamer son retour, mais pour solliciter encore celui de l'armée.

Il se disposa dès-lors à retourner en Europe, et à braver les périls d'une traversée hasardeuse.

Pour achever de coloniser l'Egypte pacifiée, il remit le commandement à Kléber, avec des notes sur les ressources de l'armée en Egypte, et sur l'état de ce pays. Voici quelques passages des instructions de Bonaparte.

« Accoutumé à ne voir la récompense des peines et des travaux de la vie que dans l'opinion de la postérité, j'abandonne l'Egypte avec le plus grand regret. L'intérêt de la patrie, sa gloire, l'obéissance, les événements extraordinaires qui viennent de se passer, me décident à traverser les escadres ennemies pour me rendre en Europe.

« L'armée que je vous confie est toute composée de mes enfants. J'ai eu dans tous les temps, même au milieu de leurs plus grandes peines, des marques de leur attachement. Entretenez-les dans ces mêmes sentiments, vous le devez pour l'amitié et l'estime toutes particulières que j'ai pour vous, et l'attachement que je vous porte. Bonaparte. »

Deux frégates, *la Muiron* et *la Carrère*, échappées au désastre d'Aboukir, ayant été secrètement préparées pour recevoir Bonaparte et sa suite, il s'embarqua presque en vue d'une corvette anglaise. L'apparition du bâtiment ennemi inspirait de vives inquiétudes à ses compagnons de voyage ; on tremblait d'être surpris, on voulait rentrer à Alexandrie : « Ne craignez « rien, dit Bonaparte, nous passerons ; la for- « tune ne nous trahira pas; nous arriverons en

« dépit des Anglais. » En effet, après quarante-huit jours d'une navigation difficile sur une mer couverte de vaisseaux ennemis, les frégates, habilement dirigées par l'amiral Gantheaume, mouillèrent, le 9 octobre, dans le port de Fréjus. Bonaparte y débarqua au milieu d'unanimes acclamations, et partit pour Paris, où il entra le 16 octobre 1799. La nouvelle de son arrivée se répandit par toute la France, et la confiance d'un meilleur avenir rentra dans tous les cœurs : le peuple pressentait que Bonaparte allait être le sauveur de la patrie.

Tous les mémoires de cette époque, écrits par des hommes de tous les souvenirs sont d'accord sur l'enthousiasme, la joie extrême que ressentit, alors, l'immense majorité des Français ; elle comprenait que lui seul pouvait étouffer l'anarchie et consolider la révolution tant à l'intérieur qu'à l'extérieur ; que lui seul avait le bras assez fort pour arracher des mains de tous les partis les armes dont ils se servaient les uns contre les autres, et pour les réconcilier et les fondre dans un seul parti, celui de l'indépendance et de l'honneur national.

—

RÉVOLUTION

DU 18 BRUMAIRE AN VIII.

Consulat provisoire.

1799 — 1780.

Après avoir écouté les chefs des divers partis qui tiraillaient la France dans tous les sens, Bonaparte n'eut pas de peine à reconnaître que lui-même était un parti, et qu'au lieu de les aider, il lui était facile de les faire servir à son élévation. A l'instant où il toucha le sol de la France, l'opinion publique le porta au pouvoir, et lui décerna la longue dictature dont il avait besoin pour remplir sa haute mission.

Ayant concerté avec ses partisans la marche à suivre pour l'exécution de ses projets, il fit jouer tous les ressorts qui devaient amener une espèce de révolution dans le gouvernement, et les 18 et 19 brumaire an VIII (9 et 10 novembre 1799), virent s'accomplir ses desseins.

Le 17, sous le prétexte d'un voyage qu'il allait entreprendre, il fit dire à tous les officiers et aux généraux dont il connaissait le dévoûment,

qu'il les recevrait le lendemain, et aux régiments qu'il les passerait en revue le même jour. Moreau se mit à sa disposition. Murat, Leclerc et Sébastiani se chargèrent de disposer favorablement les troupes. La révolution qui se préparait fut faite moitié législativement et moitié militairement. Le Conseil des Anciens, pour mettre les Conseils à l'abri des attaques des démagogues et des partisants du Directoire, si les uns et les autres cherchaient à soulever la populace de la capitale, avait ordonné, le 9 novembre, la translation du Corps-Législatif à Saint-Cloud, et investi Bonaparte du commandement des troupes.

La majorité du Directoire connaissait vaguement la révolution qui se préparait; la minorité l'approuvait. Bonaparte, après avoir passé en revue les troupes, au nombre de 8,000 hommes, envoya à Barras, à Moulins et à Gohier, l'invitation de donner leur démission. Moulins la donna. Gohier la refusa. Barras hésita, et finit par céder.

Le Directoire ainsi dissous, Bonaparte se trouvait seul chargé du pouvoir exécutif de la République.

Le Conseil des Cinq-Cents, obligé d'obéir au décret du Conseil des Anciens, s'était ajourné au lendemain à Saint-Cloud.

Les ministres du Directoire reconnurent la nouvelle autorité.

Le lendemain, à Saint-Cloud, Augereau, opposé à Bonaparte, lui dit : « Eh bien ! vous « voilà dans une *jolie* position ! — Augereau, « répondit Bonaparte, souviens-toi d'Arcole : « les affaires paraissaient être bien plus désespé- « rées. Crois-moi, reste tranquille, si tu ne veux « pas en être la victime : dans une demi-heure « tu verras comment les choses tourneront. » Le général Lefebvre lui fit aussi de violents reproches, auxquels Bonaparte répondit froidement : « Général, vous êtes une des colonnes de « la république ; je veux la sauver aujourd'hui « avec vous, et la délivrer des avocats qui per- « dent notre belle France. — Les avocats ! ré- « pondit le général Lefebvre, oui, vous avez « raison, il faut les chasser. Vous pouvez comp- « ter sur moi. »

Bonaparte entra au Conseil des Anciens, et, se plaçant à la barre en face du président : « Vous êtes sur un volcan, leur dit-il, la Répu- « blique n'a plus de gouvernement ; le Direc- « toire est dissous ; les factions s'agitent. L'heure « de prendre un parti est arrivée. Vous avez « appelé mon bras et celui de mes compagnons

« d'armes au secours de votre sagesse ; mais les « instants sont précieux : il faut se prononcer. « Je sais qu'on parle de César, de Cromwell, « comme si l'époque actuelle pouvait se compa- « rer aux temps passés. Non, je ne veux que le « salut de la République, et qu'appuyer les « décisions que vous allez prendre.... Et vous, « grenadiers, dont j'aperçois les bonnets aux « portes de cette salle, dites-le : vous ai-je trom- « pés ? ai-je jamais trahi mes promesses, lorsque « dans les camps, au milieu des privations, je « vous promettais les succès, l'abondance ; et « lorsqu'à votre tête je vous conduisais de vic- « toire en victoire, dites-le maintenant, était-ce « pour mes intérêts ou pour ceux de la Répu- « blique ? »

Les grenadiers, électrisés, et agitant en l'air leurs bonnets et leurs armes, semblaient tous dire : « Oui, c'est vrai ! il a toujours tenu pa- « role. »

Alors un membre se leva, et, d'une voix forte, s'écria : « Général, nous applaudissons à ce que « vous dites : jurez donc avec nous obéissance à « la Constitution de l'an III, qui peut seule main- « tenir la République. » L'étonnement que cau- sèrent ces paroles produisit le plus grand silence.

Bonaparte se recueillit un moment, puis il reprit avec chaleur : « La Constitution de l'an III! « vous n'en avez plus; vous l'avez violée au « 18 fructidor, quand le Gouvernement a at- « tenté à l'indépendance du Corps-Législatif; « vous l'avez violée au 30 prairial, quand le « Corps-Législatif a attenté à l'indépendance du « Gouvernement; vous l'avez violée au 22 flo- « réal, quand, par un décret sacrilége, le Gou- « vernement et le Corps-Législatif ont attenté « à la souveraineté du peuple, en cassant les « élections faites par lui. La Constitution violée, « il faut un nouveau pacte; il faut de nouvelles « garanties. »

Les trois quarts des membres se levèrent en signe d'approbation : un seul se prononça contre. En ce moment, on vint prévenir Bonaparte que, dans le Conseil des Cinq-Cents, l'appel nominal était terminé et que l'on voulait forcer le président Lucien à mettre aux voix la mise hors la loi de son frère. Bonaparte s'adressa de nouveau au Conseil des Anciens, qui s'était formé en comité secret.

« Ne nous divisons point, leur dit-il; associez « votre sagesse et votre fermeté à la force qui « m'entoure. Je vais au Conseil des Cinq-Cents...

« Tremblerai-je devant des factieux, moi que la « coalition n'a pu détruire ! Si je suis un per- « fide, soyez tous des Brutus !... Et vous qui « m'accompagnez, braves grenadiers, que je « vois autour de cette enceinte, que ces baïon- « nettes, avec lesquelles nous avons triomphé « ensemble, se tournent contre mon cœur. « Mais si quelque orateur, soldé par l'étranger, « ose prononcer les mots de *hors la loi*, que le « foudre de guerre l'écrase à l'instant même. « Souvenez-vous que je marche accompagné du « dieu de la guerre et de la fortune. »

Bonaparte entra seul dans la salle. Les grenadiers, voyant l'exaspération des députés, avaient obéi avec regret à son ordre, de faire halte en dehors de la salle. Mais le général ne fut pas plutôt aperçu, que deux ou trois cents membres se levèrent subitement en s'écriant : *Mort au tyran ! à bas le dictateur* ! Ils s'élancèrent vers Bonaparte, les uns le menaçant du poing, d'autres armés de poignards : leurs vociférations étouffèrent sa voix. Alors les grenadiers se précipitèrent dans la salle, et culbutant, le sabre à la main, tout ce qui s'opposait à leur passage, ils le rejoignirent, et l'entraînèrent dehors (1).

(1) A. Hugo.

Bonaparte descendit dans la cour du château, monta à cheval, et donna l'ordre d'aller délivrer le président.

Un officier, suivi d'un peloton de soldats, s'avança jusqu'à la tribune, plaça le président au milieu en lui disant, « c'est par ordre de vo're frère. »

Arrivé dans la cour, Lucien s'écria : « Géné-« ral, et vous, soldats, le président du Conseil « des Cinq-Cents vous requiert d'employer la « force contre ces factieux. Le Conseil des Cinq-« Cents est dissous. »

Le général ordonna à Murat de faire évacuer la salle, en recommandant aux grenadiers de ne commettre aucun excès.

Quand les soldats entrèrent au pas de charge, ces fiers députés se dispersèrent et prirent la fuite, les uns en sautant par les fenêtres, les autres en abandonnant, pour être plus légers dans leur course, leurs toges, leurs toques, leurs écharpes. En un instant la salle fut vide.

Le même soir, le pourvoir exécutif fut remis aux mains de trois consuls provisoires. Bonaparte, Sieyès et Roger-Ducos, qui prêtèrent, entre les mains du président du Conseil des Cinq-Cents, le serment de *fidélité inviolable à la souveraineté du peuple*, *à la République française*, etc.

2me CAMPAGNE D'ITALIE.

—

Marengo.

1800.

La nation française venait de se placer sous la protection de l'épée victorieuse de Napoléon Bonaparte.

Pour justifier sa confiance, le premier consul ne tarda pas à réaliser sa pensée de reconquérir l'Italie, que les Français avaient perdue pendant son expédition d'Egypte. « Soldats ! » disait-il dans une proclamation, « l'Europe se souviendra « que vous êtes de la race des braves qui l'ont « déjà étonnée. »

Il se mit en personne à la tête de l'armée qui gravit, avec un matériel immense, malgré tous les obstacles de la nature et les efforts des ennemis, les effrayantes sommités du mont Saint-Bernard, et descendit, après avoir pris quelque repos et des rafraîchissements, du climat affreux des Lapons sous le ciel enchanteur de l'Italie.

L'armée avait mis quatre jours à passer le mont Saint-Bernard ; elle avait occupé le mont

Cenis, pris Suze, le château de Brunette et Aoste, lorsqu'un obstacle imprévu faillit arrêter sa marche victorieuse.

Le fort de Bard, bâti sur une roche de forme pyramidale, à la rive gauche de la Doire, barrait entièrement le passage. Bonaparte, à son arrivée, reconnut dans la montagne de gauche un sentier de chèvre par lequel l'infanterie put tourner le fort en défilant homme par homme ; ce sentier, élargi ensuite, servit au passage de la cavalerie : restaient les canons et les caissons. Nous étions maîtres de la ville que traverse la route dans une rue unique, enfilée par le canon du fort. On couvrit ce chemin de matelas et de fumier, les roues des voitures furent entourées de paille, les canons couverts de feuilles et de branchages. Pendant la nuit, les soldats, s'attelant à la bricole, les traînèrent dans le plus grand silence, et passèrent ainsi à portée de pistolet des batteries ennemies : ce passage périlleux dura plusieurs nuits. Le fort ne fut pris que quelques jours après.

Les jours suivants furent marqués par des succès importants obtenus par les généraux Lannes et Murat, à la suite desquels Bonaparte, le 2 juin, entra dans Milan.

Le 9 juin, l'armée gagna, contre le général Ott, la bataille de Montebello, où le général Lannes fit des prodiges de valeur. L'ennemi fut chassé de toutes ses positions avec une perte considérable.

Cette victoire consterna les partisants de la maison d'Autriche, et fut, en quelque sorte, le signal de l'affranchissement de l'Italie, consommé le 14 juin, par la bataille de Marengo.

Le 13 juin, les deux armées se trouvèrent en présence, sur la rive droite du Pô, et à peu de distance du village de Marengo. Le lendemain, à la pointe du jour, l'armée autrichienne déboucha au travers du long défilé de la Bormida et des marais qui le couvrent. Elle avait quarante mille hommes au commencement de l'action, l'armée française en ligne ne comptait alors que vingt mille hommes.

Malgré les efforts et le courage de Victor, de Lannes, de Kellermann, quatre divisions françaises avaient été battues et enfoncées; la bataille semblait bien près d'être perdue. L'action cependant se maintenait. Le général Berthier étant alors venu annoncer au premier Consul que l'armée commençait à entrer en déroute, celui-ci lui répondit : « Général, vous ne me dites pas

cela de sang-froid. » A l'instant, Bonaparte se porte sur le champ de bataille, donne des ordres pour faire avancer les divisions Monnier et Desaix. « Soldats, s'écrie-t-il, c'est avoir fait trop « de pas en arrière, le moment est arrivé de « marcher en avant; souvenez-vous que mon « habitude est de coucher sur le champ de ba- « taille. » L'armée répète avec joie le cri de l'attaque générale ordonnée sur toute la ligne.

Ces divisions arrivées, le premier Consul envoie l'ordre au général Desaix de se précipiter, avec sa division toute fraîche, sur une colonne ennemie de 6,000 grenadiers de Zach. Desaix fait ses dispositions, et marche à la tête de 200 éclaireurs; mais il est frappé d'une balle au cœur, et tombe raide mort entre les bras du colonel Lebrun, au moment où il venait d'ordonner la charge. On vint en donner la nouvelle à Bonaparte, qui ne répondit que ces mots : « Pour- « quoi ne m'est-il pas permis de pleurer ! » (1).

Jusqu'à quatre heures du soir les destins parurent balancer, mais bientôt, à la voix du premier Consul, le désordre et la mort dispersèrent les

(1) Desaix en tombant prononça, dit-on, ces paroles, qui sont gravées sur le monument qu'on lui a élevé à Paris, place Dauphine : « Allez dire au premier consul que je meurs avec le regret de n'avoir pas assez fait pour la postérité.»

rangs ennemis. Le résultat de cette bataille fut la conquête de l'Italie.

Malgré la victoire qu'il venait de remporter, le premier consul était triste et morne : « Desaix « n'est plus, s'écriait-il ! mon brave Desaix ! « j'ai perdu mon meilleur ami, personne comme « moi ne savait tout ce qu'il y avait de vertus « dans son cœur et de génie dans sa tête !... il « avait toujours souhaité de mourir ainsi, mais « ce vœu devait-il être exaucé si tôt ! »

On éleva un tombeau à Desaix sur le mont Saint-Bernard pour attester les regrets de la France et du premier consul.

Le même jour, dans une autre partie du monde, tombait, sous le poignard d'un assassin, un des généraux que Bonaparte estimait le plus, l'illustre Kléber, couronné des récents lauriers d'Héliopolis. Bonaparte n'était pas là ; l'Egypte fut perdue pour les Français.

Le premier Consul laissa, après cette victoire, le commandement de l'armée à Masséna, et vint recueillir, à Paris, au milieu des acclamations populaires, le prix de cette étonnante campagne.

—

CONSULAT A VIE.

—

Paix général. — Administration. — Traités de Lunéville et d'Amiens.

1881. — 1802.

L'administration régulière qui régit la France est un des résultats du gouvernement de l'empereur Napoléon. Mais nous, qui jouissons maintenant des fruits et des créations de son génie, nous oublions que c'est à lui que nous devons cette organisation facile et vigoureuse de l'Etat; un corps judiciaire respectable; une armée régulière, disciplinée, habillée et payée; un trésor dont la comptabilité est claire et facile à surveiller; des impôts établis légalement, et perçus d'après des règles égales pour tous; des codes aussi parfaits que les hommes peuvent les faire, uniformes pour toute la France; un gouvernement dont la hiérarchie bien coordonnée assure l'action protectrice et continue. En présence de tant d'ordre, nous ne nous figurons pas le chaos, nous ne concevons pas l'anarchie complète, la désorganisation générale, et nous n'imaginons

pas ce qu'a fait pour la France le Consulat de Bonaparte ; et cependant, s'il fallait le résumer en peu de mots, il conviendrait de dire : « Rien « n'existait ; tout a été créé. »

Par sa conduite privée, il a donné aux Français l'exemple d'une vie laborieuse et simple, mêlée de peu de plaisirs, et de plaisirs nobles, tels que ceux du théâtre, et particulièrement de la scène tragique. Ni son rang, ni sa gloire n'ont pu lui rendre indifférents ni les amis qui lui furent dévoués, ni les hommes que l'intérêt public a engagés avec lui dans des périls communs, ni les douceurs de la vie domestique et de l'union conjugale. Il a remis en honneur le travail, l'amitié, le mariage, ces trois grandes garanties du bonheur particulier (1).

L'armée d'Allemagne avait répondu dignement aux succès de l'armée d'Italie. Tandis que la victoire et la paix rattachaient les esprits au premier consul, l'administration intérieure du pays était entièrement dirigée dans l'intérêt de la gloire et de la prospérité nationale. Cette heureuse situation des choses ôtait toute espérance aux divers partis qui, dans un but d'intérêt personnel, désiraient encore des révolutions ; mais

(1) A. Hugo.

la vie du Premier Consul était la seule garantie de repos et d'avenir pour le pays. Cette vie précieuse fut menacée. Des républicains fanatiques, Topino-le-Brun, Arena, Demerville, Cerracchi, formèrent le complot de l'assassiner. Leur projet fut déjoué : mais, à peine échappé à ce danger, Bonaparte faillit périr par l'explosion d'une machine infernale, œuvre des royalistes Carbon et Saint-Rejean, autres misérables fanatiques qui pensaient que le but justifie les moyens, et se seraient aussi fait gloire d'un assassinat.

La paix de Lunéville fut, dans la même année, suivie de traités qui réconcilièrent la France avec le reste de l'Europe continentale; un concordat négocié avec avec le pape par le cardinal Fesch, et dans lequel les libertés gallicanes avaient été respectées, fut conclu. Enfin, après avoir signé un traité de paix avec la Russie, et rétabli des relations amicales avec la Porte, les vœux de Bonaparte furent comblés par un traité conclu à Amiens entre la France, l'Angleterre, l'Espagne et la Hollande. Ce traité ne doit être cependant considéré que comme une trève, car il fut rompu peu de temps après.

Les consuls n'avaient été primitivement nommés que pour cinq ans. Bonaparte désira bientôt

que ce terme fût prolongé légalement, et le sénat rendit, le 7 juin 1802, un sénatus-consulte qui prorogea de dix années la magistrature consulaire dans la personne de Bonaparte.

La question, soumise au vote populaire, fut plus complète : *Napoléon Bonaparte sera-t-il consul à vie ?* Elle fut résolue affirmativement presqu'à l'unanimité pour les trois consuls.

La révolution anéantissant les anciens usages, avait jeté une défaveur marquée sur les différents ordres honorifiques institués par nos rois. Bonaparte sentit la nécessité d'enflammer le courage militaire par une récompense, seul fruit du mérite personnel, et d'entretenir ainsi dans l'armée une véritable émulation ; il institua la Légion - d'Honneur. La croix d'Honneur ne fut pas seulement destinée aux militaires, mais elle décora encore les savants, les hommes de lettres, les artistes distingués ; elle fut en outre accordée à toutes les personnes qui s'étaient signalées par leur humanité et leur bienfaisance.

Cependant l'opinion presque générale de l'Angleterre s'élevait contre l'exécution du traité d'Amiens. Le Gouvernement chargea lord Withworth, son ambassadeur à Paris, de plusieurs

propositions qui furent repoussées, et la France déclara la guerre à l'Angleterre.

Pourquoi faut-il que nous ayons à terminer le récit des grandes choses faites par le Premier Consul, en rappelant un événement déplorable, la mort du duc d'Enghien. L'Empereur, à Sainte-Hélène, dans sa large intelligence des obligations imposées à ceux qui tiennent le pouvoir, a voulu être chargé seul de la responsabilité. Pour apprécier jusqu'à quel point cette responsabilité doit peser sur lui, il convient de bien connaître quelles circonstances amenèrent cette catastrophe (1).

Le duc d'Enghien était venu récemment habiter Ettenheim, dans le duché de Bade, sur la frontière de France, et sa présence se liait à l'entreprise de Pichegru, mais seulement sous le rapport d'une insurrection royaliste à Paris ; la police ne perdait de vue aucune de ses démarches, et savait qu'il devait pénétrer en France du côté de l'est, tandis que le duc de Berri tenterait de soulever la Vendée. Le 14 mars, le duc d'Enghien fut enlevé par un corps de soldats français et de gendarmes, conduit à Paris avec le plus profond secret, transféré au château de Vincennes, et traduit la nuit

(1) A. Hugo.

même, devant une commission militaire composée de huit officiers désignés par Murat, et présidée par le général Hullin. Déclaré coupable d'avoir porté les armes contre la République, d'avoir intrigué avec l'Angleterre, et entretenu des intelligences dans Strasbourg, pour s'emparer de la place, le malheureux duc fut condamné à mort, et fusillé, à quatre heures du matin, dans les fossés du château.

En thèse générale, l'exécution du duc d'Enghein fut un double malheur. Elle a été la cause spécieuse de la première guerre de la Russie contre la France ; on la motiva sur la violation du territoire du grand duc de Bade, beau-père de l'empereur de Russie.

La motion d'élever Napoléon Bonaparte à la dignité impériale, et de déclarer l'empire français héréditaire dans sa famille, partit du Tribunat. Carnot seul se montra opposé à la proposition.

Napoléon Bonaparte, quand il n'eût pas été alors à la tête de l'Etat, était le seul qui fût digne du premier rang, par son administration, ses victoires et son génie.

Le Consulat avait sauvé la France de l'anarchie; l'Empire sauva le pays des réactions que la monarchie des Bourbons aurait alors infaillible-

ment amenées. Dans les deux cas, ces changements furent une nécessité et un bonheur.

Quant à la République, le nombre de ceux qui la réclamaient, pour elle-même, avec désintéressement personnel et par conviction sincère, était imperceptible au milieu des masses qui n'en voulaient plus, c'est ce dont les listes des opposants, lors du vote sur l'hérédité impériale, font foi.

L'ambition de Napoléon Bonaparte vit sans doute avec plaisir la marche des événements qui allaient lui donner la couronne. Il la favorisa même. Il savait quel fardeau est la suprême dignité, mais il se sentait la force de le porter. Après avoir recueilli plus de gloire militaire qu'aucun des grands capitaines anciens et modernes, la gloire de fonder un puissant empire était la seule qui fut désirable pour lui. Il était rempli d'un vaste désir de signaler son nom par la splendeur et la prospérité de la France. C'est vers ce noble but que, pendant les neuf années du gouvernement impérial, furent sans cesse dirigées les ressources de sa pensée, les méditations de son esprit, et les conceptions de son génie.

Fondateur d'une nouvelle dynastie, comme

Pépin, Napoléon voulut aussi, comme lui, que le souverain pontife passât les monts pour venir lui conférer l'onction royale. Le saint-siége, déjà préparé à la reconnaissance de l'empire par le concordat consulaire, ne balança pas un seul moment.

Bientôt tous les gouvernements catholiques saluèrent Napoléon du titre impérial. L'empereur attachait une immense importance à la cérémonie du sacre ; elle devait sanctionner son élévation aux yeux des peuples de toute la chrétienté, et s'opposait au reproche d'usurpation.

Napoléon était au camp de Boulogne lorsqu'il apprit que l'Autriche venait d'envahir la Bavière, et manifestait ouvertement des intentions hostiles. Rapide comme l'éclair, l'Empereur lève le camp de Boulogne, dont l'armée se précipite sur les bords du Rhin, avec celle de Hanovre et de Hollande.

Le 1er octobre 1805, Napoléon avait déjà tourné les positions de l'ennemi. Les avantages partiels de Wertingen, de Gutsbourg, de Memmingen, facilitent l'élan de sa course impétueuse. Le 12, il entre dans la capitale de la Bavière, et délivre les États de son fidèle allié.

15,000 hommes s'étaient retranchés au pont

d'Elchingen, l'Empereur se porte contre eux, force le passage, et, par d'habiles manœuvres, contraint le général Mack à se renfermer dans Ulm avec 33,000 hommes. Au lieu de résister, comme il était de son devoir, ce général se rendit le 20 octobre, après quelques jours de blocus. Même succès à Lowers, Amstelten, Marieuzell, Prassling, Lintz et Inspruck.

« Nous ne nous arrêterons plus, avait dit Na-
« poléon en ouvrant la campagne, que nous
« n'ayions assuré l'indépendance du corps ger-
« manique, secouru nos alliés, et confondu l'or-
« gueil de nos injustes agresseurs. Nous ne fe-
« rons plus de paix sans garantie; notre géné-
« rosité ne trompera plus notre politique. »

Le lendemain de la prise d'Ulm, Napoléon ayant appris que les Russes s'avançaient à grandes journées au secours de l'Autriche, adressa l'ordre du jour suivant à ses soldats :

« Soldats de la grande armée, nous avons fait
« une campagne en quinze jours; vous ne vous
« arrêterez pas là : cette armée russe, que l'or
« de l'Angleterre a transportée de l'extrémité
« de l'univers, nous allons l'exterminer. »

Sur ces entrefaites, l'envoyé de Prusse se présenta devant Napoléon, sans doute pour lui

signifier les intentions peu amicales de son souverain. L'Empereur ne lui laissa pas le temps de s'expliquer ; il lui dit, en montrant les lignes ennemis : « C'est une bataille qui s'annonce, je « les battrai ; ne me dites rien aujourd'hui, je « ne veux rien savoir ; allez à Vienne attendre « l'issue de cette affaire. »

Le maréchal Mortier, par l'avantage qu'il remporta sur l'armée russe, qui venait au secours des Autrichiens, ouvrit les portes de Vienne à Napoléon, qui y entra le 11 novembre 1805.

Cependant, l'empereur d'Autriche dépêche des plénipotentiaires pour négocier avec Napoléon, qui offre préalablement un armistice, afin d'arrêter l'effusion du sang. Mais il reconnaît bientôt que toutes ces démarches n'ont pour but que de laisser à l'armée russe le temps d'arriver. Napoléon n'a pas l'imprudence de rester à Vienne, où il pourrait être attaqué en même temps, d'un côté par l'archiduc, qui revient d'Italie presque à marches forcées, et de l'autre par l'armée russe, qui accourt de la Moravie. Le 1er décembre, les deux armées ennemies se trouvent en présence ; dans les champs d'Austerlitz : l'attaque fut décidée pour le lendemain. Ce jour-

là était l'anniversaire du couronnement de Napoléon. Il n'y avait pas de tente pour l'Empereur ; les soldats lui dressèrent, avec des branches, une espèce de baraque qui avait une ouverture dans le haut pour laisser passer la fumée. Napoléon n'avait pour lit que de la paille ; mais il était si fatigué qu'il s'endormit profondément. Le général Savary, pour lui rendre compte d'une mission dont il l'avait chargé, fut obligé de toucher l'épaule de l'Empereur pour le réveiller. Alors il se leva et monta à cheval pour visiter ses avant-postes. Mais la nuit était si profonde qu'on ne se voyait pas à deux pas ; tout-à-coup le camp se trouva illuminé comme par enchantement : chaque soldat mit un brandon de paille tournée en corde à sa baïonnette. L'Empereur parcourut toute la ligne, adressant la parole aux soldats qu'il reconnaissait : « Soyez demain, mes braves, « tels que vous avez toujours été, leur disait-il, « et les Russes sont à nous, nous les tenons ! » L'air retentit des cris de vive l'Empereur !

Les vivres manquaient à l'armée depuis quarante-huit heures ; on n'avait distribué dans la journée qu'un pain de munition pour huit hommes. L'Empereur, en passant de bivouac en bivouac, vit des soldats occupés à faire cuire des

pommes de terre sous la cendre. Se trouvant devant le 4e régiment de ligne, dont son frère était colonel, l'Empereur dit à un grenadier du 2e bataillon, en prenant et mangeant une des pommes de terre de l'escouade : « Es-tu content de ces « pigeons-là ? — Hum ! ça vaut toujours mieux « que rien ; mais ces pigeons-là, c'est bien de « la viande de carême. — Eh bien ! mon vieux, « reprit Napoléon en montrant au soldat les « feux de l'ennemi, aide-moi à débusquer ces « .....-là, et nous ferons le mardi-gras à « Vienne. »

L'Empereur revint se coucher sur la paille, et dormit jusqu'à trois heures du matin. On allait combattre sous les plus heureux auspices : Trieste s'était rendue à Masséna, et, par la plus glorieuse et la plus savante combinaison, les armées françaises d'Allemagne et d'Italie avaient, le 29 novembre, uni leurs lauriers à Klagenfurth. Enfin, le sort de la monarchie autrichienne allait être décidé dans les plaines de la Moravie.

L'Empereur attend, pour donner ses derniers ordres, que l'horizon soit tout-à-fait éclairci. Chacun se rend à son poste. « Soldats, dit Na- « poléon, il faut finir cette campagne par un « coup de tonnerre. » Et le combat commence

aux cris de vive l'Empereur! Napoléon avait remarqué que l'armée russe voulait tourner sa droite; il fit ses dispositions en conséquence, et dit, en voyant l'ennemi continuer son mouvement : « Dans quelques heures cette armée est « à moi. » En effet, les Russes sont bientôt forcés d'abandonner les hauteurs qu'ils avaient prises, et se trouvent coupés du corps de bataille; l'aile doite des ennemis ne tarde pas à être enfoncée et prisonnière ou détruite. Cependant la réserve de l'armée russe tente de ressaisir l'avantage au centre; déjà même la cavalerie de la garde impériale russe avait renversé deux bataillons des plus braves de l'armée françaises, emportés trop loin par leur ardeur. Napoléon l'apprend, et envoie à leur secours le général Rapp avec une portion de la cavalerie de sa garde. Les Russes sont forcés de céder; en un instant, canons, artillerie, étendards, tout tombe en notre pouvoir. Le général Rapp revient tout sanglant, son sabre brisé et son cheval couvert de blessures, annoncer son succès à l'Empereur. C'est cet épisode que le peintre Gérard a choisi pour représenter dans son tableau la plus belle victoire peut-être de Napoléon. Les deux empereurs de Russie et d'Autriche, placés sur les hauteurs qui

BIBLIOTECA PUBLICA PROVINCIAL BURGOS

dominaient la plaine d'Austerlitz, où se donnait la bataille, virent de là le désastre de leurs armées; leurs restes, pressés de tout côtés, acculés à un lac et enfermés dans un cercle de feu, sont obligés de déposer les armes, ou de se noyer en voulant fuir sur la glace qui se rompt sous leurs pas. L'empereur Alexandre se hâta de reprendre la route de ses états; quant à l'empereur d'Autriche, ne pouvant plus sauver les siens, il vint trouver l'empereur Napoléon dans son bivouac, s'humilier devant lui, et lui demander la paix. Les plénipotentiaires se réunirent à Presbourg, et c'est là que fut signé le traité par lequel l'empereur d'Autriche accorda tout ce que demanda l'empereur des Français.

Dès que la bataille d'Austerlitz fut gagnée, l'Empereur s'empressa d'envoyer en France un courrier pour l'annoncer à l'Impératrice. Elle était au château de Saint-Cloud lorsqu'on entendit tout-à coup pousser de grands cris de joie, et le bruit d'un cheval qui arrivait au galop. Le son des grelots et les coups de fouet précipités font courir l'Impératrice à la fenêtre. Les mots *victoire*, *Austerlitz!* frappent son oreille; elle s'élance sur le perron. Le courrier lui apprend de vive voix la grande nouvelle, et lui remet une

lettre de l'Empereur. Joséphine, après l'avoir lue, tire un superbe diamant qu'elle avait au doigt, et le donne au courrier. Le pauvre homme avait fait plus de cinquante lieues ce jour-là, et il était tellement harassé que quatre personnes l'enlevèrent de son cheval, et le portèrent dans son lit; le cheval tomba mort dans la cour.

Après la victoire d'Austerlitz, Napoléon eut un instant l'espérance fondée de voir la paix de l'Europe assurée; mais la Prusse, dont la neutralité, pendant la dernière guerre, avait laissé les forces militaires intactes, et qui sentait son indépendance menacée par la prépondérance française, la Prusse prit tout à coup une attitude hostile, et se chargea de protester, sur le champ de bataille, contre l'extension gigantesque de la puissance de Napoléon. L'Empereur reçut un *ultimatum* du roi de Prusse, dans lequel ce roi lui enjoignait de renoncer aux couronnes d'Italie, de Naples et de Hollande. Napoléon se prit à rire, et se contenta de répondre: « Je plains le roi de Prusse; il n'entend pas le « Français, et il n'a certainement point vu cette « rapsodie qu'on m'envoie en son nom. » Ce fut encore à ce sujet que l'empereur dit au maréchal

Berthier : « On nous a donné un rendez-vous « pour le 8, jamais Français n'y a manqué. On « dit qu'une belle reine veut être témoin de « nos prouesses ; soyons courtois, marchons sans « nous coucher pour la Saxe. »

Le jour de la bataille d'Iéna, l'Empereur ne se coucha pas. Rien n'était en retard, mais l'idée que cela pouvait arriver le bouleversait. A chaque instant se succèdaient des officiers d'état-major, qui venaient rendre compte des missions qu'ils avaient reçues dans la nuit. Ses mouvements étaient coordonnés de telle sorte que lui seul pouvait en saisir toute l'économie. De l'intelligence et de l'exacte ponctualité de tous dépendait le sort de la bataille. Aussi l'Empereur était-il terrible quand la plus légère omission à l'exécution de ses ordres venait déranger ses calculs.

La carte du terrain choisi pour livrer la bataille avait été levée la veille. Penché sur la table où elle était déployée, l'empereur traça son plan et en fit l'exposition de la manière la plus rapide et la plus précise. Puis, s'adressant à Caulincourt : « Vous avez compris, lui dit-il ? « Vous avez dans la tête mes dispositions...

« Montez à cheval ; allez sur les lieux, choisis-
« sez une place d'où je puisse dominer le champ
« de bataille... A six heures je monterai à cheval. »

Il se jeta sur son lit-de-camp, et quelques minutes après il dormait profondément.

L'action, commencée à neuf heures du matin, n'avait encore rien perdu de son premier acharnement à deux heures de l'après-midi. La victoire était tellement disputée de part et d'autre, que nul ne pouvait prévoir l'issue de la journée. L'Empereur, avec son état-major, placé sur une éminence, suivait les mouvements des deux armées ; tout à coup, il quitte sa position, met son cheval au galop, et se dirige à droite du champ de bataille, sur une hauteur tout-à-fait découverte. Le terrain en était labouré par les boulets ennemis ; un bataillon de grenadiers avait été placé là en tirailleurs.

« Mes cartes, mes cartes, » dit l'Empereur en mettant pied à terre.

Les cartes étendues, il les consulta, fit dessus plusieurs évolutions avec la main, prit sa longue-vue qu'il promena long-temps sur l'effroyable scène qui se développait. L'artillerie de tous côtés vomissait un épouvantable feu. On se battait partout. L'Empereur, calme et intrépi-

dement immobile au milieu de cette épouvantable destruction, continua sur ses cartes l'étude du champ de bataille; et, rendant enfin sa longue-vue : « Messieurs, la bataille est gagnée; « dans huit jours nous coucherons à Berlin. »

En ce moment, les soldats, qui s'étaient peu à peu rapprochés, l'entouraient de si près, que l'Empereur n'avait littéralement plus de place pour remonter à cheval. « Arrière, arrière donc, » criaient les officiers d'état-major. « Laissez-les, « laissez-les, dit l'Empereur ; ils viendront « avec moi à Berlin.... Ils y viendront.... Je « n'irai pas sans eux ». Des trépignements, de houras d'enthousiasme éclatèrent avec des cris délirants. Tous les bonnets sautaient en l'air. « Nous irons à Berlin avec l'Empereur ; en avant, « et vive l'Empereur ! »

Le 27 octobre, Napoléon fit son entrée solennelle dans la capitale de la Prusse. Le lendemain, il exprima sa satisfaction à l'armée par une proclamation qui commençait ainsi :

Soldats !

« Vous avez justifié mon attente, et répondu « dignement à la confiance du peuple français, « vous avez supporté les privations et les fati-

« gues avec autant de courage que vous avez « montré d'intrépidité et de sang-froid au mi- « lieu des combats; vous êtes les dignes défen- « seurs de l'honneur de ma couronne et de la « gloire du grand peuple. Tant que vous serez « animés de cet esprit, rien ne pourra vous ré- « sister; je ne sais désormais à quelle arme don- « ner la préférence..... Vous êtes tous de bons « soldats! »

Pendant son séjour à Berlin, Napoléon s'honora par un trait de grandeur d'âme et d'humanité des plus remarquables. Un assez grand nombre de lettres adressées au roi de Prusse furent interceptées, et remises à Napoléon. Il y en avait une du prince de Hatzfeld, qui était resté à Berlin comme membre du gouvernement provisoire, et elle contenait le compte rendu de l'espionnage le plus actif; le prince y donnait les renseignements les plus précis sur l'armée française, sa position, ses ressources, et les moyens que l'on pourrait employer pour l'attaquer avec avantage. Le prince de Hatzfeld, ne se doutant pas de ce qui s'était passé, se présenta pour offrir ses services à l'Empereur, et fut arrêté. Napoléon ordonna qu'il fût jugé sur-le-champ par une

commission militaire, et que le jugement fut exécuté le jour même.

Quelques heures après, la princesse de Hatzfeld accourt au palais, se jette éplorée aux pieds du grand homme. « On vous trompe, sire, s'écria-« t-elle, mon mari est innocent! on l'a indignement « calomnié. » L'Empereur, touché à la fois par les larmes de madame de Hatzfeld et par l'état de grossesse où elle se trouvait, la releva et la conduisit dans son cabinet. « Vous pensez, madame, « lui dit-il, que votre mari est injustement accusé « d'espionnage et de trahison? — J'en suis sûre, « sire! aussi n'est-ce pas grâce que je vous deman-« de, mais justice. — Ceci est pourtant bien de « l'écriture de votre mari, lisez madame. » Et il lui remit la fatale lettre. La princesse eut à peine jeté les yeux sur cette pièce, qu'elle fut agitée d'un tremblement convulsif. « Croyez-vous encore que « le prince ait été colomnié? demanda l'empe-« reur. — Hélas, sire, je suis au désespoir, mais « je ne saurais nier l'évidence... c'est bien son « écriture... sa signature... Ah! sire, c'est votre « pitié que j'implore maintenant. — D'après nos « lois, madame, votre mari a mérité la mort; « mais, sans cette lettre, on ne pourrait le con-« damner. Je vous conseille donc de la brûler. »

L'émotion de madame de Hatzfeld était si grande qu'elle ne savait que faire, et demeurait immobile. « Allons, madame, reprit l'Empereur, il « s'agit de sauver le père de vos enfants; faites « comme si vous étiez seule. » Cependant la princesse hésitait encore. « Puisque cela est si difficile, dit Napoléon, je vais vous aider. » Prenant alors la lettre, il la jeta dans l'âtre, où elle fut en un instant dévorée par la flamme.

« Maintenant, madame, lui dit-il, l'empe- « reur avec bonté il faudra que l'on rende à « votre mari la liberté, car je n'ai plus de « preuves contre lui. »

Napoléon alla à Postdam visiter le tombeau du grand Frédéric, et prit, dans les appartements occupés par ce roi illustre, l'épée, la ceinture de général qu'il portait à la guerre de sept ans, et son cordon de l'Aigle-Noire. « J'ai- « me mieux ces trophées que vingt millions, dit « l'Empereur; je les enverrai aux invalides; les « vieux soldats qui ont survécu aux guerres de « Hanovre verront que l'affront de Rosbach a « été vengé. »

Ce fut à Berlin que l'Empereur publia ce fameux décret, dont la pensée le préoccupait vivement depuis que Trafalgar avait renversé toutes ses espérances d'attaques directes contre l'Angleterre, et par lequel il déclarait les îles britanniques en état de blocus.

Nous passerons sous silence plusieurs combats, et un grand nombre d'engagements partiels dans lesquels l'armée se couvrit de gloire, pour arriver aux batailles d'Eylau et de Friedland.

Peu de jours avant la bataille d'Eylau, l'Empereur passa la nuit du 4 au 5 février à Schlitt, petit village situé à quelques lieues d'Eylau, dans une misérable chaumière, dont l'unique cheminée se trouvait dans la cuisine, et ce fut là qu'on installa à la hâte son quartier-général. Rarement l'Empereur avait paru mieux disposé, plus gai, que la nuit où il bivouaqua dans cette mauvaise hutte, où il n'y avait qu'une seule table, sur laquelle on lui servit son souper, qu'il expédia en cinq minutes, et, jetant en riant sa serviette à la tête de Constant : « Vite, « vite, qu'on enlève les restes de mon festin (il se composait d'un seul plat). » Puis allant vive-

vement sur son petit lit de fer, sur lequel l'on avait déposé ses cartes, il les prit, plaça celle de Prusse à terre, s'agenouilla ; et, marquant avec des épingles tous les lieux à parcourir d'après son plan : « Je les battrai là.... ici.... encore « là.... et dans trois mois la campagne sera ter- « minée.... La Russie a besoin d'une leçon.... « La belle reine de Prusse apprendra aussi à ses « dépens que les conseilleurs sont quelquefois « les payeurs.... Je n'aime pas que les femmes « sortent de leurs attributions de grâce et de « bonté.... Une femme pousser des hommes à « s'égorger ! ah fi ! fi !... Elle pourrait bien per- « dre son royaume à ce jeu-là.... le beau résul- « tat ! »

Le jour de la bataille, le temps était affreux. Une neige fine et serrée glaçait en tombant la surface de la terre. Les vêtements imprégnés, raidis par ce givre, écrasaient ; les chevaux ne pouvaient tenir pied ; on se battait avec acharnement depuis le matin, et, à la tombée de la nuit, rien n'était encore décidé. L'Empereur, anxieux, impatient, parcourait au galop le champ de bataille, bravant la mitraille, se portant sur

tous les points menacés, car il savait bien que sa seule présence opérait des prodiges. Le feu avait cessé sur quelques points : il était évident que l'ennemi se repliait, et faisait ses dispositions pour la nuit. A huit heures, on vint avertir Napoléon que la position importante de l'église, qui avait été chèrement disputée, prise et reprise plusieurs fois dans la journée, venait de nous être enlevée de nouveau. Nos troupes, en nombre bien inférieur aux Russes, se retiraient en combattant dans le cimetière. Au moment où l'ordonnance arriva, l'Empereur avait mis pied à terre, et dirigeait de sa personne les manœuvres d'une formidable batterie pointée sur l'aile droite de l'armée russe. A l'instant il s'élance sur son cheval, franchit comme l'éclair la distance, et, tombant comme la foudre au milieu des bataillons qui commençaient à fléchir : « Qu'est-« ce, dit-il, une poignée de Russes feront re-« culer des soldats de la grande armée? A moi, « mes braves! que pas un Russe ne sorte de « l'église.... qu'on fasse avancer l'artillerie.... « il nous faut l'église, mes amis, il nous la faut! « — Vive l'Empereur! en avant; il lui faut « l'église.... en avant. » Et tous se précipitent en se ralliant en bon ordre.

A dix heures du soir, l'église était en notre pouvoir. L'Empereur, exténué, chancelant de fatigue sur son cheval, fit cesser le feu; l'armée se reposa entourée des bivouacs ennemis. Le quartier-général fut établi sur le plateau, en arrière d'Eylau, au milieu de l'infanterie de la garde.

« Tout va à merveille, dit l'Empereur en rentrant dans sa tente; « ces gens-là se battent « bien.... Nous aurons encore une rude journée « demain, mais la bataille est gagnée. » Il se jeta tout habillé sur son lit, et s'endormit aussitôt.

A quatre heures du matin, l'Empereur monta à cheval, parcourut le terrain, fit ses dispositions, plaça l'artillerie, harangua ses troupes, en passant devant chaque front de régiment. A la pointe du jour, il donna l'ordre d'attaquer simultanément sur tous les points à la fois. Vers onze heures, la neige, qui n'avait pas cessé depuis le matin, augmenta avec une telle violence, qu'on ne distinguait pas à dix pas. On reconnut une colonne russe, forte de cinq à six mille hommes, qui, ayant reçu dans la nuit l'ordre de rejoindre le gros de son armée, s'était égarée.

A l'instant, il dirige sur ce point deux bataillons de grenadiers de la garde, qui s'avancent

l'arme au bras, en silence. P endant ce temps, l'escadron de service auprès de l'Empereur tourne la colonne, fond avec impétuosité sur ses derrières, en la repoussant sur nos grenadiers, qui la reçoivent la baïonnette en avant. Ce premier choc fut terrible pour les Russes. Mais bientôt, évaluant leurs forces numériques et le petit nombre d'hommes qu'ils ont à combattre, les officiers mettent l'épée à la main, rallient leurs hommes, et tous se défendent avec une grande résolution. Un moment, nos grenadiers sont ébranlés; un jeune officier sort des rangs en se portant en avant : « A « moi, les braves de la compagnie, » s'écria-t-il d'une voix retentissante; « à nous, camarades, le drapeau russe ! » Et il s'élance, l'épée haute, suivi de tous ses soldats, dans le centre compact des Russes. Cette brusque attaque rompit leurs rangs; nos grenadiers se précipitent résolument dans la voie ouverte par l'intrépide officier; la cavalerie sabre ce qui se débande; tout est haché ou fait prisonnier.

Deux heures après, la victoire était à nous. Les armées ennemies dispersées, abîmées, effectuèrent leur retraite dans le plus grand désordres abandonnant leurs blessés, les bagages et parc, d'artillerie.

Après ce nouveau triomphe, Napoléon fit prendre à l'armée des cantonnements sur la Vistule. « Soldats, disait-il, dans une proclama-« tion, dans tous les climats, dans toutes les « saisons, nous serons toujours les soldats de « la grande armée. »

Un armistice avait été accordé au roi de Prusse ; et les Français, tranquilles sur la foi du serment, se livraient à la sécurité, lorsque les Russes firent entendre un nouveau cri de guerre. Napoléon les joignit dans la plaine de Friedland, le 14 juin 1807, après quelques avantages partiels : « C'est un jour de bonheur, s'écria-t-il, c'est l'anniversaire de la bataille de Marengo ! » Sa prédiction fut accomplie, la bataille fut gagnée : cette action fut si décisive, qu'elle ôta aux deux monarques tout moyen de continuer la guerre ; la déroute de l'armée russe fut telle à Friedland, que, pour assurer ses débris, elle dut couper tous les ponts qu'elle laissait derrière elle.

Trois jours après, l'empereur Napoléon établit son quartier-général à Tilsitt. Le 2 juillet, un armistice fut conclu entre les deux armées,

et le 25, une entrevue de deux heures eut lieu, sur le Niémen, entre les empereurs Napoléon et Alexandre. Le roi de Prusse, dont la position était devenue affreuse depuis la perte de la bataille de Friedland, sans asile dans son pays conquis, était réfugié dans un moulin de l'autre côté du Niémen, au moment de l'entrevue des deux empereurs. Alexandre arriva sur le radeau, accompagné du grand-duc Constantin, du général en chef Beningsen, du prince Lubanoff et du général Ouwaroff. L'empereur Napoléon était accompagné de Murat, des maréchaux Berthier et Bessières, du général Duroc et de Caulaincourts.

« Les deux souverains s'embrassèrent à plusieurs reprises avec une effusion entière. « Mon frère, » dit Napoléon, en retenant une des mains d'Alexandre dans les siennes, « le sort des armes « vous a été contraire; mais votre armée est « vaillante et dévouée, vos troupes ont fait des « prodiges de valeur... Les Russes sont essen- « tiellement braves... Qui est-ce qui comman- « dait la cavalerie? » dit-il en s'adressant au général en chef Béningsen.

« *Je*, sire, » dit en s'avançant vivement un élégant jeune homme.

« Général, » reprit Napoléon, « si vous ne « savez pas très-bien parler français, vous savez « admirablement bien vous battre. »

Au moment où les deux empereurs s'embrassaient, des applaudissements franchirent le fleuve ; des hourras impossibles à décrire partirent des deux rives couvertes de troupes.

Dans les conférences de Tilsitt, la belle et séduisante reine de Prusse émoussa vainement les traits de son esprit fin et très-délié. Napoléon fit ce qu'il voulait faire, et ne concéda rien de ce qu'il avait résolu de garder. Jamais homme ne posséda un tel empire sur lui-même ; il semblait réellement n'appartenir en rien à notre pauvre humanité.

Après des protestations mutuelles d'estime et d'amitié, les souverains se séparèrent. Le roi de Prusse se rendit à Memel, l'empereur de Russie dans ses états, et Napoléon, après avoir visité Kœnisberg, revint, par Dresde, à Paris, où il arriva le 27 juillet 1807.

ÉVÉNEMENTS DE BAYONNE.

Guerre d'Espagne.

1807 — 1808.

Au sommet des grandeurs humaines, Napoléon n'est pas satisfait encore ; il veut un roi de plus dans sa famille ; il a jeté un regard jaloux sur la couronne de Pélage ; il en fera bientôt un nouveau dépôt précaire sur le front de l'un de ses proches. Sa domination au-delà des Pyrénées n'est pas assez directe : un misérable favori, maître de l'esprit du roi par son empire sur le cœur de la reine, a rendu un instant suspecte la fidélité du cabinet de Madrid à l'alliance de la France, tandis que les armées impériales étaient campées aux rives de l'Elbe et de la Sprée. Les Anglais, qui pénètrent partout avec leur or, ont d'ailleurs réussi à former un parti, qui, en réclamant l'indépendance du pays contre la prépondérance accablante des Français, doit servir merveilleusement la politique britannique. Conduit par les conseillers de l'héritier du trône, ce parti, en s'adressant aux passions populaires,

est parvenu à soulever les Espagnols contre le monarque qui fut si dévoué à la France, et vient de lui arracher une abdication en faveur du prince des Asturies, qu'on a proclamé roi sous le nom de Ferdinand VII. Quoique plein du ressentiment qu'a fait naître en lui la proclamation du *Prince de la paix*, en 1806, Napoléon, qui aperçoit le ministère anglais derrière le duc de l'Infantado, manifeste d'abord le plus vif intérêt pour Charles IV, réclame contre les rigueurs dont le favori est menacé, et se dispose ensuite à exécuter ses projets sur la Péninsule, trop heureux de pouvoir s'y présenter comme le protecteur du bon droit contre la violence, et comme le vengeur de l'autorité royale et paternelle outragée. Cependant sa politique lui commande de ménager encore les deux partis; il veut prendre ses positions en Espagne, et évite, en conséquence, jusque là de se prononcer définitivement sur les événements d'Aranjuez. Le prince des Asturies et son père ont également imploré sa puissante intervention; le premier, pour faire reconnaître le titre dont une émeute populaire l'a revêtu; le second, pour obtenir d'être relevé d'une abdication forcée, contre laquelle il proteste. Napoléon répond de Bayon-

ne, où il est accouru. Il adresse au fils une lettre dans laquelle il se réserve de décider souverainement entre lui et son père, après de mûres informations, c'est-à-dire lorsque ses mesures seront prises pour déclarer qu'il ne veut ni de l'un ni de l'autre. Après avoir appelé son frère Joseph au trône d'Espagne, par une proclamation du 6 juin, et donné la couronne de Naples à Murat, qui avait déployé la plus grande rigueur contre les habitants de Madrid, dans l'insurrection du 2 mai, Napoléon revint à Paris, où le comte de Tolstoy, ambassadeur de Russie, lui remit de magnifiques présents de la part de son souverain. Mais la nation espagnole, soulevée d'indignation par l'issue de l'entrevue de Bayonne, courut aux armes, et, protestant héroïquement contre la politique de l'Empereur, commença cette guerre opiniâtre qui devait signaler la décadence du grand homme, et porter d'aussi terrible coups à sa renommée qu'à sa puissance.

Les deux empereurs Alexandre et Napoléon, en se séparant, à Tilsitt, avaient promis de se revoir avant la fin de l'année suivante. Cette entrevue était devenue plus nécessaire depuis les événements d'Espagne, et depuis le débarque-

ment d'une armée anglaise qui venait d'avoir lieu dans la Péninsule. Il était important que Napoléon et Alexandre s'entendissent sur la situation de l'Allemagne. Napoléon savait que l'Autriche et l'Angleterre s'étaient déjà rapprochées, et que l'Angleterre, aussitôt qu'elle avait appris les événements de Bayonne, avait offert ses secours à l'archiduc Charles, pour favoriser ses prétentions au trône d'Espagne, en sa qualité d'héritier des droits de Charles IV. Napoléon demanda des explications au cabinet autrichien, qui avait fourni cent mille fusils à l'insurrection espagnole, tandis qu'on avait insulté des officiers français. Suivant son usage, le cabinet de Vienne se confondit en fausses protestations d'amitié, et colora de différents prétextes ses armements, qu'il ne pouvait nier.

Il avait été décidé que l'empereur Alexandre et Napoléon se réuniraient à Erfurth, et la plupart des souverains formant la confédération du Rhin avaient été invités à assister à cette entrevue. L'Empereur donna des ordres pour que des meubles magnifiques fussent apportés du garde-meuble de Paris, pour orner les résidences des souverains qu'il convoquait. Il fit restaurer la salle de sepectacle, et fit venir les comédiens du Théâ-

tre-Français. On donna continuellement de nombreuses et magnifiques fêtes. Un jour que les deux souverains amis assistaient à une représentation d'*OEdipe*, au moment où Philoctète, en parlant d'Hercule, dit :

L'amitié d'un grand homme est un bienfait des Dieux.

« Je l'éprouve tous les jours, dit Alexandre en serrant fortement la main de Napoléon. Ces mots, entendus de tous les assistants, retentirent bientôt dans toute l'Europe. Mais Napoléon attachait à cette entrevue d'Erfurth un autre intérêt que celui de recevoir des hommages, celui d'une paix générale. Pénétré de ce désir, de concert avec Alexandre, qui se trouvait avoir les mêmes intérêts que lui, ils écrivirent au roi d'Angleterre. Mais le parti de l'Autriche était décidé ; elle continua ses organisations militaires. N'ayant point été appelée à Erfurth, elle ne reconnut pas le roi Joseph.

Le 14 octobre 1808, Alexandre et Napoléon se séparèrent, et ils prirent chacun la route de leurs états. Cinq jours après, Napoléon était à Saint-Cloud. Il n'y séjourna que dix jours, et arriva à l'armée d'Espagne dans les premiers jours de novembre. Le 9, il entra dans Burgos,

pris la veille par l'armée française, et le 4 décembre, dans Madrid qui se rendit par capitulation ; il abolit l'inquisition, donna la liberté aux nombreuses victimes renfermées dans les cachots, anéantit la barbare législation de ce tribunal, réduisit le nombre des couvents, détruisit l'influence monacale, travailla à arrêter les progrès de la superstition, et réprima les insolentes prétentions de la féodalité. C'est avec un sentiment de reconnaissance et de joie que l'on retrouve, dans les inspirations de sa politique, les traces du glorieux libérateur de l'Italie.

La classe éclairée en Espagne désirait ardemment voir sa patrie sortir de l'abject abrutissement, de l'anéantissement où elle était plongée depuis cent cinquante ans; elle sentait que ce n'étaient point les Bourbons dégénérés qui pouvaient l'y faire parvenir. Elle s'était ralliée franchement au frère de Napoléon ; mais une grande partie de cette classe éclairée, pour sauver ses biens et sa vie, fut forcée de se joindre à l'insurrection fanatique qui, sans ce puissant renfort, aurait été, selon toute apparence, comprimée avant que nos armées fussent atteintes par le froid de Moscou.

CAMPAGNE D'ALLEMAGNE.

1809.

Cependant l'Autriche, de plus en plus inquiète et jalouse des succès de Napoléon, saisissant l'instant où une partie des troupes de l'Empereur était occupée en Espagne, venait de reprendre les armes, et d'envahir, suivant sa coutume, sans déclaration préalable de guerre, une partie du territoire bavarois.

C'est à Valladolid que Napoléon reçut la nouvelle des premières démonstrations hostiles de l'Autriche. Il en partit aussitôt à franc-étrier : le sixième jour, il descendit aux Tuileries, qu'il quitta le 12 avril 1809 ; le 16 il était déjà sur le Danube. Le lendemain, l'Empereur adressa à l'armée une proclamation dont voici un passage remarquable.

« Soldats ! j'étais entouré de vous lorsque le « souverain de l'Autriche vint à mon bivouac de « la Moravie ; vous l'avez entendu implorer ma « clémence, et me jurer une amitié éternelle. « Vainqueurs dans trois guerres, l'Autriche a

« dû tout à notre générosité ; trois fois elle a été « parjure. Marchons donc, etc... »

Le 10 mai 1809, l'armée française, comme Napoléon le lui avait promis après la bataille d'Eckmuhl, arriva sous les murs de Vienne. L'archiduc Maximillien y commandait, engagé par serment à s'ensevelir sous les ruines de la place, plutôt que de la rendre. Deux sommations n'obtinrent, en effet, que des coups de canon pour réponse; les parlementaires furent même maltraités, et le général Lagrange, l'un d'eux, revint au camp des Français couvert de blessures. Napoléon, justement indigné de cette violation du droit des gens, ordonna aussitôt le bombardement de la ville. A minuit, deux mille obus avaient éclaté dans les divers quartiers, et frappé de terreur et d'effroi les habitants de cette capitale. Un officier vint alors réclamer pour l'archiduchesse Marie-Louise, que le mauvais état de sa santé avait empêchée de suivre la cour dans sa fuite, et que le feu des assiégeants entourait des plus grands dangers. L'empereur accueillit cet avis en faisant changer la direction des batteriers. Le 13, il entra triomphant, pour

la seconde fois, dans la capitale de l'Autriche.

Pendant les conférences pour la paix, qui fut signé le 15 octobre suivant, l'Empereur pensa tomber sous le poignard d'un jeune fanatique nommé Stabs. Exalté par le patriotisme, cet illuminé crut avoir une vision céleste, et entendre une voix qui lui commandait d'attenter aux jours de Napoléon. Il partit d'Erfurth, son pays. Arrivé à Schœmbrunn, où était alors Napoléon, il voulut s'approcher de lui pendant une revue, et demanda à lui parler. Berthier, auquel il s'adressa, le renvoya d'abord; mais, à la vue de son obstination, il appela le général Rapp, et lui dit d'interroger ce jeune homme en allemand. Rapp, en le repoussant, sentit une arme cachée sous ses vêtements; on le fouilla, et l'on trouva sur lui un poignard. Interrogé sur l'usage qu'il voulait faire de ce poignard, il déclara, sans hésiter, qu'il le destinait à tuer l'Empereur.

Napoléon désira le voir, et lui adressa la même question. « Je voulais vous tuer, répondit le « jeune homme; vous avez ruiné mon pays par « la guerre; vous l'avez opprimé : Dieu m'a « appelé pour être l'instrument de votre mort. » « C'est un fou ou un malade, » dit l'Empereur.

Corvisart fut appelé. Le pouls de Stabs était régulier, sa contenance tranquille. L'empereur intéressé par sa jeunesse et sa fermeté, lui offrit sa grâce. « Si vous me faisiez grâce, je ne vous « en tuerais pas moins... Je n'ai qu'un regret, « c'est de n'avoir pas réussi, » répondit Stabs Ce n'était plus de la fermeté, c'était de la rage brutale. L'Empereur, tout en plaignant l'égarement de ce jeune homme, dut l'abandonner à la sévérité des lois.

Bonaparte, de retour en France, arriva à Fontainebleau le 26 octobre. A cette époque, l'une des plus importantes et des plus brillantes de sa vie, tous les rois de la confédération du Rhin, ou alliés à la famille impériale, furent successivement appelés autour du trône de leur protecteur, pour assister aux fêtes de la paix.

Ce retour fut un triomphe pour Napoléon; partout les acclamations les plus vives témoignaient l'admiration et l'amour des peuples.

L'Europe offrait alors le contraste le plus bisarre: le roi de Prusse rentrait dans sa capitale en vassal amnistié; Vienne était frappée de stupeur; Londres demeurait humiliée, et Paris nageait dans l'ivresse des fêtes, de la victoire et de la paix.

DIVORCE DE NAPOLEON.

—

Son mariage avec Marie-Louise.--naissance du roi de Rome.

1810 — 1811.

—

Au milieu de ces triomphes et de ces fêtes, Napoléon venait d'embrasser une résolution à laquelle il attachait le sort de sa dynastie.

Long-temps avant la campagne qui venait de se terminer, Foucher avait, sans mission, proposé à Joséphine de dissoudre son mariage. Cette démarche, à laquelle l'officieux ministre donnait pour motif le bonheur de la France, causa une vive douleur à l'impératrice.

Joséphine obéit, et cette séparation volontaire et cruelle eut cela de remarquable, qu'elle n'altéra en rien l'union des deux familles : ce fut un sacrifice pénible, mais égal.

Le Sénat rendit un sénatus consulte autorisant la séparation de l'empereur et de l'impératrice, et assurant à Joséphine un douaire de deux millions de francs, avec le rang d'impératrice durant sa vie. On vota à Napoléon et à

Joséphine des adresses où était consacré le devoir pour chacun de soumettre au bien public ses plus chères affections.

L'archichancelier, au nom du couple impérial, présenta une requête, à cet effet, à l'officialité, ou tribunal ecclésiastique de Paris, qui n'hésita pas à annuler le mariage.

Une lettre du comte de Narbonne avait annoncé que quelques insinuations lui avaient été faites à Vienne, et qu'il avait pu en conclure qu'une alliance avec une archiduchesse pourrait entrer dans les vues de l'Autriche.

Un conseil privé extraordinaire fut convoqué, et la question du choix à faire y fut posée après la lecture des dépêches de Saint-Pétersbourg et de Vienne. Les opinions furent divisées entre une princesse russe et une princesse autrichienne. Ce dernier avis fut celui de la majorité ; il fut déterminé par la haute considération du maintien de la paix générale : le mariage avec l'archiduchesse fut préféré ; peut-être même était-il résolu avant la délibération, et il y a de fortes raisons de croire qu'il avait été stipulé dans les closes secrètes du dernier traité. Quoi qu'il en soit, le prince Eugène en fit la demande formelle au prince de Schwart-

zemberg, ambassadeur d'Autriche à Paris, et le ministre des affaires étrangères eut les pouvoirs de signer, avec cet ambassadeur, le contrat de mariage de Napoléon avec l'archiduchesse Marie-Louise, en prenant pour modèle celui de Louis XVI avec Marie-Antoinette. Ce contrat fut signé dans la soirée. Le prince Berthier partit aussitôt pour Vienne, afin de faire la demande dans les formes solennelles, et l'archiduc Charles épousa Marie-Louise comme représentant de l'empereur des Français.

Napoléon voulut toutefois se dispenser du cérémonial qui avait eu lieu pour la réception de Marie-Antoinette. Près de Soissons, un cavalier seul, et dont le costume n'avait rien de remarquable, dépassa la voiture dans laquelle était la jeune impératrice, et eut la hardiesse de rebrouser chemin, comme pour l'examiner de plus près. Le carrosse s'arrêta, la portière fut ouverte, et Napoléon, s'affranchissant de l'étiquette, se nomma lui même à son épouse, et l'accompagna à Soissons. La cérémonie du mariage fut célébrée à Paris, dans le grand salon du Musée, par le cardinal Fesch, oncle de Bonaparte.

Des fêtes splendides furent données à cette

occasion. Le prince de Schwartzemberg en donna une au nom de son souverain, durant laquelle le feu prit à la salle du bal, construite dans le jardin. Rien ne put arrêter les progrès de l'incendie. Plusieurs personnes périrent. L'issue malheureuse de cette fête, dans une circonstance semblable, parut un présage sinistre, et qui malheureusement s'est réalisé.

Napoléon, épris de sa nouvelle épouse, voulut la montrer dans la capitale des états conquis sur la maison d'Autriche. Le 27 avril il partit avec elle pour Bruxelles.

Cette jeune et insignifiante femme était l'objet de ses soins empressés. Le regard heureux de Napoléon la couvait de son amour; on voyait qu'il était fier de la montrer à tous et partout. Trois années plus tard, cette femme oubliait de qui elle était l'épouse.... elle acceptait un autre appui, un autre sein pour s'y réfugier.

« Ma *bonne Louise*, disait plus tard l'Empe-
« reur, est douce et soumise. Je puis compter
« sur elle; *son amour et son dévoûment ne me*
« *manqueront jamais*. De l'ensemble des évé-
« ments, il peut surgir des circonstances qui dé-
« cident du sort d'un empire, et, dans ce cas, je
« l'espère, la fille des Césars s'inspirerait du sou-

« venir de son aïeule, la grande Marie-Thérèse. »

L'Empereur s'abusa sur le caractère de l'Impératrice ; elle n'était pas douée de l'énergie qui enfante les grandes résolutions. Douce et soumise, elle pouvait, dans la casanière vie privée, donner à son mari un bonheur relatif, et c'était tout. Sous cette enveloppe de glace, on aurait vainement cherché un cœur..; et, comme toutes les personnes faibles, elle était fausse, non par calcul, mais par apathie, par crainte. Toute tiède, toute méthodique, elle n'était pas susceptible de ressentir cette exaltation, cette chaleur d'âme qui, dans une circonstance donnée, produisent d'héroïques actions, inspirent de nobles dévoûments. La nature l'avait faite ainsi, cette femme !

Marie-Louise, apparaissant à travers l'auréole magnifique de Napoléon, dans un temps ordinaire, tranquillement assise sur le trône de France, eût passé inaperçue. Marie-Louise, posant en relief, pouvait imposer le respect, l'admiration jamais ! Les contemporains ont jugé l'Impératrice... Forcée qu'elle est d'inscrire son nom à côté de celui du grand homme, l'histoire dira que l'archiduchesse d'Autriche ne sut être ni épouse, ni mère, ni souveraine.

Marie-Louise fut plus qu'inhabile, elle fut au-dessous de sa position.

L'Empereur, qui connaissait les hommes, ignorait les femmes. Il n'avait pas vécu parmi elles et ne les comprenait pas; il dédaignait une si futile étude. Ses sensations toutes matérielles, à l'égard des femmes, n'admettaient pas, comme un moyen de séduction chez elles, l'esprit, l'intelligence et le talent; il n'aimait pas qu'elles fussent instruites ou célèbres, ni qu'elles sortissent de leurs attributions vulgaires. Il les plaçait dans l'ordre social, terre-à-terre, sans action et sans influence sur la volonté de l'homme. Une femme, c'était à ses yeux une gracieuse création, un joli jouet, un agréable passe-temps, et rien de plus. On a cherché à romantiser ses amours d'une heure; mais la vérité est qu'il n'eut jamais de ces liaisons où le plus fort est le plus faible, où le cœur, asservi, enivré, donne plus qu'on ne lui demande!... « L'amour, » disait-il une fois, « l'amour, c'est une folle préoccupation, « voilà tout. »

GUERRE DE RUSSIE.

Moscou. — Retraite.

—

1812.

L'empereur Napoléon était à l'apogée de sa fortune politique. La France n'avait d'autres limites que celles fixées par son souverain ; pendant l'année 1811, il avait épuisé toutes les ressources de son génie pour perfectionner l'organisation intérieure de l'empire. Le nom français était un talisman qui faisait courber les têtes et fléchir les volontés ; néanmoins, on pouvait déjà, à des indices certains, prévoir une rupture prochaine avec la Russie. Une guerre, pour des raisons devenues de haute politique, était inévitable; mais ce serait à tord qu'on l'attribuerait à Napoléon.

Le czar, d'un caractère inconstant, avait promptement oublié l'amitié et les promesses jurées à Tilsitt et à Erfurth ; dominé d'ailleurs par l'aristocratie russe, deux grandes violations du traité de Tilsitt avaient eu lieu. Les ports russes furent ouverts au commerce britannique, et un ukasse chassa le nôtre de cet empire. Le blocus continental, dont le but était de contrain-

dre l'Angleterre à la paix, était détruit, et cela au moment même où il commençait à porter ses fruits. Alexandre demandait, pour rentrer dans cette mesure, deux choses inadmissibles : il ne se contentait pas de la promesse de Napoléon *de ne rien faire pour rétablir le royaume de Pologne*, il voulait qu'il signât : *le royaume de Pologne ne sera jamais rétabli.* L'honneur défendait à la France de souscrire à cette première demande ; son intérêt ne lui permettait pas d'admettre la seconde : la possession de Constantinople et des Dardanelles.

Dès l'année 1811, elle avait annoncé l'envoi à Paris de M. de Nesselrode ; ce négociateur devait arriver en novembre ; quatre mois après on l'attendait encore. Napoléon fit alors appeler le colonel Czernicheff, aide-de-camp d'Alexandre, et lui communiqua le traité d'alliance offensive et défensive, signé à Paris, le 12 février, avec la Prusse. Napoléon fit toutes les propositions conciliatrices qu'il lui fut possible, et il chargea Czernicheff d'une lettre pour Alexandre. Plus tard, Napoléon apprit que cet envoyé, avant de quitter Paris, avait acheté à prix d'or la connaissance de l'état effectif de nos armées. On courut après lui, mais il était déjà hors de toute atteinte.

Alors l'orage ne fut plus un mystère. Les troupes partaient journellement de Paris, ou arrivaient d'Espagne pour se réunir à la grande armée qui se rassemblait sur les bords de la Vistule.

Après avoir partagé la garde nationale en trois bans, l'Empereur partit, le 9 mai, pour Mayence avec l'Impératrice, qui devait l'accompagner jusqu'à Dresde, lieu de réunion indiqué à la famille impériale d'Autriche.

Napoléon passa quinze jours dans cette ville avec son beau-père, le roi de Prusse et les princes de la confédération du Rhin. Un nouveau traité d'alliance fut conclu entre les empereurs de France, d'Autriche, et le roi de Prusse.

Le général Lauriston, député auprès d'Alexandre pour obtenir de sa bouche un mot d'explication qui pût laisser une voie ouverte à une conciliation, revint sans réponse satisfaisante.

La guerre fut donc définitivement résolue le 2 juin; le 22, Napoléon était à Thorn. De son quartier-général de Wilkoswisky, il adressa à ses armées la proclamation suivante :

« Soldats !

« La seconde guerre de Pologne est commen-
« cée. La première s'est terminée à Friedland

« et à Tilsitt. La Russie a juré l'éternelle alliance « à la France, et guerre à l'Angleterre ; elle « viole aujourd'hui ses serments. Elle ne veut « donner aucune explication de cette étrange « conduite, que les aigles françaises n'aient re- « passé le Rhin, laissant par là nos alliés à sa « discrétion. La Russie est entraînée par sa fata- « lité ; ses destins doivent s'accomplir. Nous « croit-elle donc dégénérés ? Ne serions-nous « plus les soldats d'Austerlitz ! Elle nous place « entre le déshonneur et la guerre, le choix ne « saurait être douteux. Marchons donc en avant ; « passons le Niémen ; portons la guerre sur son « territoire. La seconde guerre de la Pologne « sera glorieuse aux armées françaises comme la « première ; mais la paix que nous conclurons « portera avec elle sa garantie, et mettra un « terme à la funeste influence que la Russie a « exercée depuis cinquante ans sur les affaires de « l'Europe. »

Alexandre, de son côté, fit une proclamation à son armée, dont voici quelques fragments.

« Il ne nous reste, à présent, après avoir in- « voqué l'Etre-Suprême tout-puissant, qui est « le défenseur de la cause juste, qu'à opposer

« nos forces à celles de l'ennemi ; il est inutile « de rappeler aux généraux, aux officiers, aux « soldats, ce que nous attendons de leur cou- « rage et de leur loyauté. Le sang des anciens « Esclavons circule dans vos veines ; soldats, « vous combattez pour votre liberté, pour votre « religion, pour votre patrie ; votre Empereur « est au milieu de vous, et Dieu est l'ennemi de « l'agression. »

L'armée de l'autocrate était forte de trois cent mille hommes.

Napoléon, qui avait partagé ses forces en cinq armées, qui devaient manœuvrer dans les directions qui leur avaient été assignées, avait promptement franchi l'intervalle qui sépare le Rhin du Niémen. La garde et les autres troupes étaient heureuses : en traversant la France orientale, elles n'avaient reçu que des encouragements. — Allez, nos enfants, disaient les habitants aux soldats ; allez vaincre ; marchez à la gloire. — Oui, répondaient-ils ; ne vous inquiétez pas, sous peu nous vous enverrons des drapeaux, des canons et des prisonniers.

Il y avait confiance, enthousiasme, ardeur : chacun était pressé d'arriver. En passant fièrement dans l'Allemagne, dont on consumait les

produits, on avait jeté, repandu, prodigué son argent; on avait beaucoup dépensé et généreusement payé : Les Allemands n'étaient-ils pas nos amis? Oubliant toute vieille rancune, ou plutôt étonnés, comme hors d'eux-mêmes et emportés par le mouvement universel, ces bons peuples nous avaient accompagnés de leurs vœux.

La Pologne nous appelait. Nous connaissions les Polonais, nous les aimions; ils étaient parmi nous en grande renommée de vaillance : dans tous les régiments on s'entretenait de leurs prouesses; nous nous faisions une fête de délivrer leur pays; nous allions où jamais armée européenne n'avait pénétré. La grandeur de l'entreprise, l'agitation de l'Europe qui y coopérait, l'appareil imposant d'une réunion de 400 mille fantassins et de 80 mille cavaliers; tant de bruits de guerre, de sons belliqueux, exaltaient toutes les imaginations.

Napoléon proclame que la seconde guerre de Pologne est commencée. Bientôt nous laissons derrière nous le fleuve russe, et déjà nos cavaliers sont obligés de couper les seigles verts et de dépouiller les maisons de leurs toits de chaume pour nourrir leurs chevaux : Nous ne rencon-

trons point d'ennemis, et de toutes parts, sous un ciel que nous ne connaissons encore que par ses orages, le jour nous montre un sable aride, des déserts, de mornes et sombres forêts. Nous courons après une bataille, nous la demandons. Les Russes fuient sans cesse ; où s'arrêteront-ils ? sans doute quand leurs corps épars se seront ralliés, ou lorsqu'ils seront revenus du premier mouvement d'épouvante d'une invasion soudaine. Tel était notre espoir jusqu'à Wilna, qu'ils nous abandonnèrent. Au-delà de cette ville, quelle que fut notre vitesse, à peine apercevions-nous leur arrière-garde : nous pensions les atteindre, nous précipitions notre marche ; enfin nous voyons leur camp. Ils avaient pris position : à demain la victoire ; le jour venait : ils avaient diparu ; il ne restait pas même vestige de leurs bivouacs.

L'armée entière les accusait d'être des lâches, et dans tous les rangs, on n'entendait que des propos où l'on tournait en dérision leur courage tant vanté. L'animosité contre eux s'augmentait encore du mécontentement que faisaient éprouver la fatigue et les privations ; car en se rétirant les Russes enlevaient tout, fourrages, vivres, bestiaux ; il ne laissaient rien après eux, pas

même de l'eau, car ils coupaient les cordes des puits. L'Empereur avait fait distribuer des vivres pour vingt jours ; mais, dans les plaines qui se déroulaient, pas le moindre ruisseau où il fut possible de se désaltérer. C'est à peine si, en tâtonnant, cherchant à travers les champs et les forêts, on parvenait quelquefois à découvrir de l'eau.

Malgré ce début de misère, on ne se ralentissait pas : il y avait de l'émulation, et on oubliait la fatigue dès qu'on entendait ce nom magique : l'Empereur ! répété pour signal à son approche. Enfin à Vitepsk, après un engagement partiel à notre avantage, on vit l'armée russe se déployer. On était dans l'ivresse, persuadé qu'un combat décisif allait être livré : mais dès le lendemain, l'armée russe avait disparu. A mesure que nous nous enfoncions dans la vieille Russie, notre détresse devenait plus grande : tout le pays était dévasté, et nos provisions épuisés, ne pouvaient se renouveler, tant la marche des convois avait été mal calculée. Au milieu de ces épreuves, beaucoup de jeunes soldats expiraient de fatigue et de besoin ; plusieurs se donnèrent la mort. Les anciens, mieux habitués aux vicissitudes tantôt fâcheuses, tantôt favorables de la

guerre, résistaient mieux ; mais que d'imprécations, de blasphèmes leur arrachaient une situation qui, pour eux, n'était comparable à aucune de celles où ils avaient pu se trouver.

Les villes mêmes trompèrent notre attente : Smolensk, où nous comptions trouver enfin des magasins abondamment pouvus, n'était plus, quand nous y entrâmes, qu'un amas de décombres, de ruines fumantes... Plus d'habitans; des cendres et du feu, voilà tout ce qui restait après que l'ennemi eut évacué cette ville. Les jardins n'avaient pas même échappé aux ravages de l'embrasement.

L'Empereur, ignorant l'évacuation de Smolensk, avait tout disposé pour l'emporter de vive force, lorsqu'à la pointe du jour un détachement ayant été envoyé en reconnaissance sur le point par lequel on devrait pénétrer dans la ville, gravit le rempart sans obstacle, et rapporta que Smolensk était évacué :

Le lendemain, l'armée française passa le Borysthène, mais les Russes continuèrent à fuir par deux routes différentes : partie sur Saint-Pétersbourg, l'autre sur Moscou.

Cependant l'empereur Alexandre, cédant à la voix publique, avait déféré le commandement

suprême au général Kutusoff, vainqueur des Turcs. Le nouveau généralissime, persuadé que pour conserver sa popularité dans l'armée et dans la nation, il ne fallait pas laisser les Français arriver à Moscou sans livrer bataille, s'était décidé à l'accepter dans une forte position près Borodino, en avant de Mojaisk, ayant en tête, sur un beau mamelon, entre deux bois, une redoute que gardaient 10,000 hommes. Sur l'ordre de l'Empereur, deux régiments (57e et 61e) en colonnes d'attaque, assaillirent le retranchement; le combat fut opiniâtre; la redoute prise, fut trois fois attaquée par l'ennemi, mais resta en notre pouvoir. Le lendemain, Napoléon passa en revue le 61e régiment, et, le trouvant considérablement diminué, demanda à son chef : « Qu'avez-vous donc fait d'un de vos bataillons? » — « Sire, il est dans la redoute, » répondit le colonel.

Avant de commencer l'action générale, Napoléon sortit alors de sa tente, et dit à ses officiers : « Voilà un beau soleil! c'est le soleil d'Auster-« litz. » Puis s'adressant à l'armée : « Soldats! « dit-il, voilà la bataille que vous avez tant dé-« sirée... Que l'on dise de vous : « Il était à cette « grande bataille, dans les plaines de Moscou!.. »

Cette bataille, trop peu décisive, nous coûta neuf mille morts et treize mille hommes mis hors de combat; il n'y eut pas de division qui n'eût à pleurer la mort d'un ou de plusieurs de ses chefs. Les Russes avaient perdu cinquante mille hommes. Le maréchal Ney reçut le titre de prince de la Moskowa; Davoust et Eugène l'avaient autant mérité que lui, et ne furent point jaloux.

Battue à Borodino, l'armée russe se reploya tout entière sous les murs de Moscou, et là, Kutusoff assembla son conseil pour délibérer si on livrerait bataille, ou si l'on incendierait l'ancienne capitale des Czars; mais depuis longtemps la résolution en était prise, et le conseil n'était convoqué que pour la forme.

Napoléon quitta son champ de bataille pour s'attacher aux pas de l'ennemi. Kutusoff traversa Moscou dans la journée du 14.

Le 15 septembre, Napoléon rejoignit son avant-garde. Il monta à cheval à une lieue de la ville. Moscou lui parut magnifique et imposante. Il s'attendait à voir arriver une députation de boyards dans l'attitude du respect et de la soumission. Sa première exclamation fut : « La voilà « enfin cette ville célèbre ! et sa seconde : « Il « en était bien temps ! » Bientôt des transfuges

annoncèrent que Moscou n'était plus qu'une ville déserte. Une population de 250,000 âmes l'avait abandonnée.

Le gouverneur de Moscou, Rostopchin, avait rassemblé tous les malfaiteurs, et avait mis dans leurs mains des torches enflammées, en les chargeant d'expier leurs forfaits par la destruction de la ville sainte.

L'entrée de Napoléon dans la vieille et riche capitale de l'empire fut, pour les agents de Rostopchin, le signal de l'incendie. On fut l'annoncer à l'Empereur, à deux heures du matin; il passa le reste de la nuit dans une horrible agitation, quoiqu'il eût refusé de croire au désastre qui ne se manifestait pas encore à ses yeux. Mais le jour étant venu, il sut la vérité; alors il serra es poings et frappa du pied. Cependant aucun signe d'incendie ne s'était manifesté au Kremlin, que Napoléon habitait. Ayant envoyé le maréchal Mortier s'informer des progrès du feu, d'après ses rapports Napoléon s'était un peu calmé, et il venait d'écrire des paroles de paix à l'empereur Alexandre. Un parlementaire russe devait les porter, lorsque, se promenant de long en large dans son appartement, l'Empereur aperçut à travers une de ses fenêtres, une immense lueur

à peu de distance du palais. C'était l'incendie qui reprenait avec plus de force que jamais.

Napoléon marche convulsivement; il s'arrête à chaque croisée, et regarde le terrible élément victorieux dévorer avec fureur sa brillante conquête, se saisir de tous les ponts, de tous les passages de sa forteresse, le cerner, le tenir comme assiégé, envahir à chaque minute les maisons environnantes, et le resserrant de plus en plus, le réduire enfin à la seule enceinte du Kremlin.

Les paroles sortaient brèves et hachées de sa poitrine haletante, un feu sombre éclairait ses yeux. « Ces gens sont inspirés par le démon..... « Quelle farouche détermination ! Quel peuple ! « quel peuple ! »

Oh ! de cette heure Napoléon fut frappé à mort !.... l'énergie morale résistait, la nature succomba ! le premier fil de son existence se brisa au Kremlin, son heure fatale a sonné à Sainte-Hélène.

En vain les généraux, les amis de Napoléon le supplient à genoux de sortir de ce lieu de désolation. Maître enfin des czars, Napoléon s'opiniâtrait à ne pas céder cette conquête, même à l'incendie, quand tout à coup un cri : *le feu est au*

Kremlin! passe de bouche en bouche. Le soldat russe qui l'a mis est arrêté ; il avoue avoir exécuté sa consigne au signal donné par son chef. Cet incident décide l'Empereur, il descend rapidement cet escalier du nord, fameux par le massacre des strélitz, et ordonne qu'on le guide hors de la ville. Mais on était assiégé par un océan de flammes ; elles bloquaient toutes les portes de la citadelle, et repoussèrent les premières sorties qui furent tentées. Après quelques tâtonnements, on découvrit à travers les rochers une poterne qui donnait sur la Moscowa. Ce fut par cet étroit passage que Napoléon, ses officiers et sa garde, parvinrent à s'échapper du Kremelin : mais qu'avaient-ils gagné à cette sortie? Plus près de l'incendie, ils ne pouvaient ni reculer ni demeurer ; et comment avancer, comment s'élancer à travers les vagues de cette mer de feu? Ceux qui avaient parcouru la ville, assourdis par les cendres, ne pouvaient plus se reconnaître, puisque les rues disparaissaient dans la fumée et sous les décombres.

Il fallait pourtant se hâter. A chaque instant croissait autour de Napoléon le mugissement des flammes. Une seule rue, étroite, tortueuse, et toute brûlante, s'offrait plutôt comme l'entrée que

comme la sortie de cet enfer. L'Empereur s'élança à pied et sans hésiter dans ce dangereux passage ; il s'avança au travers du pétillement de ces brasiers, au bruit des craquements des voûtes, de la chute des poutres brûlantes, et des toits de fer ardent qui croulaient autour de lui. Ces débris embarrassaient ses pas. Les flammes qui dévoraient avec un bruissement impétueux les édifices entre lesquels il marchait, dépassant leur faîte, fléchissaient alors sous le vent, et se recourbaient sur sa tête. On marchait sur une terre de feu ! sous un ciel de feu ! entre deux murailles de feu ! Une chaleur pénétrante brûlait les yeux, qu'il fallait cependant tenir ouverts et fixés sur le danger. Un air dévorant, des cendres étincelantes, des flammes détachées embrasaient la respiration courte, sèche, hal letante, et déjà presque suffoquée pas la fumée. Les mains brûlaient en cherchant à garantir la figure d'une chaleur insupportable, et en repoussant les flammèches qui couvraient à chaque instant et pénétraient les vêtements.

Dans cette inexprimable détresse, et quand une course rapide paraissait le seul moyen de salut, le guide, incertain et troublé, s'arrêta. Là se serait peut-être terminée la vie

aventureuse de Napoléon si des pillards du premier corps n'avaient point reconnu leur empereur au milieu de ces tourbillons de flammes; ils accoururent, et le guidèrent vers les décombres fumants d'un quartier réduit en cendres dès lematin.

L'Empereur fut s'établir à une lieue de Moscou, au château de Pétrowskoïe. L'armée sortit aussi de la ville, qui resta livrée sans défense au pillage et aux flammes. Après avoir perdu un mois en fatales hésitations, Napoléon se vit contraint de songer à la retraite, que l'on présenta à l'armée comme une marche vers le gouvernement de Kalouga, où un territoire fertile lui procurerait de bons quartiers d'hiver; mais à la suite d'un combat meurtrier, à Malojaroslawetz, il fallut changer de direction. Dès ce moment commencèrent les embarras, les souffrances, la misère et le froid qui prenait chaque jour un nouveau degré d'intensité.

En partant de Moscou, on avait distribué aux soldats quelques rations de farine, avec lesquelles ils faisaient de la bouillie; mais, au bout de dix jours de marches et de contre-marches, cette faible ressource était épuisée. Quarante nuits sans repos se succédèrent; la neige, les glaces,

les Cosaques, la famine, les combats, furent nos tourments durant quarante jours.

Pendant que ses soldats étaient aux prises avec tant d'éléments de destruction, et que chaque heure en voyait tomber, couchés par les frimats ou par la faim, des milliers qui ne se relevaient plus, Napoléon cherchait encore à leur persuader, et peut-être se le persuadait-il lui-même, qu'il lui était encore possible, avec eux, d'accomplir sa vaste entreprise. Quand, appuyé sur une branche de sapin, avec sa capote grise comme le ciel du pays, ses gros gants et sa toque de velours vert, brodée d'astracan, il marchait sur le verglas entre deux files des grenadiers et des marins de sa garde, tant de sérénité et de constance se peignaient sur son front de César, qu'il faisait douter à ses compagnons de leur mauvaise fortune et de la sienne.

A Krasnoë, au moment où il se portait de sa personne au-devant des Russes, il remarqua près de lui un grenadier qui frappait fortement la terre avec ses pieds. « — Tu as donc bien froid? « lui dit-il. — Sire, comme vous dites, pas mal « comme ça. — Tu n'es pourtant pas au bout; « il faut que tu ailles à Saint-Pétersbourg. — « Alors, Sire, pour marcher en avant, nous re- « trouverons de la chaleur. »

Qu'elle fut épouvantable cette retraite ! C'étaient toujours des combats à soutenir, des marches forcées à faire, et d'horribles privations à supporter. Sans cesse le vent du nord fouettait au visage les flocons de neige qui venaient tout ensemble du ciel et de la terre. Le soir, lorsqu'on avait atteint un village, un hameau, ou au moins quelques maisons pour loger l'état-major, c'était là qu'on établissait des bivouacs sans abri, où il ne fallait pas moins de deux heures pour allumer le bois vert qu'on était allé couper dans les forêts. A peine ces feux brillaient, les cantinières emplissaient leurs bouilloires, où elles faisaient du café qu'elles vendaient jusqu'à 5 fr. la tasse ; ceux-ci pétrissaient avec de la neige un peu de farine, ou fabriquaient des galettes qu'ils faisaient cuire au feu devant lequel ils étaient assis, en les tenant appuyées sur la pointe de leurs pieds ; ceux-là, qui avaient été assez heureux pour assister à la chute d'un cheval qu'on avait éventré, jetaient sur les flammes quelques lambeaux de cette chair saignante ; d'autres faisaient, dans leurs bidons, de la bouillie de seigle ou de son, dans laquelle ils mettaient une cartouche pour remplacer le sel. Puis auprès d'eux, il y avait, en grand nom-

bre, ceux qui, n'ayant rien à manger, voyaient ces apprêts avec douleur ; et derrière, la foule des retardataires égarés, errant de bivouacs en bivouacs, cherchant, appelant, pendant 16 heures de ténèbres, pour retrouver leur régiment, leur bataillon, leur compagnie, implorant partout l'approche de quelque feu, et ne l'obtenant jamais.

Désespérés, ils finissaient par s'accroupir en dehors du cercle compacte de ceux qui se chauffaient, et quand on quittait la place, ils étaient gelés. Ces haltes nocturnes, qui commençaient dans la neige et se terminaient dans la boue, ruinèrent promptement la chaussure et les vêtements du soldat, qu'il était difficile de ne pas brûler, lorsque le visage penché sur les tisons, sans crainte de s'enfumer, il entrait dans la flamme pour échapper au froid.

Trompée dans son attente à Smolensk, où elle supposait, à tort, qu'on avait formé des approvisionnements considérables, l'armée passa outre avec douleur, et atteignit enfin les bords de la Bérézina.

Minski regorgeait de vivres qu'on y avait amenés, et pour arriver à cette ville, on allait traverser un pays où on trouverait au moins le

nécessaire. On se précipita pour passer le fleuve, afin d'entrer dans cette terre promise, et tous ceux qui ne périrent pas dans les flots par l'écroulement des ponts, reprirent sur l'autre rive une nouvelle série de tribulations et de malheurs. Séduits par l'espoir de rencontrer quelque village, et d'y apaiser la faim qui les tourmentait, officiers et soldats se répandirent à droite et à gauche de la route, dans toutes les directions. Bientôt on vit le gros de l'armée, par cette fluctuation continuelle d'allants et de venants, tendre sans cesse à se dissoudre et à se recomposer; on ne pouvait se maintenir en état de suivre le mouvement de retraite et de faire bonne contenance qu'au moyen de ces écarts dont les plus énergiques étaient seuls capables.

On allait à la maraude pour soi et pour les autres; mais au milieu de ces calamités inouïes, les soldats, qui étaient encore sensibles à l'honneur, ne s'éloignaient jamais de la colonne sans avoir jeté un coup d'œil sur le noyau de leur régiment, où se trouvait le drapeau; si les rangs étaient clairs, on restait: le devoir l'emportait sur le besoin; et ce n'était qu'à la dernière extrémité qu'on se décidait à perdre de vue son

aigle, même pour un instant : car, dans les moindres excursions, pour se procurer quelques vivres, il y avait toujours le péril de la vie ou de la liberté.

La Bérézina franchie, l'armée, plus désorganisée que jamais, prit la route de Wilna; à deux journées de cette ville, elle n'avait plus rien à redouter des Russes, et Napoléon, jugeant sa présence urgente en France, laissa les troupes au roi de Naples, qui ne craignit pas de les abandonner (Eugène le remplaça avec habileté), et partit au milieu d'un mécontentement que les troupes faisaient éclater sans déguisement. Accompagné de Duroc, Lobeau et Caulincourt, il se rendit à Varsovie, puis à Dresde, et après 14 jours du voyage le plus rapide et le plus secret, il arriva à Paris au moment où les désastres de l'armée y étaient révélés.

On a écrit qu'en partant de Wilna, Napoléon était malade d'esprit et de corps. Caulincourt s'est chargé de contredire ces assertions.

« J'ai le droit, dit-il, d'élever la voix, et de dire que l'Empereur conservait une force d'âme, une lucidité d'esprit vraiment admirables. Je dois être cru, quand j'affirme qu'il ne m'a jamais semblé si grand qu'au milieu de nos désastres.

Là, côte à côte avec moi, renfermé dans un étroit traîneau, environné des plus actuels périls, épuisé de froid, souvent de faim, car nous ne pouvions nous arrêter nulle part; laissant derrière lui les restes d'une armée débandée et exténuée, Napoléon ne posait pas; c'était une nature d'homme à nu, énervée ou vigoureuse. Et pourtant l'Empereur ne s'illusionnait point; il sondait la profondeur de l'abîme; son regard d'aigle dévorait l'espace : « Caulincourt, » me disait-il, « les circonstances sont graves... très-« graves.... Mon courage ne faillira pas.... Mon « étoile a pâli.... Mais tout n'est pas perdu.... « La France est essentiellement noble et brave... « J'organiserai des gardes nationales.... Cette « institution de la garde nationale est une des « plus grandes conquêtes de la révolution.... « C'est un moyen dont je me servirai avec suc-« cès... Dans trois mois j'aurai sur pied un mil-« lion de citoyens armés, trois cent mille hom-« mes de belles troupes de ligne.

« Mes alliés, tous les traités sont engloutis « sous les cendres de Moscou.... ces gens-là ne « sont avec nous que pour échelonner la trahi-« son, pour entraver mes opérations....

« Mais la France est encore redoutable.... la

« France offre de grandes ressources... le Fran-
« çais est le peuple le plus spirituel de la terre...
« mon vingt-neuvième bulletin n'est pas un coup
« de tête sans portée... c'est un acte de haute et
« loyale politique. Dans une circonstance don-
« née, la meilleure des finesses c'est le droit
« chemin, c'est la vérité.... L'intelligence fran-
« çaise comprendra la position de la nation, les
« énormes sacrifices que cette position impose.
« Moi, l'Empereur, je ne suis qu'un homme,
« mais tous les Français savent qu'autour de cet
« homme gravitent les destinées du pays, les
« destinées de la famille, la sûreté du foyer..»

On lisait à la fin du 29e bulletin :

« La santé de S. M. n'a jamais été meilleure. »

Cette dernière phrase donna lieu à de vives observations de la part des ennemis du gouvernement impérial, comme si ce n'était pas une inquiétude naturelle et nécessaire à calmer que celle de savoir comment l'Empereur avait supporté les fatigues de la campagne. La France, en apprenant de tels désastres, avait besoin d'être rassurée sur la santé du seul homme capable d'y porter remède.

DERNIERE CAMPAGNE
D'ALLEMAGNE.

—

1813.

De retour aux Tuileries, l'Empereur, après avoir consacré quelques instants aux affections de famille, se montra, contre son habitude, le plus qu'il lui fut possible en public, accompagné de l'impératrice.

Impatient de réparer les pertes que son armée avait éprouvées dans une campagne désastreuse, il accéléra par sa présence les nouvelles forces que le Sénat avait mises à sa disposition. Semblable à Cadmus, il voyait sortir du sein de la terre des légions toutes prêtes à combattre.

Appuyé sur l'assentiment de la nation, et comptant sur la bravoure naturelle des Français, il se mit à la tête des nouvelles légions, et porta de nouveau la guerre sur l'Elbe, où l'attendaient les débris des vieilles phalanges, que le patriotisme sauvage des Moskovites et la rigueur du climat avaient dévorées. Parti de Paris, le 15 avril, il rencontra le 2 mai, à Lutzen, l'armée combinée des Russes et des Prussiens, et

remporta sur elle une victoire complète. « Il y « a vingt ans, » s'écria-t-il sur le champ de bataille, « que je commande des arméee fran- « çaises, je n'ai pas encore vu autant de bravoure « et de dévoûment. » Et, le lendemain, il adressa à son armée une proclamation, dont nous croyons devoir citer les passages suivants : « Soldats, je suis content de vous, vous avez « rempli mon attente. La bataille de Lutzen sera « mise au-dessus des batailles d'Austerlitz, d'Ié- « na, de Friedland et de la Moskowa... Dans une « seule journée, vous avez déjoué tous les com- « plots parricides de nos ennemis ! Nous rejet- « terons ces Tartares dans leurs affreux climats, « qu'ils ne doivent pas franchir. Qu'ils restent « dans leurs déserts glacés, séjour d'esclavage, « de barbarie et de corruption, où l'homme est « ravalé à l'égal de la brute ! Vous avez bien mé- « rité de l'Europe civilisée. Soldats ! l'Italie, la « France, l'Allemagne vous rendent des actions « de grâces. »

L'affaire fut prompte et glorieuse. A cinq heures du soir, l'ennemi était en pleine déroute. Le feu avait cessé partout, quelques rares boulets arrivaient de temps à autre, lancés au hasard et sans but. Le maréchal Bessières,

enveloppé dans son manteau, monté sur une hauteur, suivait, une longue-vue à la main, la retraite des Russes. Un éclat d'obus tue un brigadier de son escorte : « Enterrez ce brave « homme, » dit-il en faisant un mouvement en avant, et il tombe lui-même frappé à mort par un autre boulet lancé à une très grande distance ! L'Empereur aimait Bessières, qui le suivit dans toutes ses campagnes, et qui assista à toutes ses batailles. Il avait passé par presque tous les grades du commandement de la garde imperiale. Bessières était d'une bravoure à toute épreuve ; estimé et aimé de tous, il a été sincèrement regretté.

L'Empereur fut très affecté de cette mort. « C'est une grande perte..... Bessières méritait « de mourir de la mort de Turenne..., c'est une « fin digne d'envie ! »

« Nous entrâmes à Dresde le 18 mai, et le bon, le noble roi de Saxe y rejoignit l'Empereur le lendemain. Alors que Napoléon venait de remporter la victoire de Lutzen, il offrit la paix à la Russie et à la Prusse ; elle fut refusée, et quelques jours après, encore inutilement vainqueurs à Bautzen, nous scellâmes notre gloire avec le sang de l'élite de l'armée française : Bruyères,

Kirgener et Duroc furent les déplorables trophées de la défaite de l'ennemi. Cette mémorable bataille dura trente-quatre heures. Pendant ce temps l'Empereur ne prit aucun repos. Le second jour, accablé de lassitude et de sommeil, il mit pied à terre, s'étendit sur la pente d'un ravin au milieu des batteries du corps du maréchal Marmont, et, au bruit d'une épouvantable canonade, il s'endormit... On le réveilla une heure après, en lui annonçant que la bataille était gagnée. « N'est-ce pas le cas de dire que le bien « vient en dormant; » et il remonta à cheval, car, bien que l'affaire fût décidée entièrement, on se battit partiellement jusqu'à cinq heures du soir.

De merveilleux faits d'armes signalèrent encore cette victoire. L'armée, formée des débris de la malheureuse expédition de Russie, de nouvelles recrues, d'enfants inhabiles au rude métier de la guerre, l'armée fit des prodiges de valeur et d'audace. Plusieurs fois on entendit l'Empereur s'écrier pendant l'action : « Des en« fants ! des soldats d'hier ! Oh ! les Français ! les « Français !

La tente de l'Empereur fut dressée sur le champ de bataille, auprès d'une auberge isolée,

qui avait servi de quartier-général à l'empereur Alexandre pendant les deux jours précédents.

Le lendemain l'Empereur fut frappé au cœur par la perte irréparable d'un ami, d'un de ces êtres trop parfaits pour notre civilisation. Duroc, dans les hautes fonctions où l'appela la sagacité de l'Empereur, conserva toutes les qualités de l'homme privé toutes les vertus du citoyen : l'enivrement de sa position ne put corrompre sa bonne nature. Depuis le matin il n'avait pas quitté l'Empereur. Pour la dixième fois peut-être les Russes nous échappaient après nous avoir tué beaucoup de monde. Cet engagement, qui n'était pas une bataille, fut très-meurtrier par l'acharnement des deux partis. Deux ou trois boulets vinrent en ricochant labourer la terre aux pieds de l'Empereur. Il se retourna vivement vers Duroc, placé à ses côtés : « Comment, après une telle bou-« cherie, pas de résultats ! mais ces gens-là re-« naissent de leurs cendres... Quand donc cela « finira-t-il ? » Et ses yeux exprimaient une fureur contenue. Au même moment un obus éclate, renverse trois cavaliers, vient frapper un officier de l'escorte, et le jette à travers les jambes du cheval de l'Empereur. Il serra avec rage la bride de l'animal qui se cabra.

« Sire, » dit un aide-de-camp qui arriva au même moment, « le général Bruyères vient d'être tué.

« — Ah ! » fit l'Empereur, et plus bas : cette « journée nous sera funeste ! » Puis d'un mouvement brusque et heurté, il lance son cheval au galop sur une éminence qui dominait Makersdorf, où l'on se battait encore. Le maréchal Mortier, Duroc, Kirgener et Caulincourt le suivaient de très-près, mais le vent chassait la poussière et la fumée avec une telle violence qu'on se voyait à peine. Un arbre auprès duquel passait l'Empereur est frappé par un boulet qui le rompt. Charles de Plaisance survient, pâle et suffoqué, « il s'approche : « Le général Kirgener est tué, « le duc de Frioul est... » — « Qu'est-ce? dit « l'Empereur, « qu'est-ce donc? Monsieur? »

« — Sire, le général Kirgener et... le grand- « maréchal sont tués. »

« — Duroc ! allons donc? c'est une erreur... « cela est impossible ; il était à mes côtés... »

Plusieurs aides-de-camp arrivent et confirment la fatale nouvelle. L'infortuné est mortellement blessé ; le coup a déchiré les entrailles ; le boulet, après avoir rompu l'arbre, a ricoché sur le général Kirgener, puis sur le duc de Frioul.

L'Empereur entend ces détails; il quitte lentement le plateau et revient au camp. Arrivé dans sa tente, il se promena long-temps en silence. De temps en temps il s'arrêtait immobile : « Quand donc le sort se lassera-t-il?... quand « cela finira-t-il ?... mes aigles triomphent en- « core, mais le bonheur qui les accompagnait a « fui... »

Le prince de Neufchâtel entra, il annonça que cett fois encore les Russes avaient été repoussés.

« Il est bien temps! dit l'Empereur avec amer- « tume : deux braves généraux et Duroc dans « une misérable escarmouche.

« Sire, » demanda Berthier, « quels ordres « votre majesté a-t-elle à donnner?

« — *A demain tout*... Où l'a-t-on transporté? « où est-il? comment est-il, Berthier?

« — Sire, il est dans une maison de Makers- « dorf; Ivan et Larrey sont auprès de lui... Il « n'y a aucun espoir...

« — Il faut que je le voie.... Pauvre, pauvre « Duroc!! »

Duroc, étendu sur un lit-de-camp, était en proie à d'atroces souffrances. Sa figure, affreusement décomposée, était méconnaissable. Quand l'Empereur entra, son regard s'attacha sur lui avec

cette horrible fixité de l'œil d'un mourant. Dans ce regard, il y avait une expression indéfinissable de reproche et de tendresse.... L'Empereur ne put le soutenir, et s'éloigna du lit. Une faiblesse le prit, l'Empereur se rapprocha, le serra à plusieurs reprises dans ses bras; les médecins rentrèrent : « N'y a-t-il donc aucun espoir ? » demanda l'Empereur. « Aucun, » repondirent-ils. L'infortuné, en reprenant connaissance, chercha des yeux l'Empereur, et lui demanda : « Par « pitié, de l'opium.... » L'Empereur s'approcha, prit la main de Duroc, la pressa, et sortit en chancelant.

« — C'est horrible ! horrible ! mon bon, mon « cher Duroc ! ah ! quelle perte!...» Des larmes brûlantes coulaient de ses yeux et tombaient sur ses vêtements ;

« A cinq heures du matin, Ivan entra chez l'Empereur, qui comprit que tout était accompli ! « Enfin, il ne souffre plus, » dit-il ; « il est plus « heureux que moi ! »

Le corps du duc de Frioul fut transporté à Paris, dans l'église des Invalides, pour y recevoir les honneurs funèbres. Napoléon acheta la maison dans laquelle il était mort, et chargea le pasteur de faire placer à l'endroit du lit une

pierre sur laquelle seraient gravés ces mots :

« Ici, le général Duroc, duc de Frioul, grand-« maréchal du palais de l'empereur Napoléon, « frappé d'un boulet, est mort dans les bras de « l'empereur, son ami. »

Cependant la vive poursuite de Napoléon fatiguait les alliés. Ils changèrent tout-à-coup d'intention, et demandèrent un armistice. Napoléon accepte leur demande, qui voilait la plus basse perfidie ; ainsi la campagne militaire fut suspendue.

L'armistice en effet, n'avait été demandé que pour donner le temps à l'Autriche de compléter ses armemens, et dès lors elle déclara la guerre à la France, ainsi que la Russie.

C'est ainsi que François II préparait la ruine de son gendre. Napoléon s'était longtemps refusé à croire que l'empereur d'Autriche pût faire cause commune avec les coalisés du Nord, contre sa fille et son petit fils. En proie à une vive agitation, Napoléon fut contraint de retourner à Dresde où il eut, pour la première fois de sa vie, un violent accès de fièvre. A son réveil, il apprit que le général Moreau, qui était

venu d'Amérique pour passer en Russie, se trouvant alors dans les armées ennemies, qu'il dirigeait par ses conseils, avait eu les deux jambes emportées par un boulet de canon, et qu'il n'avait survécu que peu d'heures à l'amputation. « Ainsi, dit-il, Moreau a trouvé la mort la pre-« mière fois qu'il a pris les armes contre sa pa-« trie. »

Après divers ordres donnés à l'armée, l'Empereur quitta Dresde.

Son projet était alors de tomber sur Blücher et sur Bernadotte qui commandait les Suédois, dont l'armée française n'était séparée que par une rivière. Les chefs de l'armée osèrent blâmer des projets dont l'exécution les effrayait. Son état-major se réunit pour le supplier d'abandonner ses plans sur Berlin, et de se retirer sur Leipzig. l'Empereur, resta deux jours dans la cruelle anxiété de l'indécision; enfin il céda.

En quittant Dresde, Napoléon donna l'ordre au général Saint-Cyr d'y tenir jusqu'à la dernière extrémité, puis il se dirigea sur Leipzig où il arriva de bonne heure.

Le 15 octobre, il étudia le terrain et traça ses plans. Sa parole brève, son commandement impatient, témoignaient de ses inquiétudes.

Nos forces numériques étaient dans une disproportion effrayante avec celles de l'ennemi, et cette bataille était décisive. En suivant sur la carte avec le doigt son tracé de bataille, l'Empereur dit : « Il n'y a pas de savantes dispositions « qui compensent à ce point le vide des cadres. « Nous succomberons sous le nombre..... Cent « vingt-cinq mille hommes contre trois cent « cinquante mille, et en bataille rangée !.... Ils « l'ont voulu !... »

A Leipzig comme partout, comme toujours, officiers et soldats se couvrirent de gloire. On amena à l'Empereur le général autrichien Meerfeld, culbuté et défait avec toute sa division à Dœlitz, par les Polonais et la vieille garde. Meerfeld, actuellement notre prisonnier, était un des négociateurs de Campo-Formio ; à Austerlitz, il avait porté les premières paroles d'un armistice. L'Empereur qui, contre toute évidence, plaçait encore de l'espoir dans de nouvelles ouvertures à tenter envers l'Autriche, chargea Meerfeld de faire goûter à l'empereur François les considérations qui devaient faire fléchir sa politique devant la perte imminente de sa fille et de son petit-fils. Il demandait un armistice à des conditions raisonnables. « Allez, dit-il au général

Meerfeld, « votre mission de pacificateur est « belle. Si vos efforts sont couronnés du succès, « elle vous assurera l'amour et la reconnaissance « d'un grand peuple... La nation française et « moi, nous désirons sincèrement la paix. Si on « nous la refuse, nous saurons défendre l'invio- « labilité de notre territoire jusqu'au dernier « soupir.... Les Français ont montré une fois « comment ils savent défendre leurs foyers en « présence de l'étranger. » Meerfeld partit du camp français, et ne reparut plus...

Napoléon, jusqu'au dernier moment, s'abusa à l'égard de l'Autriche.

Dans la nuit du 17 au 18, l'Empereur, en proie à une agitation extraordinaire, attendait toujours le général Meerfeld, qui ne devait pas revenir. Chaque mouvement, dans le camp, attirait son attention; son anxiété redoublait d'instants en instants; son visage était contracté et d'une pâleur livide; exténué de fatigue, il se laissa aller sur un pliant adossé dans le fond de sa tente : « Je me sens mal, » dit-il, en appuyant la main sur son estomac, « ma tête résiste, mon « corps succombe... »

Quand la crise fut passée, sa figure reprit de

l'animation. Entouré de son état-major, il donna des ordres et expédia des ordonnances à tous les chefs de corps d'armée. Le jour commençait et le carnage aussi allait commencer.

« Ce jour, » dit l'Empereur en montant à cheval, « ce jour va résoudre une grande question. « Les destinées de la France se décideront sur « le champ de bataille de Leipzig... Si nous sommes vainqueurs, tout peut encore se réparer, « si nous sommes vaincus, il est impossible de « prévoir où s'arrêteront les conséquences d'une « défaite. » Toute l'escorte put entendre ces paroles.

Vers midi, nous étions attaqués sur tous les points par toutes les forces réunies des alliés. L'armée, réduite à moins de cent mille hommes, avait devant elle trois cent cinquante mille combattants serrés en masse dans un demi-cercle de trois à quatre lieues, avec douze cents pièces de canon. Des réserves fraîches remplaçaient à mesure les trouées faites par notre mitraille.

On annonça successivement la mort des généraux Vial et Rochambeau. Le brouillard, la fumée, le tumulte de la mêlée, permettaient à peine de se reconnaître. Il était fort difficile de suivre l'Empereur; à chaque instant on le per-

dait de vue; il était partout, bravant les plus grands dangers, et dédaignant la vie sans la victoire.

Jusqu'ici on combattait avec des chances diverses. Un aide-de-camp de Regnier arrive; il annonce que l'armée saxonne et la cavalerie wurtembergeoise du général Normann, c'est-à-dire douze mille hommes et quarante pièces de canon, ont passé du côté de Bernadotte... D'après l'ordre de ce dernier, le commandant de l'artillerie saxonne a tourné ses canons, et tiré au moment même sur les Français. L'Empereur, immobile sur son cheval, lève les yeux au ciel, comme pour en appeler à la justice de Dieu. « Infamie! » s'écrie-t-il d'une voix tonnante. Mille voix couvrent la sienne; des imprécations, des rugissements de rage retentissent de toutes parts. Quelques officiers saxons, restés fidèles, brisent leurs épées en versant des larmes de honte, et se retirent sur nos derrières. Un dragon de l'escorte pousse son cheval auprès de l'Empereur: « Nous nous passerons d'eux, les « lâches! vos Français sont là... » et il part comme un trait au milieu de la mêlée. Des cris délirants de: « Vive l'Empereur, mort aux « Saxons, » volent de bouche en bouche; toute

l'escorte rejoint le dragon, les officiers seuls demeurent à leur poste auprès de Napoléon.

Quelques minutes après, un jeune officier de hussards sortant de l'école de Saint-Germain, s'élance tête baissée dans les rangs ennemis. Dans une charge, un des misérables transfuges a enlevé une de nos aigles ; le noble jeune homme la lui arrache en échange de sa vie, et vient la jeter aux pieds de l'Empereur, où il tombe sanglant et mortellement blessé. L'Empereur ému, dit : « Qu'il y a de ressources dans notre « France, avec de tels hommes. » Et sa physionomie sombre et glacée s'éclaircit un moment.

Tant d'admirable valeur, tant de bravoure, ne peuvent vaincre la destinée. Nos munitions sont épuisées avant le reste de notre sang. Pour la première fois, nous quittons le champ de bataille sans avoir vaincu, et nous commençons cette fatale retraite où les malheureux échappés à une mort glorieuse trouveront une mort sans gloire dans les eaux de l'Elster. Là périra aussi Poniatowski, l'idole et le drapeau des braves et dévoués Polonais.

Le 19 au matin, l'Empereur se rendit au palais du roi de Saxe. Les adieux furent déchirants. Le roi ne pouvait pas se consoler de la

conduite des Saxons. La reine, la princesse Augusta, effrayées des dangers que courait Napoléon, les yeux pleins de larmes, les mains jointes, le suppliaient de s'éloigner. L'Empereur s'arracha aux embrassements de cette excellente famille.

Murat quitta l'Empereur à Erfurth, sous prétexte que sa présence était indispensable à Naples, pour défendre son royaume. Aux avant-postes, le 22 octobre, il avait stipulé des conventions avec l'Autriche et l'Angleterre...

Chaque jour de notre retraite était marqué par un nouveau combat. Nous ne devions voir la France qu'en marchant sur les corps sanglants de nos frères.... A Hanau, la garde impériale, précieux débris de cette vaillante grande armée, remporta la victoire contre toutes les forces des Bavarois commandés par le général de Wrède, qui avait gagné son illustration, l'ingrat! en combattant pendant dix années sous les drapeaux français.

Le 2 novembre, nous entrâmes à Mayence, où toutes nos troupes passèrent le Rhin. L'Empereur se détermina alors à partir pour Saint-Cloud.

CAMPAGNE DE FRANCE.

—

La France après avoir, pendant vingt ans, porté la guerre chez les divers peuples de l'Europe, voyait ses propres frontières menacées. Les rois coalisés, en arrivant sur le Rhin, publiaient des manifestes dans lesquels, séparant la nation de son chef, et déchaînant contre Napoléon ce qu'il avait retenu contre eux, ils invoquaient les doctrines populaires, et déclaraient n'en vouloir qu'à la puissance oppressive et à l'ambition obstinée de l'homme qui avait pesé si long-temps sur l'Europe.

Cependant, le Rhin arrêta pendant deux mois les armées étrangères; le prestige de gloire qui environnait nos armes défendait encore nos frontières, car les bataillons qui étaient rentrés sur le sol natal étaient trop peu nombreux pour garder tous les passages. Toutefois, dans un congrés assemblé à Francfort, il y eut des pourparlers de paix; mais ce ne fut, de la part de la diplomatie étrangère, qu'une ruse pour mieux abuser les peuples; car, malgré les sacrifices de territoire imposés à l'Empereur, et auxquels il se

résignait, il ne put obtenir que, pendant les négociations, les opérations militaires fussent suspendues.

A mesure que le plénipotentière français acceptait ce qu'on offrait, une nouvelle prétention s'élevait à la suite d'une difficulté vaincue.

Les avis du comité organisé à Paris pour renverser le gouvernement impérial, réagissait comme une puissance dirigeante dans les délibérations des alliés. Les destinées de la France étaient entre les mains d'une coterie habile, malheureusement secondée par les dernières défaites qui avaient épuisé nos forces. La France, avec les débris de son admirable armée, était seule contre toute l'Europe, et la trahison, organisée dans le sein de la capitale, livrait à l'ennemi le secret de ses derniers moyens de défense, lui donnait le chiffre exact des vides de nos cadres, et indiquait avec une atroce précision le terme de la résistance possible.....

Il fallut donc se résoudre à combattre.

Napoléon avait fait mettre sous les yeux du Sénat et du Corps-législatif les pièces relatives aux négociations entamées avec les alliées. Il en fut fait un rapport qui, présenté à Napoléon, l'irrita vivement. Après avoir exprimé son mécontentement au Corps-Législatif, l'Empereur se rendit au conseil d'Etat où, après avoir parlé de

la situation des affaires, et de la conduite du Corps-Législatif, il ajouta :

« Toutefois, il faut prendre un parti : le Corps-« Législatif, au lieu de m'aider à sauver la France, « concourt à précipiter sa ruine ; il trahit ses « devoirs, je le dissous. Tel est le décret que je « rends, etc..... »

Si, dans une situation aussi embarrassée, et que chaque jour une nouvelle désastreuse venait encore compliquer, Napoléon eût suivi le conseil qui lui fut donné (1) d'en appeler au peuple Français, l'intelligence nationale aurait compris que le concours simultané de tous à la défense commune assurait à chacun l'inviolabilité du foyer, la conservation de la propriété, la paix pour le pays, et l'invasion des puissances étrangères n'aurait pu s'effectuer en présence de la france armée. Mais Napoléon, subissant l'influence du trône, rejeta ce moyen de salut dont il redoutait les conséquences pour la possession incontestée de sa couronne.

Après avoir fait tous les efforts qu'on devait attendre de son génie et de son activité pour réorganiser l'armée, et donner l'élan aux populations, l'Empereur conféra pour la seconde fois la régence à l'Impératrice Marie-Louise, le commandement militaire de la capitale à son

(1) Par Caulaincourt.

frère Joseph, et se disposa à quitter Paris. En prenant congé des officiers de la garde nationale parisienne qu'il avait réunis, il leur adressa cette allocution :

« Je pars, leur dit-il, en leur présentant l'Im-« pératrice et le roi de Rome, je vais combattre « nos ennemis. Je laisse à votre garde ce que j'ai « de plus cher.... Vous m'avez élu ; je suis votre « ouvrage ; c'est à vous de me défendre. »

Le 25 janvier, l'Empereur quitta la capitale pour se mettre à la tête de son armée, déjà refoulée jusqu'à Saint-Dizier.

Alors commença cette campagne de miracles où le génie de Napoléon brilla d'un immortel éclat. Jamais armée n'avait exécuté de plus beaux faits d'armes, de plus savantes manœuvres, de telles merveilles. Dans la campagne de France se renouvelèrent ces prodiges d'Italie, qui avaient signalé au monde entier l'apparition d'un héros ! La fin de la carrière militaire de Napoléon fournit la plus gigantesque défense qu'offrent les annales de la guerre.

« D'après les ordres de l'Empereur, le duc de Vicence partit dans les premiers jours de janvier pour le quartier général des alliés, avec tous les pouvoirs pour conclure, afin d'arrêter les progrès de leurs armées, et d'éviter une grande bataille dont la perte aurait ruiné toutes les es-

pérances de la nation. Ces pleins-pouvoirs absolus, Napoléon ne les révoqua qu'après ses victoires. Ainsi, pendant plus de quinze jours, si les alliés l'eussent voulu, la paix aurait été conclue et signée à Châtillon. Mais le but des alliés n'était pas la paix : ils voulaient se venger des triomphes de la France ; ils se rappelaient ces jours où l'aigle française planait sur leurs capitales. Après la rupture des conférences, le duc de Vicence rejoignit Napoléon à Saint-Dizier.

Il était temps que Napoléon parût en personne sur le champ de bataille. Les frontières orientales de la France étaient sur tous les points envahies par les étrangers qui, après avoir longtemps hésité, encouragés à avancer par ceux qui trahissaient déjà la patrie, les avaient franchis presque sans résistance.

Des ministres même de l'Empereur, de hauts fonctionnaires, voilà les traîtres. Plus tard, favorisés par les événements, ils n'ont pas rougi de se faire honneur de leur trahison.

D'après les instructions de l'Empereur, tous les corps français postés sur le Rhin convergeaient lentement sur Châlons en Champagne, point central qui devait être le pivot des nouvelles opérations. A 600 mille étrangers qui pénétrèrent

au cœur de la France, Napoléon put à peine opposer 70 mille hommes, et la levée en masse qu'il ordonna ne lui donna que de faibles secours ; mais l'Empereur, par des manœuvres stratégiques empreintes du plus profond génie, après des succès réitérés, forma le hardi projet de laisser à ses lieutenants le soin de couvrir Paris, et d'aller lui-même manœuvrer sur les derrières des alliés. Ce mouvement militaire devait probablement consommer l'œuvre de toute la campagne, en déterminant leur retraite. Une dépêche interceptée dévoila aux généraux ennemis le projet de l'Empereur ; un envoyé de Talleyrand vint les presser de se rendre à Paris, leur promettant que les portes leur en seraient ouvertes (1).

(1) A. Hugo.

ÉPISODES DE LA CAMPAGNE

DE FRANCE.

1814.

—

Les alliés avaient divisé leurs forces en deux armées ; la grande armée formait trois corps, sous les ordres de Schwartzenberg ; l'armée de Silésie commandée par Blücher.

L'armée principale menaçait Troyes, qui courait un imminent danger. Bientôt instruit que le duc de Trévise se retire dans cette ville, Napoléon court à Saint-Dizier, et coupe en deux l'armée ennemie. Il aurait vou lu qu'une grande bataille, qui devait décider du sort de l'état, fût livrée à Brienne. Cette petite ville était défendue par les Russes, et le château par les Prussiens. Alors eut lieu le combat le plus acharné. Blücher, qui descendait tranquillement du château, n'eut que le temps de s'enfuir au milieu des balles de notre avant-garde ; la perte fut énorme des deux côtés, mais nous restâmes maîtres du champ de bataille. Napoléon, sur les dix heures du soir, regagnait son quartier-général de Mézières, lorsqu'une troupe de cosaques se jeta sur lui, et l'un d'eux allait le percer de sa lance, mais le géné-

ral Gourgaud l'étendit mort aux pieds de Napoléon, d'un coup de pistolet. A la suite du combat, les Russes battirent en retraite sur Bar-sur-Aube.

Tout ce qui entourait l'Empereur était plein de dévouement et d'ardeur, et quoique les affaires fussent bien mauvaises, chaque victoire partielle que nous remportions redonnait de la confiance et de l'espoir.

Pendant la bataille d'Arcis-sur-Aube, au moment où l'affaire était engagée sur tous les points, une division de cavalerie russe, forte de six mille hommes et précédée de cosaques, franchit nos lignes en culbutant notre cavalerie très-inférieure en nombre. L'Empereur, dont le coup d'œil rapide saisissait tous les mouvements du champ de bataille, aperçoit un nuage de poussière qui grossit devant lui, et à travers lequel on ne peut rien distinguer, il se porte aussitôt de ce côté. Quelques cavaliers en arrivent à toute bride, les uns blessés, les autres effarés. En un moment une foule de fuyards enveloppe l'Empereur. « Qu'est-ce ? » dit-il, « qu'est-ce donc ? Dragons, où allez-vous ? « Arrêtez, arrêtez.... vous dis je ! — Les cosaques ! les cosaques ! » Le tumulte est au comble, la déroute imminente.

Un officier survient, sans casque et couvert de sang ; il aperçoit l'Empereur, et s'élançant à sa

rencontre : « Sire, les cosaques ont enfoncé nos « lignes, nous ont culbutés : ils sont appuyés par « une forte division de cavalerie. — Dragons, « ralliez-vous ! » crie l'Empereur d'une voix tonnante, en se dressant sur ses étriers. « Que « faites-vous ? vous fuyez, et je suis là... Serrez « vos rangs, dragons ! en avant... » et mettant l'épée à la main, il s'avance intrépidement au grand trot au-devant d'une nuée de cosaques. Il est suivi de son état-major, de ses escadrons de service et de ces mêmes hommes qui, terrifiés, démoralisés, en fuite, un instant plus tôt, se précipitaient sur l'ennemi aux cris de : « vive l'Empe- « reur ! » La colonne russe est culbutée, refoulée hors de nos lignes, et poursuivie à outrance.

L'Empereur, après cette échauffourée, revient tranquillement se placer au milieu du champ de bataille d'où il continue à commander l'action. C'est à la tête des débris d'un régiment de dragons que l'Empereur entreprend de repousser l'ennemi, et qu'il y parvient. Le combat dura jusqu'a minuit, mais nous ne pûmes arracher la victoire. L'armée française combattait avec à peine dix mille hommes, épuisés de fatigue, contre trente mille de troupes fraîches commandées par de Wrède.

Le duc de Vicence rappelant un jour à Napoléon sa conduire à Arcis-sur-Aube ; il le regarda

d'un air étonné. « Ma foi ! dit-il en riant, il y avait long-temps que cela ne m'était arrivé..... « Parbleu ! à propos, je me rappelle que j'ai eu « bien de la peine à trouver mon fourreau pour « rengaîner. » Et il se mit à rire aux éclats de sa « maladresse ; puis il ajouta gaîment : « Or, il « faut savoir que ma redoutable épée est certaine- « ment une des plus mauvais lames de l'armée. » Une des manies de l'Empereur était de ne pas souffrir qu'on renouvelât cette épée à la simple poignée de nacre, bien terne et bien mesquine. Il n'est pas un officier qui eût voulu en porter une semblable.

Il est de la dernière évidence que l'Empereur, dans cette bataille, a cherché la mort. Effrayés des dangers qu'il courait, l'état-major et les escadrons de service se rapprochaient de lui et le serraient de près ; mais à chaque instant l'Empereur se portait en avant. Épouvanté de son intention, qu'il pénétrait, le duc de Vicence se hasarda à lui faire observer que le débouché servant de point de mire à l'ennemi, il se trouvait horriblement exposé à cette place. « Je me trouve bien, lui répondit-il brièvement. Ce ne fut qu'au moment où il s'élança l'épée à la main au-devant des Cosaques qu'il quitta cette dan-

gereuse position. Durant cette affaire, enveloppé plusieurs fois dans le tourbillon des charges, son escorte ne put le rejoindre. Un obus tombe à ses pieds, et il disparaît dans un nuage de poussière et de fumée. Des cris de terreur s'élèvent de toutes parts? On le croit perdu! Il se relève, se jette sur un autre cheval, et va se placer sous le feu d'une batterie que quelques bataillons de la vieille et de la jeune garde cherchaient en vain à débusquer. La présence de l'Empereur au milieu d'eux, les dangers qu'il court, électrisent ces braves gens. Leurs efforts redoublent, ils forcent enfin la position, en chassent l'ennemi, et laissent à cette seule place plus de quatre cents des leurs.

Mais les sublimes efforts du génie militaire du grand capitaine, les prodiges de dévouement, la constance inébranlable de cette poignée de soldats qui, de la rivière d'Yonne à la rivière d'Aisne, tenaient ferme, depuis deux mois, devant deux armées combinées, devant trois cent mille hommes incessamment renforcés; la stratégie audacieuse qui, d'un revers d'épée, avait séparé, par deux fois, la masse assaillante en deux tronçons, rejetés à cinquante lieues l'un de l'autre; Brienne, Champ-Aubert, Montmirail, Montereau, Craonne; tant de marches forcées à travers les boues et les neiges de la Bourgogne et

de la Champagne; tant de privations surhumaines, tant de périls et tant de gloire devaient être inutiles : l'arrêt suprême était prononcé ! Le clairon des barbares résonnant dans Paris, allait annoncer au monde étonné que la France était trahie et livrée, que la révolution était vaincue, vaincue par l'alliance monstrueuse des peuples et des rois.

Blücher est à Laon, massé sur la rive droite de l'Aisne, à la tête de cent vingt mille hommes ; il hésite devant Napoléon, qui l'a repoussé en désordre au-delà de cette barrière, et lui oppose à peine trente mille soldats. Frappé de crainte, Schwartzenberg reste enfermé dans l'angle formé par la Seine et l'Yonne. L'émigré Saint-Priest, sorti des défilés de l'Argonne, a vu ses quinze mille hommes broyés contre les murs de Reims et foulés aux pieds de notre cavalerie. Spectacle admirable ! sur le vaste demi-cercle qui s'étend de Montereau à Reims, soixante mille Français, présents partout et partout invincibles, tiennent immobiles au bout de leurs baïonnettes trois cent mille alliés. La route de Paris est fermée. Le premier flot de l'invasion, qui semblait devoir tout emporter sur son passage, a trouvé une digue insurmontable.

Mais ce n'est pas assez que d'arrêter ainsi, à quarante-huit lieues de la capitale de la France,

Blücher et Schwartzenberg : le salut de l'empire est à plus haut prix !

De toute parts à l'horizon, si loin que la vue s'étende, l'œil aperçoit de longues colonnes d'hommes armés se dirigeant vers la France. Des steppes de la Russie aux monts asturiens, l'Europe soulevée est en arme, se ruant aux rives de la Seine ; et du sein de ces masses guerrières, un cri unanime, formidable, s'élève : Guerre, haine à la France ! Enveloppée dans les plis dorés de son manteau impérial, la nation révolutionnaire a été méconnue : le glaive qui prépare l'affranchissement de l'Europe n'apparaît plus aux yeux des nations que comme l'instrument d'une conquête ambitieuse. Fatale erreur qui coûtera cher à la France, cher à son chef, et que les peuples expieront durement !

Bientôt, pénétrant par nos frontières ouvertes, un million d'hommes viendra se joindre aux nombreuses armées qui déjà étreignent la France et touchent à Paris. Pour les arrêter dans leur marche, il faut donc frapper un coup qui les étonne et les intimide, faire plus que tenir en échec la double armée de Blücher et de Schwartzenberg ; il faut la disperser, l'anéantir ; et, devant un si grand désastre, ces auxiliaires qui accourent des confins de l'Europe n'oseront pas s'aventurer, sans doute, sur le sol brûlant qui

aura dévoré tant de légions : la coalition sera rompue.

Ce coup de génie et d'audace, Napoléon l'a conçu, et il s'est résolu à le tenter. Il abandonne sa base d'opération : il va s'appuyer aux places forte de l'est, aux populations dévouées de l'Alsace, de la Lorraine, de la Bourgogne, de la Champagne ; il va porter la guerre sur les derrières de l'ennemi, en coupant ses lignes d'opérations, ses communications, en l'isolant de ses dépôts et de ses renforts. Augereau remontera simultanément la vallée de la Saône, prendra à revers la gauche de Schwartzenberg, et coopérera à l'exécution de cette grande combinaison militaire. Déjà les généreuses provinces sur qui a compté Napoléon ont lancé des milliers de partisans sur toutes les routes. Malgré la lâcheté, l'ineptie, la trahison des grands fonctionnaires qui les gouvernent, leur courage et leur patriotisme ont surgi sous la pression de l'invasion : que sera-ce donc quand l'armée sera au milieu d'elles, quand Napoléon lui-même activera leur énergie dirigera leurs efforts?

Paris est ainsi livré à ses propres forces. Napoléon a pensé, les yeux fixés sur un passé glorieux, que la capitale de France saurait, au besoin, pourvoir à sa défense. Si l'ennemi osait, avait-il dit, entreprendre contre Paris, Paris se

défendrait sur les hauteurs qui le couronnent et le protégent ; il combattrait jusque dans ses faubourgs, dans ses maisons crénelées, dans ses rues barricadées. Sa résistance serait assez énergique et assez prolongée pour donner à l'armée le temps d'arriver à son secours ; et alors les coalisés, pressés entre nos bataillons et la population parisienne, éprouveraient une défaite certaine.

Les moments sont précieux ; l'exécution a suivi immédiatement la pensée. Libre de ses mouvements dans la grande trouée qu'il a pratiquée entre Blücher et Schwartzenberg, Napoléon s'est porté sur Vitry, poussant une division jusqu'à Chaumont. Maintenant, Marmont, qui conduit l'aile gauche, Marmont, la fatalité de la campagne, viendra-t-il le rejoindre ? Augereau répondra-t-il à la confiance du chef ? Si Paris est attaqué, verra-t-il luire encore ces jours de grandeur et d'énergie où, à l'approche de Brunswick, il lança soudain, aux rives de la Marne ; quarante-huit bataillons recrutés dans ses murs ? De la solution de ces questions, de la dernière surtout dépend le salut de la patrie.

Vitry, occupé en force, a résisté aux sommations ; Napoléon a passé outre, a couru à Doule, vent battre un corps austro-russe. Marmont s'est laissé couper et rejeter sur Paris. Il n'importe - Napoléon poursuit ses desseins, et bientôt il

atteint le Russe Vinzingerode et dix mille hommes qui sont culbutés. Victoire inutile ! Dans la nuit du 27 au 28 mars, trente-six heures après ce dernier succès de nos armes, l'armée française occupait Saint-Dizier et ses alentours. Vers deux heures du matin, tout était calme au bivouac. Epuisés de fatigue, hommes et chevaux gisaient étandus sur la terre durcie par la gelée, se préparant, par un sommeil de quelques heures, aux rudes travaux de la journée qui allait suivre. Autour de la flamme vacillante des feux qui vont s'éteindre, les fantassins, enveloppés dans leurs capotes grises, les cavaliers, roulés dans leurs manteaux, demeurent immobiles et silencieux.

Au quartier-général du chef, dont le génie commande à ces légions mutilées, tout est plongé aussi dans un silence profond, qu'interrompt à peine le pas précipité de quelques soldats qui gardent, par une froide nuit, la demeure passagère de l'homme du destin.

Tout à coup, suivi d'une faible escorte, un cavalier arrive au galop, traverse les gardes, met pied à terre, et pénètre précipitamment à l'intérieur du quartier-général. Il entre dans une salle basse où veillent quelques officiers de service, et

jette de côté le manteau qui le couvre : c'est Caulaincourt, le négociateur malheureux de Châtillon. Il paraît en proie à une agitation profonde. D'un ton bref, il dit, s'adressant à un des officiers qui sont là : Réveillez le grand-maréchal ; il faut que je lui parle sur-le-champ, allez vite ! » L'officier obéit ; mais, sans plus attendre, Caulaincourt le suit et arrive en même temps dans la chambre où le grand-maréchal dormait tout habillé. Caulaincourt, congédiant d'un geste son guide, referme brusquement la porte.

Quelques minutes après, Bertrand et Caulaincourt sortent et vont droit à un salon situé sur le même palier, où repose l'Empereur. Napoléon avait travaillé jusqu'à une heure fort avancée de la nuit ; il sommeillait à peine depuis trois-quarts d'heure ; mais, à la voix du grand-maréchal qui lui annonça l'arrivée inopinée de Caulaincourt, il fut bientôt debout, tout prêt à écouter son plénipotentiaire. Eh bien, Caulaincourt, dit Napoléon, quelles nouvelles ? J'ai reçu vos dernières dépêches ; le congrès est rompu ; *ils* ne veulent pas la paix ; *ils* ne l'ont jamais voulue ; soit : la guerre va continuer, et nous la ferons bonne. — Sire, reprit Caulaincourt d'une voix émue, ce que j'ai à vous apprendre est plus grave encore que ce que vous savez — Napoléon croisa les bras sur sa poitrine,

regardant Caulaincourt d'un air de surprise. Celui-ci continua, et raconta que, d'après des rapports certains, l'armée de Schwartzenberg avait passé l'Aube au moment même où l'Empereur marchait contre Vitry, rejoint sur la Marne l'armée de Silésie, et, de concert avec elle, s'avançait sur Paris. C'est Alexandre qui a emporté cette décision dans le conseil des coalisés, en montrant les avis que lui ont fait parvenir de Paris quelques misérables à la tête desquels se trouvent Talleyrand, Delberg, Montesquiou, etc.; et, ajouta Caulaincourt, au moment où je parle, les deux armées réunies ne sont peut-être pas à vingt-cinq lieues de Paris. Le corps de Winzingerode, que vous avez battu le 26, n'avait été laissé devant vous que pour masquer la grande opération qui menace la capitale.

Ce récit concordait avec les renseignements donnés par des prisonniers du corps de Winzingerode. Ce qui n'était encore qu'un doute devenait une certitude terrible. A cette désastreuse nouvelle, Napoléon resta impassible : on eût cherché en vain sur sa figure, dans sa démarche, dans ses gestes, la trace de la plus légère émotion. Après que Caulaincourt eut fini de parler, il parcourut deux ou trois fois le salon dans sa longueur, livré à ses réflexions; puis, il

dit d'une voix calme : Bertrand, mes cartes.

Une carte du théâtre de la guerre fut étendue sur le plancher, et, une bougie dans une main, un compas dans l'autre, Napoléon l'examina d'un œil tranquille, se faisant répéter avec tous les détails le récit qu'il venait d'écouter, discutant les preuves, les renseignements qui lui étaient fournis, supputant les distances, évaluant froidement les chances qui lui restaient dans cette nouvelle phase de la lutte.

Au bout d'une heure, la diane retentissait dans le camp et dans la ville, l'armée avait reçu l'ordre de se mettre en marche sur Troyes. De là, elle devait se porter au secours de Paris.

Le jour commençait à peine à poindre, que déjà les colonnes étaient formées et s'ébranlaient pour converger au point assigné. Suivant une habitude qu'il avait prise dans cette campagne, Napoléon avait voulu voir défiler sa garde au départ. Il s'était placé près d'un feu de bivouac allumé tout exprès à quelques pas, hors de St-Didier, à droite de la chaussée qui conduit de cette ville à Troyes, par Montiérender. Là, il contemplait au passage les restes de ses redoutables phalanges. A côté de lui se tenaient Bertrand et Caulincourt, à deux ou trois pas en arrière, quelques officiers formés en groupe, et plus en arrière les escadrons de service.

Cette garde, quoiqu'elle fût incessamment recrutée dans les autres troupes, présentait des vides immenses dans ses cadres, et qu'on essayait en vain de dissimuler, en formant l'infanterie sur deux rangs, au lieu de trois, en réduisant la longueur du front des pelotons de la cavalerie. Des compagnies de 50 ou 60 hommes à peine, des régiments de cavalerie de moins de trois cents chevaux attestaient avec une triste éloquence les luttes gigantesques soutenues, depuis trop longtemps, contre les hommes et contre les éléments. Officiers et soldats portaient sur leur figure la dure empreinte des souffrances endurées et des malheurs de la patrie. Une boue blanchâtre fixée par la gelée des derniers jours, couvrait leurs vêtements usés et déchirés. Puis, ça et là, dans les rangs, apparaissaient des têtes enveloppées de linge passant sous le casque et le schako, des visage balafrés, des bras en écharpe ; et, ce qui accusait encore bien clairement tant de fatigues, de privations, et, de plus, bien des pertes cruelles, des jeunes gens jaunis par la fièvre, au corps débile et exténué, se trouvaient mêlés à ces vieux débris.

Cependant, rien en ces hommes éprouvés n'annonçait le découragement ; et, au moment où ils passaient devant le chef dont le regard était fixé sur eux, on les voyait tous jusqu'aux plus faibles

soldats se redresser fièrement, et jeter de son côté un coup d'œil assuré. Pour eux et pour lui, cela voulait dire : aujourd'hui, comme hier, tu peux compter sur nous.

Napoléon assistait pourtant, en apparence, à ce défilé de sa garde comme à une parade au Carrousel, au temps de sa puissance. La physionomie calme et ouverte, il adressait, de temps à autre, la parole à Bertrand et à Caulaincourt, saluait les drapeaux qui s'inclinaient devant lui, faisait appeler quelques généraux, quelques colonels pour leur poser de ces questions auxquelles il fallait être toujours prêt à répondre : combien d'hommes dans le rang? Combien de cartouches dans la giberne? Combien de coups à tirer dans les caissons? La confiance du chef fait la force du soldat. Mais autour de l'Empereur les figures étaient soucieuses ; on échangeait tout bas de pénibles réflexions : la fatale nouvelle avait circulé dans l'état-major, on la commentait avec une anxiété qui ne pouvait guère se déguiser. Le grand-maréchal surtout avait un air de tristesse indicible. En devinant l'objet, et voulant sans doute faire passer un peu de sa confiance au cœur de son entourage, Napoléon interpella tout-à-coup ce noble compagnon de sa bonne et de sa mauvaise fortune : « Eh bien! Bertrand, à quoi « pensez-vous donc ainsi, depuis une heure?

« voyons, dites-moi le sujet de vos graves ré-
« flexions? » — Le grand-maréchal resta muet et embarrassé. Napoléon ajouta en souriant, mais un peu impatient : « Allons, parlez donc, Ber-
« trand, et parlez franchement. — Sire, puis-
« que vous l'exigez... je pensais qu'au moment
« où nous sommes ici, l'ennemi était peut-être
« entré dans Paris. — Eh bien! Bertrand, » dit Napoléon, en élevant la voix pour être entendu de son état-major, « si l'ennemi est entré dans
« Paris, nous l'en chasserons. Les Parisiens, et
« ces soldats, qui seront dans quatre jours sous
« Paris, suffiront à la besogne. » Ces mots furent prononcés d'une voix vibrante, d'un ton d'assurance qui n'admettait pas la réplique; et cette confiance n'était pas affectée : le grand capitaine avait foi en son génie, en ses soldats, en la population de Paris. A quoi a-t-il tenu que les faits l'aient justifié?

Après le défilé, Napléon prit le galop, et gagna bientôt la tête de la colonne, disant à mi-voix aux colonels et aux généraux à côté desquels il passait : « Allons! allons! dépêchons-nous! des jambes! des jambes! » Le soir la garde était à Montiérender, après une journée affreuse de pluie et de boue. Le reste de l'armée suivait le mouvement.

Le lendemain, 29 mars, cette marche pénible

continua. Tous les soldats savaient le but de ce mouvement rétrograde et précipité. Aussi, pas une plainte, pas un murmure dans leur bouche. Cependant, des soldats, des officiers mêmes, sortaient parfois des flancs des colonnes qui marchaient à travers champs et sur des chemins défoncés, jetaient leurs sacs et leurs armes pour s'étendre sur le sol boueux, abandonnant le drapeau; mais ceux-là ce n'était pas le cœur, c'était la force physique qui faisait défaut. Oh! qui dira jamais les souffrances, la résignation, l'intrépide patriotisme de ces conscrits, de ces gardes nationaux levés à la hâte, de ces vétérans qui, fidèles jusqu'à la dernière heure à la fortune de la France, ne désespéraient pas de son salut alors même que la défection avait déjà éclaté dans le hautes classes de la nation?

Napoléon marchait à la tête de la cavalerie de la garde, il arrivait au pont de Toulencourt, quand un courrier expédié de Paris, et accourant à bride abattue, lui apporta, avec la nouvelle de l'entrée des alliés à Meaux, des renseignements circonstanciés sur les menées des royalistes auxiliaires de l'étranger. Alors Napoléon redoubla de vitesse, et le soir même, avec la cavalerie de la garde, il entrait dans Troyes. Il avait fait vingt lieues dans la journée. L'armée et l'infanterie de la garde n'avaient pu le suivre si loin : celle-ci,

abîmée de fatigue, s'était arrêtée à trois lieues de Troyes, et il y avait encore des divisions à dix lieues en arrière !

Mais, pour sauver Paris, il ne s'agissait que de montrer des têtes de colonne à ses barrières. Un coup de canon tiré sur les hauteurs de Villejuif par une batterie de la garde, Napoléon dans Paris, et l'armée coalisée battait en retraite devant les aigles impériales pour la deuxième fois. La garde se remit donc en route après une courte nuit de repos. Neuf heures de marche la portèrent à Villeneuve-l'Archevêque; mais là, elle s'arrêta encore : hommes et chevaux tombaient épuisés ; il fallut attendre au lendemain pour continuer la route. Cette avant-garde de l'armée n'était donc plus qu'à trois journées de Paris; le 2 avril au plus tard, elle pouvait être rangée en bataille dans la plaine de Saint-Denis; mais ces trois jours, la fortune les accorderait-elle à la France ? doute affreux, doute terrible qui avait envahi tous les cœurs, et qui pénétra enfin jusqu'à Napoléon.

L'armée a besoin de trois jours; mais lui, dans douze heures il peut être à Paris ; il peut parcourir la ville et ses faubourgs, soulever le peuple en lui criant *aux armes* ! de cette voix puissante qui, depuis vingt années, retentit dans tout le monde. Sa seule présence intimidera les traîtres,

encouragera les timides, enhardira les braves. Sous l'empire de ces pensées, Napoléon n'hésite plus : laissant ses troupes, sûr de les retrouver au rendez-vous d'honneur, il s'élance sur la route qui conduit à Paris. Dans une ville française, au centre de la France, on n'a pas trouvé une seule voiture pour transporter l'empereur ; les équipages sont en arrière.... Qu'importe à cet homme de fer ? il a déjà parcouru en ce jour dix lieues à cheval ; il en parcourra ainsi trente encore, s'il le faut. Deux ou trois escadrons à peine peuvent lui servir d'escorte ; il s'expose à se faire enlever par un parti de cosaques dans cette course aventureuse.... Qu'importe encore ? il a levé les yeux au ciel, et son étoile semble y briller toujours. Lui qui, il a huit jours, poussait son cheval sur la fusée brûlante d'un obus, ne craint pas quelques lances cosaques.

Pressé par l'éperon qui lui déchire le flanc, son cheval arabe vole plutôt qu'il ne marche sur le sol fangeux ; et il est encore trop lent au gré de la pensée impatiente qui dévore l'espace. Paris ! Paris ! dix années de sa vie, sa gloire passée, les trésors des Tuileries, Napoléon les donnerait pour franchir d'un bond les quelques lieues interposées par la fortune infidèle entre Paris et lui. Une espèce de rage s'est emparée des cavaliers d'escorte, à la vue de l'Empereur les ga-

gnant incessamment de vitesse, et sur le point de disparaître à leurs yeux. Les cris, les jurements, les coups d'éperon et les coups de sabre sollicitent avec fureur l'ardeur défaillante de leurs montures. Mais les malheureux animaux ne répondent bientôt plus aux nobles passions de leurs maîtres. Au bout d'une heure de cette course rapide, plusieurs tombent harassés, exténués, et ne se relèvent plus; les autres continuent à suivre de plus ou moins loin le cheval blanc qui galoppe en avant; mais peu à peu la plupart tombent à leur tour, ou bien s'arrêtent haletant. Quelques uns, sans doute, arriveront à Villeneuve-le-Guiard, ayant fourni une carrière de 12 lieues dans 3 heures à peine; mais ni cavaliers, ni chevaux ne peuvent aller plus loin. Cependant Napoléon a trouvé un cheval qui remplace le sien, et il continue à courir ventre à terre, escorté seulement de Bertrand et de sept ou huit officiers de son état-major.

Il poursuivra ainsi jusqu'à Fontainebleau où il se rencontrera enfin deux voitures et des chevaux pour le service du chef de l'Empire et de sa suite (1).

(1) Fragment emprunté au *National*, 1840.

EVENEMENTS DU 30 AU 31 MARS 1814.

—

Cependant le canon gronde, la fusillade éclate au nord de Paris. De Charenton à Clichy, une muraille de feu étreint la ville immortelle. D'instant en instant, le danger se rapproche, et bientôt la mitraille tombe en pluie serrée sur les faubourgs; bientôt les boulets et les obus bondissent dans les rues et les carrefours. Cent cinquante mille ennemis sont aux portes de Paris, et vont les renverser sur ceux qui en disputent les approches.

Vingt années plus tôt, il eût écrasé d'un seul coup l'armée qui allait l'envahir; mais maintenant affaibli, désorganisé par la dictature monarchique, il passe sous le joug : Marmont et Mortier, capitulant avec la coalition, l'ont *recommandé à la générosité des hautes puissances* !

Dans la nuit qui succéda à ce jour fatal, les 16 ou 18 mille hommes, restes de la faible armée qui vient de lutter, aidée de 6 mille gardes nationaux, contre les masses alliées, traversent Paris en frémissant, et battent en retraite sur la route d'Italie; ils doivent prendre position sur les hauteurs de Villejuif. A une heure et demie

du matin, quelques centaines de blessés de la bataille avec l'avant-garde, y étaient déjà établis, et le feu brillait au loin dans la campagne.

A cette heure même, deux chaises de poste, attelées chacune de six chevaux, arrivaient brûlant le pavé devant la maison de poste de la cour de France, à six lieues de Paris; elles roulaient encore que déjà huit ou dix personnes en étaient sorties précipitamment pour stimuler le zèle des postillons de relai, pour activer le départ. L'une d'elles cependant a jeté les yeux dans la direction de Paris, et reste un instant immobile, fixant avec anxiété des feux allumés sur les hauteurs qui bornent l'horizon : c'est Napoléon! Il arrête brusquement au passage un valet d'écurie, et lui montrant de la main les lueurs.

« Quels sont ces feux? lui dit-il. — C'est « le bivouac des blessés de la bataille de Paris. « — Il y a donc eu une bataille à Paris? — Toute « la journée nous avons entendu la canonnade « de ce côté, et des voyageurs qui ont passé ici, « il y a une demi-heure, ont dit..... — Et à « quelle heure avez-vous cessé d'entendre le ca- « non — Vers six heures. — C'est bientôt, » dit à mi-voix Napoléon. Puis se tournant vers un des officiers de sa suite, qui s'était rapproché de lui, il lui donna l'ordre d'appeler immédiatement le maître de poste.

Mais, en ce moment arrivait de Paris, Belliard, un des généraux combattants de la journée, chargé de lui annoncer la capitulation des maréchaux. A la clarté de la nuit étoilée, le général reconnut immédiatement l'Empereur, et lui raconta le combat auquel il venait de prendre part, les faibles ressources de la défense, l'inaction des autorités civiles, les incroyables dispositions prises par les autorités militaires de la capitale, et il ajouta : « Une capitulation a été si-
« gnée, il y a cinq heures, par les ducs de Tré-
« vise et de Raguse : leurs corps d'armée, avec
« toutes les autres troupes doivent évacuer Paris
« dans la nuit, et ce matin, à sept heures, les
« alliées y entreront. — Non, général, ils n'y en-
« treront pas, s'écria Napoléon qui avait écouté
« jusques-là, sans mot dire; et, tirant sa mon-
« tre : Il est une heure et demie; à trois heures,
« je serai dans Paris; le tocsin sonnera dans toutes
« les églises; la générale battra dans les rues; je
« me montrerai au peuple, je lui parlerai; en
« deux heures, j'aurai levé une armée. Ah ! vous
« ne savez pas ce que vaut la population de Pa-
« ris; vous ne vous doutez pas de ce qu'elle peut,
« quand elle veut; et, avec moi, elle voudra.
« Des barricades dans les rues, des pavés sur
« les toits, des tirailleurs aux fenêtres, et les al-
« liés en ont pour un mois avant de parvenir

« à l'Hôtel-de-Ville. Marmont et Mortier sont « encore, m'avez-vous dit, à la tête de quinze « ou dix-huit mille hommes, je vais les ramener ; « ma garde sera à Paris après-demain, et toute « l'armée le jour d'après ; c'est plus qu'il n'en « faut pour sauver Paris, pour sauver la France. « Allons, Messieurs, partons — Mais, Sire, dit « le général Belliard, « j'ai eu l'honneur de vous « prévenir qu'il y avait une capitulation..... — « Ça, » répliqua Napoléon avec un sourire indicible de mépris, « c'est un acte nul, sans valeur « aucune. — Mais Paris lui-même est engagé, » dit encore Belliard ; « les préfets Chabrol, Pas- « quier, des maires, sont allés au quartier gé- « néral de l'empereur Alexandre solliciter pour « Paris, faire sa soumission. — Et croyez-vous, » dit l'Empereur, « pouvez-vous croire, général, « que le peuple de Paris ne soit pas indigné d'une « pareille démarche ? C'est le faubourg Saint- « Germain, c'est l'aristocratie, ce sont quelques « émigrés, quelques traîtres qui l'ont provo- « quée. Mais Paris n'est pas tout entier dans le « faubourg Saint-Germain ; et, grâces à Dieu, « le peuple, le vrai peuple, les braves ouvriers « des faubourgs, les jeunes gens des Ecoles et « des ateliers ont au cœur un dévoûment iné- « puisable, un courage sans bornes au service « de la patrie. Ils frémissent de colère à l'idée

« de la souillure que l'étranger va imprimer à « la capitale ; ils feront tout pour lui épargner « ce déshonneur, pour empêcher la ruine de la « patrie. Ils ne s'abaisseront jamais, eux, à solli- « citer la générosité des ennemis de la France ; « ils n'en veulent pas, ils n'en ont pas besoin. « Ce qui manque à leur courage, c'est un chef « en qui ils aient confiance, un chef résolu à « combattre à leur tête, à mourir, s'il le faut, « avec eux... Qu'ils apprennent que je suis dans « Paris ; qu'ils entendent le tocsin, et vous ver- « rez comment ils acceptent cette capitulation, « la pitié protectrice des souverains alliés. »

En parlant ainsi, Napoléon s'était animé par degré ; sa pâle figure avait pris une vive teinte ; sa voix s'était élevée ; du geste, il montrait Paris ; et ce n'était pas de la colère qui brillait dans ses regards ; c'était du courage, c'était une confiance sans bornes dans le dévoûment populaire.

Prenant le bras de Belliard, il hâte le pas pour rejoindre les voitures qui sont restées attelées devant la maison de poste : « Sire, lui « dit de nouveau ce général, chemin faisant, « je puis certifier à Votre Majesté qu'à l'heure « qu'il est, il ne doit plus y avoir de troupes « dans la capitale, que plus de cent trente mille « étrangers l'entourent, que Votre Majesté « s'expose à se faire prendre.... »

A ces mots, l'Empereur s'arrête, et pressant avec force le bras de Belliard :

« Moi!..... prisonnier d'un Russe ou d'un « Prussien! Moi! s'écria-t-il d'un ton de « dédain, jamais! entendez-vous, Belliard! » Puis il ajouta avec douceur : « Vous ne songez « pas à ce que vous dites. Je sais le moyen « d'échapper à une telle infamie, croyez-le « bien... Vous allez venir avec moi, n'est-ce « pas? — Sire, je ne le puis; je suis sorti de « Paris avec mes troupes; il y a une convention « signée; je n'y puis rentrer ni moi, ni mes « troupes. » Après de nouvelles instances de Napoléon pour marcher en avant, et de nouvelles représentations de Belliard, auquel s'étaient joints Berthier et Caulincourt, pour le dissuader de son projet, l'Empereur dit d'un ton de résolution et de mépris tout à la fois : « Allons! je vois bien que tout le monde a « perdu la tête. Joseph est.... un *imbécile*, et « Clarck un traître, car je commence à croire « ce que me disait Savary, l'année dernière, « à pareille époque en me parlant de M. le « ministre de la guerre. » En ce moment, l'avant-garde de la colonne d'infanterie du maréchal Mortier parut sur la route. Le prince de Neufchâtel, voyant que l'Empereur ne prenait aucun parti, et que le temps s'écoulait, car le

jour commençait à poindre, le pressa d'envoyer à Paris M. de Caulincourt pour traiter avec les coalisées. « Sire, lui dit-il, rien n'est désespéré. « Il n'y a encore de signé qu'une convention ; « M. le duc de Vicence.... » Ici le major général fut interrompu par le duc de Vicence lui-même, qui se hâta de s'adresser à l'Empereur en lui disant :

« Sire, je pense que l'envoi de M. le prince « de Neufchâtel serait préférable; lié comme « il l'est avec M. de Schwarzemberg, il sera « plus à même de servir Votre Majesté auprès « des souverains alliés. » Napoléon resta quelque temps sans répondre ; puis enfin, paraissant faire un effort sur lui-même, il dit à M. de Caulincourt : « Monsieur le duc, Berthier a raison. « Partez à l'instant; voyez l'empereur Alexandre; « peut-être m'est-il encore possible d'inter- « venir. Je vous donne carte blanche. Allez, « Caulincourt, et songez cette fois que l'hon- « neur et la dignité de la France sont en vos « mains. » Napoléon remonta dans sa voiture, et tous ceux qui l'avaient rejoint prirent la route de Fontainebleau. A six heures du matin, l'Empereur entrait dans la cour du Cheval-Blanc. Il ne voulut pas qu'on lui ouvrît les grands appartements du château, et campa plutôt qu'il ne logea dans un petit appartement qu'il affec-

tionnait particulièment. Comme l'huissier qui l'avait précédé éprouvait quelque difficulté à ouvrir la porte du cabinet : « Dépêchez-vous « donc, monsieur! » dit-il avec un geste d'humeur et en frappant du pied. Puis, appuyant ses deux poings fermés sur son front, il ajouta plus bas, et d'une voix concentrée : « Après « tant de sang répandu, après tant de grandes « actions, tant de triomphes, de travaux et de « persévérance, voilà donc où viennent aboutir « les choses humaines! » Il entra dans son cabinet, et y demeura seul.

Le lendemain de la capitulation de Paris, Marmont, après avoir accompagné ses troupes jusqu'à Essonne, sur l'ordre de l'Empereur se rendit le soir même à Fontainebleau. Il soupa avec lui. Napoléon lui donna les plus grands éloges sur sa belle défense de Paris. Après souper, le maréchal rejoignit son corps d'armée à Essonne, et six heures après, l'Empereur y arriva pour visiter les lignes.

Le maréchal, en quittant Paris, y avait laissé les colonels Fabvier et Denys pour veiller à l'exécution de la capitulation, en rendant la ville aux alliés. Ces officiers rejoignirent l'Empereur et le maréchal au moment où ceux-ci remontaient les rives de la rivière d'Essonne. Ils ne dissimulèrent point l'effet [qu'avait produit la

veille, dans Paris, l'entrée d'Alexandre et de Frédéric-Guillaume, roi de Prusse, ainsi que du généralissime autrichien Schwartzemberg, étonnés d'abord du profond silence qui régnait sur leur passage.

L'armée alliée portait un brasselet blanc comme signal de se rallier à la famille royale. Quelques femmes hardies attachèrent des cocardes blanches au chapeau des hommes sur le boulevard des Italiens; quelques fenêtres furent pavoisées avec des mouchoirs blancs, et l'on entendit des cris de *vivent les Bourbons!* Le soir, dans le conseil souverain, on décida que l'existence de Napoléon en France était incompatible avec le repos de l'Europe, et qu'on devait rétablir l'ancienne dynastie. Le Sénat, convoqué et gagné par le prince de Talleyrand, déclara Napoléon déchu du trône, le droit d'hérédité aboli dans sa famille, et le peuple, ainsi que l'armée, déliés envers lui du serment de fidélité.

L'Empereur laissa le maréchal à Essonne, repartit immédiatement pour Fontainebleau, et alla au point du jour visiter les avant-postes. A son aspect, les troupes frémissaient de joie et semblaient chercher, par la vivacité de leurs acclamations, à dissiper les nuages dont son front paraïssait obscurci. Emu de cet accueil : « Officiers, sous-officiers et soldats, leur dit-il,

« l'ennemi nous a dérobé trois marches, et il est « arrivé à Paris avant nous. Quelques factieux, « restes d'émigrés à qui j'avais pardonné, ont « entouré l'empereur de Russie; ils ont arboré « la cocarde blanche, et ils veulent nous forcer « à la prendre. Depuis la révolution, la France « a été maîtresse chez elle, souvent chez les autres « mais toujours chez elle. J'ai offert la paix; j'ai « proposé de laisser la France dans ses anciennes « limites, en perdant tout ce qu'elle à acquis. On « a tout refusé. Dans peu de jours j'attaquerai « l'ennemi, je le forcerai de quitter notre capi- « tale. J'ai compté sur vous; ai-je eu raison? « (Oui! oui! s'écrièrent les braves, comptez sur « nous! Vive l'empereur!) Notre cocarde est « tricolore, plutôt que d'y renoncer, nous péri- « rons sur notre sol (1). »

Cette voix connue de la victoire, qu'ils ont entendue sur les bords du Tibre, du Nil et du Danube, n'a rien perdu de son empire sur l'âme des soldats; des pleurs roulent dans leurs yeux; ils agitent leurs armes; ils appellent les combats: ils brûlent d'arracher la capitale au joug de l'étranger, et leur cœur bondit d'enthousiasme et d'impatience. Il n'en est pas de même parmi les généraux : presque tous demeurèrent froids et silencieux. dans la nuit du 3 au 4 avril, on reçut

(1) M. Vatou, *Contitutionnel*, 1840.

à Fontainebleau, par un exprès du duc de Raguse, le sénatus-consulte qui prononçait la déchéance de l'Empereur! et en même temps le maréchal Macdonald arriva de Troyes. « Duc de Tarente, lui dit l'Empereur, quelles nouvelles? — De bien tristes, Sire : Paris est aux mains de l'étranger, et on dit que votre majesté veut marcher sur la capitale. — Eh bien? — On craint que la seule tentative d'une bataille ne la livre à toutes les horreurs d'une ville d'assaut; l'armée paraît découragée, et les populations demandent la paix. Le visage de Napoléon se rembrunit, et ses yeux se promenèrent avec sollicitude sur ses anciens compagnons d'armes : « Eh bien! Messieurs, reprend-il, vous ne voulez donc plus vous battre? — Il est trop tard, Sire, répond un maréchal! — Et que pourriez-vous faire, Sire? dit un autre maréchal; brûler Paris! mais cette ville renferme nos femmes, nos enfants! Enfin un troisième, après avoir fait une peinture énergique des maux que la guerre civile entraînerait pour la patrie, ose parler, d'abdication! Une seule voix s'élève pour protester contre ce mot. Napoléon réplique avec émotion et dignité : « Vous « croyez que c'est le vœu de la France? — Oui, « Sire! — Que c'est le vœu de l'armée? — « Oui, Sire! Ah! du moins si j'abdiquais, vous « seriez d'avis de faire passer la couronne sur la

« tête du roi de Rome? Mon fils et la régente pour-
« raient faire encore le bonheur de la France. —
« Oui, oui! s'écrièrent les maréchaux; cette pro-
« position, soutenue par l'armée, dissipera sans
« peine les intrigues commencées en faveur des
« Bourbons : la France ne les connaît plus, mais
« elle connaît le fils de l'Empereur, elle l'aime,
« elle l'adoptera, et l'Autriche le verra couronner
« avec plaisir. Sire, il faut se hâter, les alliés n'ont
« encore rien arrêté; il n'y a pas un instant à per-
« dre. — Qui chargerai-je de cette négociation?
« Le duc de Vicence, le prince de la Moskowa, le
« duc de Raguse... Oui, ces Messieurs vont partir
« pour Paris; je vais leur faire donner leurs pou-
« voirs... Et cependant, » ajoute-t-il en se jetant sur un canapé, et comme ressaisissant l'adhésion qui vient de lui échapper, je suis sûr que nous les battrions! Ce dernier cri du héros, qui eût, dans tout autre temps, électrisé ses lieutenans, expire inécouté. Se relevant alors avec majesté, Napoléon fait comprendre par son geste qu'il veut rester seul ; les maréchaux se retirent.

Cependant l'Empereur a réfléchi que le duc de Raguse, qui commandait en chef le quartier-général d'Essonne, serait plus utile à son poste qu'à Paris : c'est le maréchal Macdonald qui le remplacera comme plénipotentiare. Les trois commissaires partent pour Paris enfin de négo-

cier un traité de paix avec ordre de le communiquer à l'empereur avant de le signer. Ils sont porteurs de la notifications.

« Les puissances alliées ayant proclamé que l'empereur Napoléon était le seul obstacle au rétablissement de la paix en Europe, l'empereur Nopoléon, fidèle à son serment, déclare qu'il est prêt à descendre du trône, à quitter la France et même la vie, pour le bien de sa patrie, inséparable des droits de son fils, de ceux de la régence de l'impératrice, et du maintien des lois de l'empire.

« Fait en notre palais de Fontainebleau, le 4 avril 1814.

« Napoléon. »

Les plénipotentiaires trouvent à Essonne le duc de Raguse, qui leur apprend qu'en vertu d'ordres émanés de la Régence, il a eu des pourparlers avec le prince de Schwartzemberg; mais que pour ne pas entraver le succès de leur mission, pour la seconder même, il va les suivre à Paris. Parvenus aux avant-postes, les commissaires y sont reçus affectueusement par le prince de Schwartzemberg, avec lequel ils s'entretiennent de leur mission, dans l'espoir que le généralissime autrichien se montrera favorable à la fille de son souverain. Mais, à leur grand étonnement, le prince paraît opposé à leurs pres-

sentiments. Au milieu de cet entretien, un officier vient demander le prince ; il sort, et quelques instants après, revient suivi du duc de Raguse, qui s'était tenu à l'écart à son arrivée aux avant-postes. Il explique à ses collègues qu'il avait été bien aise de parler au prince de Schwartzemberg, afin de suspendre les préliminaires de ses négociations, et qu'il allait retourner à Essonne. Les commissaires se remettent en route, et, arrivés à Paris, se rendent chez l'empereur Alexandre. Après avoir traversé un salon où le gouvernement provisoire était réuni, entouré de plusieurs des généraux de l'Empire, qui s'étaient déjà brusquement tournés vers le soleil du Nord, ils entrent dans le cabinet des souverains. Alexandre, l'air soucieux, causait avec le roi de Prusse dans l'embrasure d'une croisée. A la gauche de Guillaume, un peu en arrière, se tenait le général Beurnonville. La discussion paraissait animée, et le roi de Prusse, dans sa réplique, semblait toujours interpeler son *acolyte*, qui, par un salut obséquieux, oppose sans doute ses idées à à celles d'Alexandre. On a su depuis que ce général, en portant au roi de Prusse l'importante nouvelle de la défection de Marmont, l'avait décidé à rejeter avec fermeté la régence qui allait être proposée au conseil par les plénipotentiaires de Napoléon.

L'arrivée des plénipotentaires fit cesser les conversations particulières. L'empereur de Russie et le roi de Prusse s'assirent devant une grande table, et chacun se plaça. Le duc de Vicence remit à l'empereur Alexandre l'acte d'abdication de l'empereur Napoléon, en faveur de son fils, le roi de Rome, et de l'impératrice Marie-Louise, régente.

Le roi Guillaume prit froidement l'initiative, et répondit, en termes mesurés, que des événements subséquents ne permettaient plus aux puissances de traiter avec l'empereur Napoléon. Les vœux de la France pour le retour de ses anciens souverains se manifestaient, dit-il, de toutes parts ; le premier corps de l'état, le sénat, appuyé de l'assentiment de ses concitoyens, ayant déclaré Napoléon déchu du trône, il n'appartenait pas aux souverains alliés de s'immiscer dans les affaires du gouvernement français, et, contrairement à la déclaration du sénat, de reconnaître à l'empereur Napoléon déchu du trône, le droit de disposer de la couronne de France.

Le maréchal Macdonald exposa avec force les hautes considérations politiques qui devaient décider les puissances alliées à accepter l'acte d'abdication en faveur de l'Impératrice et de son fils. « L'armée, dit-il, toute dévouée à son chef, « est encore debout, et prête à verser jusqu'à la

BIBLIOTECA PUBLICA PROVINCIAL

« dernière goutte de son sang pour soutenir les « droits de son souverain. »

Un sourire imperceptiblement dédaigneux accueillit cette déclaration, des chuchottements se firent entendre dans une certaine partie du salon; au même instant on annonça : « M. le maréchal duc de Raguse. » Il entra la tête haute, le sourire sur les lèvres ; des poignées de mains, des félicitations sont échangées entre lui et quelques personnages qui se portent à sa rencontre. Il se manifesta comme un sentiment de stupeur dans la majorité de l'assemblée. Mais l'intérêt personnel devait l'emporter sur les émotions généreuses.

L'arrivée de Marmont avait tellement simplifié la discussion qu'elle ne fut pas reprise. Les considérations que les commissaires avaient essayé de faire prévaloir n'avaient plus de valeur, et les explications de part et d'autre devenaient oiseuses.

« Messieurs, dit Alexandre aux commissaires, d'un ton décidé, les alliés déclarent ne vouloir traiter ni avec Napoléon, ni avec aucun membre de sa famille ; mais ils feront tout pour sa personne.... Qu'a-t-il demandé, que désire-t-il? — Rien, Sire, répondirent les commissaires : l'empereur Napoléon a défendu qu'on stipulât rien pour sa personne. — Je l'en estime davan-

tage, » reprend l'empereur; et après avoir lu les instructions que le duc de Vicence met sous ses yeux, et qui contenaient entr'autres cette manifestation de la volonté de Napoléon, il ne peut revenir de cette abnégation magnanime. « Non, non, dit-il, nous voulons qu'il soit indé- « pendant, qu'il ait une souveraineté à lui : l'île « d'Elbe ou autre chose ! Si cela ne lui convient « pas, qu'il vienne en Russie, je l'y traiterai en « souverain. »

Le maréchal Macdonald fait observer avec dignité à l'Empereur que leur mission est finie ; ils n'avaient pouvoir de traiter que pour la régence ; ils vont reporter à l'empereur Napoléon la réponse des alliés. Le duc de Vicence demande à Alexandre un mot de sa main pour Napoléon. Après quelque hésitation, ce prince fait écrire quelques lignes où se retrouvent ces deux mots : *L'île d'Elbe, ou autre chose* ; et les commissaires prennent congé de l'empereur, après avoir obtenu une suspension d'armes de quarante-huit heures.

Ils étaient réunis chez le maréchal Ney, lorsqu'ils furent rejoints par le duc de Raguse. Tout-à-coup, un officier vient lui annoncer que son corps d'armée tout entier a abandonné Essonne ! Marmont disparaît, et les commissaires stupéfaits, se regardent sans proférer une parole.

L'âme inquiète et abattue, tous trois regagnent tristement Fontainebleau.

Napoléon croyait à la générosité de l'empereur Alexandre ; il se confiait surtout dans le dévoûment de l'armée qui était réunie à Essonne. Il était loin de s'attendre au coup qui le menaçait. La vieille garde venait d'arriver, à marches forcées, dans les environs de Fontainebleau. Le général Friant avait dit au général Petit, commandant des grenadiers à pied, de se tenir prêt à repartir à deux heures du matin. Son sommeil se prolongea jusqu'à cinq heures : « Ah ! mon « Dieu ! s'écria-t-il, je suis en retard ! Comment « ne m'a-t-on pas réveillé. — Le général Friant « l'a défendu, lui répond un de ses aides-de-« camp ; on ne marche plus sur Ponthierry : le « corps d'armée du duc de Raguse a quitté Es-« sonne ; ses troupes, mises en mouvement par « des ordres inconnus, traversent en ce moment « les cantonnements des Russes, et Fontaine-« bleau reste à découvert. »

Cette nouvelle fut un coup de foudre pour le brave général Petit. Il la transmit sur-le-champ à Fontainebleau. L'Empereur n'y voulait pas croire ; mais enfin, trop convaincu, il s'écria : « L'ingrat ! il sera plus malheureux que moi. »

Les commissaires, revenus à Fontainebleau, exposèrent franchement la situation des choses,

leur voyage à Paris, le peu de succès de leur mission, enfin la désertion du corps d'armée d'Essonne. Aussitôt une discussion très-animée donna cours à toutes les opinions qui partageaient les esprits diversement passionnés; quelques-uns, qui frémissaient au seul nom d'étrangers, voulaient encore tenter la fortune des armes; mais la majorité, effrayée de l'état déplorable où le départ du duc de Raguse laissait Fontainebleau, l'Empereur et les débris de l'armée, fut unanime pour reconnaître que ce noble désespoir ne pourrait qu'entraîner la ruine de Paris, et peut-être le partage de la France; enfin on déclara qu'au nom même de sa gloire, l'Empereur devait se sacrifier pour sauver la patrie.

C'est sous ces impressions que les commissaires se rendirent auprès de Napoléon, qui les attendait dans son cabinet. Il se lève, et, marchant à grand pas : « Me croient-ils donc vaincu, « parce qu'un de mes lientenants m'abandonne? « Me croient-ils sans ressources? Ne puis-je ré- « unir les cinquante mille hommes de Soult, « les quinze mille de Suchet, les vingt mille « du prince Eugène, les quinze mille d'Auge- « reau? Ne puis-je pas me retirer sur la Loire? « J'ai encore là l'épée d'Austerlitz, et je leur « vendrai cher mon sang et ma vie. » Ce réveil du lion remue au fond du cœur des maréchaux les

souvenirs de Wagram et de la Moskowa, mais sans éblouir leur raison. « La guerre, toujours la « guerre, Sire ! mais il vous faudrait des soldats, « et vous n'avez plus d'armée. Vous abaisserez- « vous à n'être qu'un chef de partisans ? La fa- « tigue, les intérêts personnels, l'amour de la « famille, le besoin du repos, tout se réunit « contre vous, et la France veut la paix. — Eh « bien ! reprend l'Empereur, puisqu'il faut re- « noncer à défendre la France, l'Italie ne m'offre- « t-elle pas une retraite digne de moi ? Marchons « vers les Alpes. On s'y souvient peut-être en- « core d'Arcole et de Marengo. Veut-on m'y « suivre ?... Vous gardez le silence, vous voulez « du repos, ayez en donc ! Hélas ! vous ne savez « pas combien de chagrins vous attendent sur vos « lits de duvet : quelques années de cette paix « que vous allez payer si cher, en moissonneront « un plus grand nombre d'entre vous que n'au- « rait fait la guerre. »

Et après ces paroles prophétiques, il tire à lui un guéridon, et trace de sa main la seconde formule de son abdication.

« Les puissances alliées ayant proclamé que l'Empereur Napoléon était le seul obstacle au rétablissement de la paix en Europe, l'Empereur, fidèle à son serment, déclare qu'il renonce, pour lui et ses successeurs, au trône de France et

d'Italie et qu'il n'est aucun sacrifice personnel, même celui de la vie, qu'il ne soit prêt à faire aux intérêts de la France.

« Napoléon, Empereur des Français. »

Une dernière tentative fut encore faite par Napoléon auprès des souverains alliés pour obtenir le maintien des droits de sa femme et de son fils; mais elle fut définitivement repoussée. A cette nouvelle, l'Empereur ne prononça pas un mot, et congédiant tout le monde, il se retira de bonne heure et se coucha. A minuit, il sonna; il venait de délayer dans un verre d'eau, et de boire une poudre contenue dans le petit sachet qu'il portait suspendu à son cou au bout d'un ruban noir, depuis la campagne d'Espagne.

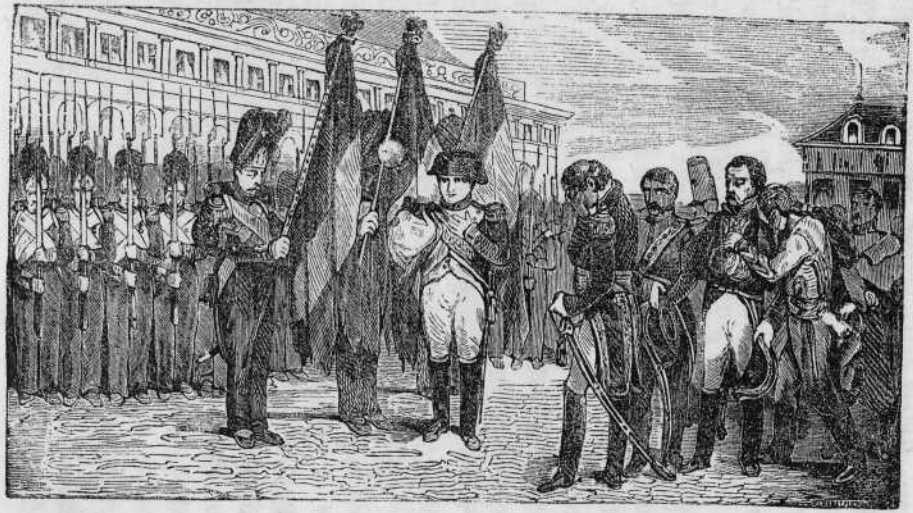
« Je vais mourir ! dit-il à ceux qui s'empressèrent d'arriver. On a traîné mes aigles dans « la boue... ; Marmont m'a porté le dernier « coup !... L'abandon de Berthier m'a navré !... « Mes vieux amis..., mes compagnons d'armes... » Quelques mouvements convulsifs agitèrent sa figure, et un léger vomissement suivit cette crise. On le supplia de prendre une potion calmante ; il repoussa tous les efforts. Mais le docteur Yvan, devinant que l'empereur avait voulu s'empoisonner, et que le poison, conservé depuis longtemps, avait perdu de son efficacité, obtint à la fin, que l'Empereur bût une tasse de thé, après

laquelle il s'assoupit, et à son réveil, le danger était passé. Alors il se leva, son teint était livide, ses yeux enfoncés. « La mort ne veut pas de moi ! » dit-il ; et son ame reprit bientôt toute son énergie.

Par un traité signé à Paris et à Fontainebleau, l'Empereur, l'Impératrice et tous les membres de la famille impériale devaient conserver leurs titres et leurs qualités. L'île d'Elbe était accordée en toute souveraineté à Napoléon, avec 2,000,000 de revenu. On donnait à l'impératrice les duchés de Parme, Plaisance et Guastalla; ces duchés devaient passer à son fils. 2,500,000 fr. étaient accordés aux membres de la famille impériale ; on assignait 1,000,000 au traitement de l'impératrice Joséphine ; et un établissement était assuré au prince Eugène. L'Empereur Napoléon pouvait emmener avec lui et conserver pour sa garde quatre cents hommes.....

L'empereur d'Autriche enleva à Napoléon sa femme et son fils. On ne sait rien sur la résistance que Marie-Louise peut avoir opposée à son père pour remplir ses devoirs d'épouse et de mère. Quant à Joséphine, elle mourut à la suite d'une courte maladie, un mois à peine après l'abdication de Napoléon.

Le 16 avril, les commissaires chargés d'accompagner l'Empereur jusqu'au lieu de son embarquement pour l'île d'Eble, arrivèrent. Napo-



léon embrassa ses amis ; il descendit les degrés du palais, et se trouva au milieu de sa garde. Elle était rangée dans la cour du palais : ces vieux soldats, flétris et cicatrisés par tant d'illustres travaux, tenaient leurs regards baissés. Napoléon, à leur vue, se rappelle toutes ses victoires, et leur laisse voir son visage couvert de larmes. Ils pleuraient aussi. Alors Napoléon leur dit :

« Je vous fais mes adieux. Depuis vingt ans « que nous sommes ensemble, je suis content « de vous ; je vous ai toujours trouvés au che- « min de la gloire. Toutes les puissances de « l'Europe se sont armées contre moi ; quelques- « uns de mes généraux ont trahi leurs devoirs « et la France : elle-même a voulu d'autre des- « tinées. Avec vous et les braves qui me sont « restés fidèles j'aurais pu entretenir la guerre « civile ; mais la France eût été malheureuse. « Soyez fidèles à votre nouveau roi ; soyez sou- « mis à vos nouveaux chefs, et n'abandonnez « point notre chère patrie. Ne plaignez point « mon sort : je serai heureux lorsque je saurai « que vous l'êtes vous-mêmes. J'aurais pu mou- « rir ; si j'ai consenti à vivre, c'est pour servir « encore à votre gloire : j'écrirai les grandes « choses que nous avons faites. Je ne puis vous « embrasser tous, mais j'embrasse votre général : « Venez, général Petit, que je vous presse sur

« mon cœur ! Qu'on m'apporte l'aigle, que je « l'embrasse aussi ! Ah ! chère aigle, puisse le « baiser que je te donne retentir dans la postéri- « té ! Adieu, mes enfants ! mes vœux vous accom- « pagneront toujours ; gardez mon souvenir. »

Napoléon, après avoir consenti à se rendre à l'île d'Elbe, conformément au traité qu'il avait ratifié le 13, avait demandé à être accompagné, jusqu'au lieu de son embarcation, par un commissaire de chacune des puissances alliées, la Russie, l'Angleterre, l'Autriche et la Prusse. Le comte Schuwaloff fut le commissaire d'Alexandre, le colonel Neil-Campbell celui de l'Angleterre ; le général Kohler fut choisi par l'Autriche, et le comte de Walbourg-Truchess par la Prusse. Ces quatre commissaires vinrent pour la première fois, le 16, à Fontainebleau, où l'Empereur les reçut séparément, le lendemain, en audience particulière ; mais très-froidement, quoiqu'il les eût lui-même demandés. Celui qu'il accueillit le mieux fut le colonel Campbell. « J'ai cordialement haï les Anglais, lui dit-il ; je vous ai fait la guerre par tous les moyens possibles ; mais j'estime votre nation. Je suis convaincu qu'il y a plus de générosité dans votre gouvernement que dans aucun autre ; je souhaite faire le trajet de Toulon à l'île d'Elbe sur une frégate anglaise. »

Les commissaires autrichien et russe furent accueillis avec indifférence, mais sans une humeur trop marquée. Il n'en fut pas de même du commissaire prussien. Napoléon était resté environ cinq minutes avec les deux premiers; quant au dernier, il lui dit fort sèchement: « Est-ce qu'il y a des Prussiens dans mon escorte? — Non, Sire. — Eh bien, pourquoi prenez-vous donc la peine de m'accompagner? — Sire, ce n'est pas une peine, mais un honneur. — Ce sont des mots que tout cela. Vous n'avez que faire ici. — Sire, il m'est impossible de me démettre de l'honorable mission dont m'a chargé le roi mon maître. » A ces mots, Napoléon tourna le dos au baron de Truchess.

Enfin, le départ fut définitivement fixé pour le 20. Napoléon monta en voiture avec Bertrand.

Pendant toute la première journée, on n'entendit sur la route que les cris de *Vive l'Empereur!* La garde l'accompagna jusqu'a Briare. Il voulait en partir pendant la nuit; les chevaux ayant manqué, l'Empereur ne quitta Briare que le 21, à midi. Un peu avant de remonter en voiture, il eut encore une conversation avec le général Kohler, dans laquelle il lui dit, entre autres choses: « Eh bien, vous avez entendu hier mon discours à ma vieille garde. Voilà comme il faut parler et agir avec eux; et si

Louis XVIII ne suit pas cet exemple, il ne fera jamais rien du soldat français. »

Le 21, Napoléon coucha à Nevers, où il fut encore reçu aux acclamations de la population, qui mêlait, comme cela était arrivé dans plusieurs autres villes, des imprécations contre les commissaires des alliés aux cris d'enthousiasme que causait sa présence. Il en partit, le 32, à six heures du matin. Après Nevers, l'Empereur n'ayant plus d'escorte de la garde, les cris de *vive l'Empereur* cessèrent de se faire entendre; et, comme à cette escorte avaient succédé des corps de Cosaques, il eut la douleur d'entendre crier *vivent les alliés*. Mais quelles que dussent être ces contrariétés, elles n'étaient rien en raison de toutes les tribulations qui attendaient Napoléon au-delà de Lyon, et des dangers réels qu'il eut à courir dans quelques villages de la Provence. Cependant, à Lyon même, où l'Empereur ne fit que passer, le 23, à onze heures du soir, il entendit encore quelques cris de *Vive l'Empereur*, sortis de groupes peu nombreux qui s'étaient réunis devant la poste pendant qu'on changeait de chevaux.

Augereau commandait dans le Midi quand il apprit la déchéance de Napoléon, prononcée par le sénat, et fut un des premiers à envoyer son adhésion au gouvernement provisoire. Exa-

géré en tout, comme le sont les hommes sans éducation, Augereau avait laissé publier sous son nom une proclamation on ne peut plus violente, et même injurieuse jusqu'à la grosièreté, contre l'Empereur. Napoléon connaissait ou ne connaissait pas cette proclamation; mais ce qu'il y a de certain, c'est que, ayant rencontré Augereau le 24, à peu de distance de Valence, il feignit de tout ignorer, s'il était instruit, et fit arrêter sa voiture, d'où il descendit précipitamment. Augereau en fit autant de son côté, et ils se précipitèrent dans les bras l'un de l'autre en présence des commissaires. On remarqua que Napoléon ôta son chapeau, et qu'Augereau affecta de garder le sien sur sa tête. « Où vas-tu comme ça? lui dit l'Empereur; à la cour? — Non, pour le moment je vais à Lyon. — Tu t'es bien mal conduit envers moi. » Alors Augereau, voyant que l'Empereur le tutoyait, se mit aussi à le tutoyer, comme dans le temps ou ils étaient tous deux généraux en Italie : « De quoi te plains-tu? lui dit-il; n'est-ce pas ton insatiable ambition qui nous a amenés où nous en sommes? Ne lui as-tu pas tout sacrifié, même le bonheur de la France. Je me soucie (le terme était plus énergique) autant des Bourbons que de toi; je ne connais que la patrie. » Là-dessus Napoléon se tourna brusquemeut du côté du maréchal, lui

ôta son chapeau, et remonta dans sa voiture. Les commissaires et toutes les personnes de la suite de Napoléon furent indignés de voir Augereau rester sur la route les mains derrière le dos, et, gardant sa casquette de voyage sur la tête, faire à Napoléon, seulement de la main, un salut dédaigneux.

A Valence, Napoléon vit, pour la première fois, des soldats français ayant à leur chapeau une cocarde blanche : ils appartenaient au corps d'Augereau. A Orange, l'air retentit autour de lui des cris de *Vive le roi!* Ici, la gaîté vraie ou feinte qu'il avait presque toujours montrée sur la route commença à l'abandonner.

Napoléon avait entendu très-peu de cris sur la route de Valence à Avignon ; au dernier relais, avant cette dernière ville, un homme vêtu d'habits grossiers, mais dont les souliers fins et les bas de soie contrastaient avec le reste de son costume, et plus remarquable encore par ses lunettes à branches d'or, arriva auprès de la voiture de l'Empereur, après avoir traversé les champs en toute hâte ; cet homme monta sur les épaules d'un autre individu, et se pencha dans la voiture, comme pour reconnaître quelqu'un. Pélard, valet de chambre de l'Empereur, l'apercevant, lui reprocha son inconvenance, et l'invita à se retirer ; mais comme cet individu

ne tenait aucun compte de cet avertissement, un fourrier de l'Empereur, qui était sur le siége de sa voiture, lui montra un pistolet, et mit ainsi fin à cette étrange curiosité. Quelques cris injurieux se firent entendre là ; mais ce n'était qu'un prélude aux scènes qui attendaient Napoléon à Orgon.

S'il fût arrivé à Avignon trois heures plus tard, il n'est pas douteux que c'en eût été fait de lui ; on ne relaya pas à Avignon, où l'Empereur arriva à cinq heures du matin ; mais une heure plus tard, à Saint-Andiol, l'Empereur, qui était fatigué de la voiture, descendit avec le colonel Campbell et le général Bertrand, et monta avec eux la première côte. Son valet de chambre, aussi à pied, l'avait devancé de quelques pas, lorsqu'il rencontra un courrier de la malle qui lui dit : « Ce sont les voitures de « l'Empereur qui viennent là-bas ? — Non, ce « sont les équipages des alliés. — Je vous dis « que ce sont les voitures de l'Empereur. Vous « ne savez pas que je suis un vieux soldat ; j'ai « fait la campagne d'Egypte, et je veux sauver « la vie à mon général. — Je vous répète que « ce ne sont pas les équipages de l'Empereur. « — Il ne s'agit pas de me tromper, je suis sûr « de ce que je dis : je viens de passer à Orgon ; « l'Empereur y est pendu en effigie, et s'il y est

« reconnu, il est mort. Les misérables ont éle-
« vé une potence à laquelle ils ont pendu un
« mannequin revêtu d'un uniforme français cou-
« vert de sang ; ils ont placé sur sa poitrine cette
« inscription : « Voilà comme tu seras un jour.»
« Je ne sais ce qui peut m'arriver de cette con-
« fidence, mais n'importe, profitez-en. » Il re-
monta dans sa malle, et partit au galop. Le valet de chambre prit le général Drouot à part, et lui répéta ce qu'il venait d'entendre. Drouot alla lui-même en prévenir le général Bertrand, qui le raconta à l'Empereur devant les commissaires des puissances. Les commissaires, justement effrayés, tinrent une espèce de conseil sur la grande route, et il fut décidé que l'Empereur partirait en avant. On demanda à son valet de chambre s'il avait des habits dans sa voiture; celui-ci lui remit une longue capote bleue et un chapeau rond : on voulait y mettre une cocarde blanche, Napoléon n'en voulut pas. Il partit en courrier avec Amaudru, un des deux piqueurs qui escortaient sa voiture, et *brûla* encore la poste d'Orgon. Lorsque les commissaires arrivèrent à Orgon, toute la population des environs était assemblée et criait : A bas le Corse! à bas le brigand ! Le maire d'Orgon, celui qu'on avait vu à genoux devant le général Bonaparte, à son retour d'Egypte, s'adressa à Pélard, valet de

chambre de l'Empereur, et lui dit : « Est-ce « que vous suivez ce coquin-là, monsieur? — « Non, lui répondit-il, je suis attaché aux com- « missaires des puissances alliées. — Ah! vous « faites bien ; c'est un grand gueux, un scélérat ; « je veux le pendre de ma main. Si vous saviez, « monsieur, comme il nous a trompés, ce bri- « gand-là! C'est moi qui l'ai reçu quand il re- « vint d'Egypte ; nous voulions dételer ses che- « vaux, traîner sa voiture ; je veux me venger « aujourd'hui des honneurs que je lui ai rendus « dans ce temps-là. »

La populace augmentait à vue d'œil ; elle vociférait avec cette fureur avec laquelle les habitants du Midi manifestent par des cris leur joie ou leur haine. Des forcenés voulurent forcer le cocher de Napoléon à crier *Vive le roi ;* sur son courageux refus, déjà un sabre le menaçait, lorsque, heureusement, les chevaux étant attelés, les postillons enlevèrent la voiture au galop. Les commissaires ne voulurent pas déjeuner à Orgon. On paya les apprêts qui étaient déjà faits pour cela, et on se contenta d'emporter les provisions pour manger en chemin. Les équipages ne rejoignirent l'Empereur qu'à la Calade, où ils le trouvèrent arrêté, depuis un quart d'heure, avec Amaudru. Il était debout, près du feu, dans la cuisine de l'auberge, et causait avec la femme de

l'aubergiste. Celle-ci lui demandait si le tyran allait bientôt passer. « Ah! monsieur, disait-elle, « on a beau dire, ça n'est pas fini; j'en suis tou- « jours pour ce que je disais tantôt: on ne sera « sûr d'être délivré de lui que quand il sera au « fond d'un puits avec des pierres par-dessus; « je ne serai contente que quand je le verrai « comme ça dans ma cour. Voyez, monsieur, le « Directoire l'avait envoyé en Egypte pour s'en « défaire; eh bien, il en est revenu; il reviendra « encore, monsieur, à moins...» La bonne femme leva la tête, et s'aperçut que la seule personne qui n'eût pas le chapeau à la main était celle à qui elle parlait. Le saisissement qu'elle éprouva d'avoir parlé ainsi de l'empereur à l'empereur lui-même, fit au même moment évanouir toute sa colère. Elle fit entrer toutes les voitures dans sa cour, et fermer la porte de l'auberge, et avertit même l'Empereur qu'il ne serait pas prudent de passer par Aix, où une population de plus de vingt mille âmes l'attendait pour le lapider.

Au milieu de toute cette inquiétude, on servit le dîner, et l'Empereur se mit à table. Il prit admirablement le dessus de l'agitation qu'il devait éprouver; et toutes les personnes qui avaient assisté à ce bizarre couvert, ont été d'accord pour assurer que jamais il n'avait fait autant de frais d'amabilité. Il captiva tout le monde

par la richesse de ses souvenirs et de son imagination, et finit cependant par dire avec une négligence, peut-être affectée : « Je crois que c'est « le nouveau gouvernement français qui en veut « à mes jours. » Alors mille projets se heurtèrent dans cette tête toujours pleine de tempêtes, et il songea à éviter le peuple d'Aix, qui, lui avait-on dit, devait se trouver en grande foule à la poste.

Pendant que les commissaires, instruits de ce qui se passait à Aix, se disposaient à envoyer au maire l'ordre d'en fermer les portes, et de veiller à la tranquillité publique, des individus à visages sinistres se rassemblaient autour de l'auberge. Il y en avait déjà plus de cinquante, lorsqu'un homme, qui ne se nommait pas, demanda à parler aux commissaires, et à porter lui-même une lettre au maire d'Aix. Dans cette lettre les commissaires prévenaient ce magistrat que, si les portes de la ville n'étaient pas fermées dans une heure, ils passeraient avec deux régiments de hulans et six pièces de canon, et mitrailleraient tout ce qui s'opposerait à leur passage. Une telle menace eut tout l'effet qu'on en attendait, et l'inconnu revint dire aux commissaires que les portes étaient fermées, et que le maire prenait tout ce qui pouvait se passer sous sa responsabilité.

On évitait bien ainsi les dangers qui avaient menacé l'empereur à Aix ; mais il en restait en-

core d'autres à braver par suite de sept ou huit heures passées à l'auberge de la Calade. Le nombre des curieux s'était considérablement accru, et ils laissaient assez voir à quels excès ils auraient pu se porter, si les portes de l'auberge n'eussent pas été soigneusement barricadées. La plupart tenaient dans leurs mains des pièces de cinq francs à l'effigie de l'empereur, pour tâcher de le reconnaître par la ressemblance.

On vint dire que tout était prêt pour partir; mais on décida que Napoléon prendrait la pelisse et le bonnet de fourrure du général Kohler, qui était beaucoup plus grand que lui, et qu'il monterait dans la voiture du commissaire autrichien. L'Empereur, ainsi déguisé, quitta l'auberge de la Calade, et gagna sa voiture, entre deux haies de *curieux* qui cherchèrent en vain à le reconnaître.

On partit en tournant les murs d'aix. Napoléon eut encore la douleur d'entendre les cris : « A bas le tyran! à bas Nicolas! » Une parti de la population était montée dans les arbres, où il pouvait la voir de sa voiture.

Napoléon, attristé de ces témoignages de haine, dit d'un ton de douleur et de mépris en même temps : « Les hommes de ce pays sont tou-« jours les mêmes, des braillards et des furieux. « Ces Provençaux ont commis d'affreux massacres au commencement de la révolution. Il y a

« dix-huit ans, j'arrivai dans ce pays avec quelques « milliers d'hommes, pour délivrer deux roya- « listes qui devaient être pendus. Quel était leur « crime ! d'avoir porté la cocarde blanche. Je les « sauvai ; mais ce ne fut pas sans peine que je les « arrachai des mains de ces enragés ; et, aujour- « d'hui, vous les voyez qui recommenceraient « les mêmes excès contre celui d'entre eux qui « se refuserait à porter la cocarde blanche ! » A une lieue environ d'Aix, on trouva des chevaux et une escorte de gendarmerie qui suivit juqu'au château du Luc.

Près du Luc, dans une maison de campagne appartenant à M. Chasles, membre du Corps-Législatif, se trouvait alors la princesse Pauline Borghèse. Apprenant les malheurs de son frère, auxquels elle s'étonna qu'il eût pu résister, elle résolut de l'accompagner à l'île d'Elbe, et elle se rendit à Fréjus pour s'y embarquer avec lui. Le colonel Campbell devança l'arrivée du convoi à Fréjus, pour faire entrer dans le port la frégate anglaise *l'Indomptée*, qui d'abord avait été destinée à escorter l'Empereur. Napoléon, malgré le désir qu'il avait exprimé au colonel Campbell, témoigna beaucoup de mauvaise humeur en s'embarquant sur *l'Indomptée ;* mais enfin, le 28 avril, il fit voile vers l'île d'Elbe.

NAPOLEON A L'ILE D'ELBE.

Retour en France.

1815.

Le 5 mai, à 6 heures du soir, Napoléon entra à Porto-Ferrajo, où il fut reçu par le général Dubesme, commandant français. Napoléon, pendant son séjour à l'île d'Elbe, fit exécuter de grands travaux pour son embellissement et sa prospérité; mais ses pensées étaient toujours dirigées vers la France. — Dès son départ de Fontainebleau, il avait pressenti la possibilité de son retour en France, et le traité qu'il avait passé avec les puissances n'ayant reçu aucune exécution, tandis que, d'un autre côté, il avait été décidé, au congrès de Vienne, sur les instances des plénipotentiaires français, qu'on le transporterait à Sainte-Hélène, il s'embarqua, le 26 février 1815, avec sa garde, qui pouvait former 800 hommes. Les officiers et les soldats brûlaient d'impatience de connaître le but de l'expédition. — Au bout d'une heure de marche, ils surent qu'ils

allaient en France, et firent retentir les airs des cris de vive la France! vive Napoléon! Le 4 mars, la flottille débarqua dans le golfe Juan.

Le débarquement se fit sans obstacle, le peuple des campagnes se précipitait au-devant de l'Empereur, et l'accompagnait de ses acclamations tandis que les soldats, malgré leur extrême amour pour lui, retenus par le serment militaire, hésitaient à le reconnaître. Les premiers régiments qu'ils rencontra contraignaient par les efforts les plus pénibles leurs sentiments, et malgré les incitations du peuple qui les suivait, ils veulent s'opposer à son passage. Il va droit à eux, seul, tête nue, sans armes : « Le « premier soldat, s'écrie-t-il, qui voudra tuer son Empereur, le peut. » A cette voix, pénétrante comme celle du génie, à ces regards plus puissants que l'étincelle électrique, les soldats n'y peuvent plus tenir, et se laissent entraîner au mouvement populaire; sa marche ne fut plus qu'un long triomphe dont furent témoins le comte d'Artois et le duc d'Orléans, envoyés contre lui et contre le drapeau national;

Que de malheurs ce dévouement de 1815 aurait évité à la France s'il eût eut lieu en 1814! L'empereur, de retour en France, le 1er mars, arriva à Paris le 20 au soir, et prit aussitôt possession du château des Tuileries, que la nuit antérieure,

Louis XVIII avait abandonné pour se retirer à Gand.

Napoléon avait été précédé, dans sa marche, de deux proclamations au peuple et à l'armée, qui, par l'influence qu'elles exercèrent, avaient frayé sa route jusqu'à la capitale.

Dans la première, après un tableau rapide de ses dernières victoires, il déclarait qu'à cette époque l'élite de l'armée ennemie allait être perdue sans ressource, quand la double trahison de Marmont et d'Augereau avait changé le destin de la guerre. Il poursuivait : « Français, élevé « au trône par votre choix, tout ce qui a été fait « sans vous est illégitime... Un prince qui ré- « gnerait sur vous par la force des mêmes ar- « mées qui ont ravagé notre territoire, cherche- « cherait en vain à s'étayer des principes du droit « féodal, il ne pourrait assurer l'honneur et les « droits que d'un petit nombre d'individus, « ennemis du peuple... Français, il n'est aucune « nation qui n'ait eut le droit de se soustraire au « déshonneur d'obéir à un prince imposé par « un ennemi victorieux un moment. Lorsque « Charles VII entra dans Paris et renversa le « trône éphémère de Henri VI, il reconnut « qu'il tenait son trône de la bienveillance de ses « braves, et non pas d'un prince régent d'An- « gleterre.

Son langage à l'armée était encore plus véhément : Soldats, nous n'avons pas été vaincus. « Deux hommes sortis de nos rangs ont trahi « nos lauriers, leur pays, leur prince, leur bienfaiteur. Arrachez cette couleur que la nation « a proscrite, et qui, pendant vingt-cinq ans, « servit de ralliement à tous les ennemis de la « France; arborez cette cocarde tricolore, vous « la portiez dans nos grandes journées; reprenez vos aigles... Pensez-vous que cette poignée « de Français, aujourd'hui si arrogants, puisse « en soutenir la vue? Ils retourneront d'où ils « viennent; et là, s'ils le veulent, ils régneront « comme ils prétendent avoir régné depuis dix-« neuf ans!

« Soldats, venez vous ranger sous les dra-« peaux de votre chef. Ses droits ne sont que « ceux du peuple et les vôtres. La victoire mar-« chera au pas de charge. L'aigle, avec les cou-« leurs nationales, volera de clocher en clocher « jusque sur les tours de Notre-Dame! Honneur « aux braves soldats de la patrie! honte éternelle « aux Français criminels qui combattirent vingt-« cinq ans avec l'étranger, pour déchirer le sein « de la patrie!

LES CENT JOURS — WATERLOO.

2me abdication.

1815.

A son retour, Napoléon avait trouvé l'armée française réduite à 80,000 hommes, tandis que les alliés en comptaient encore plus de 800,000 sous les armes. Il en eût fallu autant à la France pour combattre l'Europe. Au 1er juin, l'effectif de nos forces avait été porté à 400,000 hommes : avec deux mois de plus, en septembre, il se fût élevé à 700,000 ; mais la Vendée, la garde des ports et des frontières, les garnisons des places fortes ne laissaient pas sur la frontière du nord plus de 120,000 hommes disponibles.

Cependant les armées autrichiennes et russes étaient éloignées. Près de nos frontières du nord, dans des cantonnements séparés, se trouvaient celles de Prusse, de l'Angleterre, et les contingents du roi de Hollande et de divers princes. Notre armée était donc à peu près égale à chacune des deux armées anglaise et prussienne ; si l'Empereur leur laissait le temps de se réunir nous comb attions un contre deux ; si, au con-

traire, par la vivacité de ses mouvements, il les attaquait avant, la disproportion devenait moins grande. Les cantonnements de ces deux armées étant assez rapprochées pour qu'elles pussent promptement se secourir, se rejoindre, nous ne pouvions pas, avec toute notre armée, tomber sur l'une des deux; il fallait opposer à l'autre, un corps assez fort pour retarder sa marche, afin qu'elle ne pût point venir au secours de celle que nous attaquerions, et, par là, au lieu de n'être qu'un contre deux, nous étions deux contre trois. Le plan de campagne de l'Empereur fut basé sur cette situation, et communiqué à ses généraux.

Si les armées anglaises et prussiennes avaient opéré leurs retraite pour aller à la rencontre des deux armées autrichiennes et russes, qui arrivaient à marches forcées, l'avantage que nous aurions trouvé dans l'occupation de la Belgique n'eût point compensé l'immense inconvénient d'avoir à combattre ces quatre armées réunies; l'Empereur devait donc employer tous les moyens pour engager les Prussiens et les Anglais à combattre et non point à se retirer. Il était présumable, d'après le caractère connu de Blücher, qu'il ne reculerait pas devant une attaque, tandis que la circonspection habituelle de Wellington faisait craindre qu'à l'approche des Français, il

ne se repliât peu à peu pour donner à Blücher le temps de le joindre, et qu'alors il ne fallut combattre un contre deux, ou un contre six, si les deux généraux se retiraient jusqu'à l'arrivée des Autrichiens, des Russes, etc. Attaquer Blücher et contenir Wellington, devait donc être le but de l'Empereur (1).

Le 15 juin, l'armée française franchit la frontière, passa la Sambre, et prit Charleroi, tandis que les armées ennemies, ignorant ce mouvement restaient avec sécurité dans leurs cantonnements. L'intention de l'Empereur était d'attaquer le centre de leur ligne, et de la couper. La veille, le général Bourmont, commandant la troisième division du quatrième corps, déserta avec le général Clouet et le chef d'escadron Viloutrey.

L'Empereur trouva, le 16, près de Fleurus, l'armée de Blücher forte de 100,000 hommes, en bataille, faisant face à la Sambre, et rangea son armée devant les Prussiens, afin de les occuper de front, tandis qu'il envoyait l'ordre à Ney d'occuper, par un détachement seulement, la position des Quatre-Bras, où, de toute nécessité, Wellington devait réunir ses divisions, et de rabattre en toute hâte sur Bry, pour venir prendre l'ennemi à dos. Ney ne prévint point

(1) T. Fadeville.

la concentration, aux Quatre-Bras, de l'armée anglaise; seulement, il l'empêcha de venir au secours des Prussiens, que l'Empereur se décida enfin à attaquer, après avoir inutilement attendu jusqu'à quatre heures après midi que le canon donnât le signal de l'exécution de ses ordres à Ney. Les Prussiens se battirent avec résolution. Après deux heures de combat, une dernière et vigoureuse charge eut lieu; le village de Ligny, qui couvrait le centre de l'armée ennemie, fut pris et ce centre enfoncé. L'obscurité de la nuit favorisa la retraite des Prussiens, qui perdirent néanmoins 20,000 hommes et 40 pièces de canon. Le lendemain Blücher n'avait pas encore rallié 30,000 hommes. Par diverses causes fortuites, la victoire ne fut point aussi décisive qu'elle pouvait l'être; mais cependant l'armée ennemie éprouva, outre des pertes beaucoup plus grandes que les nôtres, cette dispersion et cet affaiblissement moral, qui toujours sont le partage d'une armée chassée par la force du champ de bataille qu'elle a choisi. La confiance de nos soldats en était nécessairement augmentée.

Le maréchal Blücher, renversé de son cheval, fut quelques instants au pouvoir de nos cuirassiers. Ce succès n'était malheureusement que le prélude d'un grave revers.

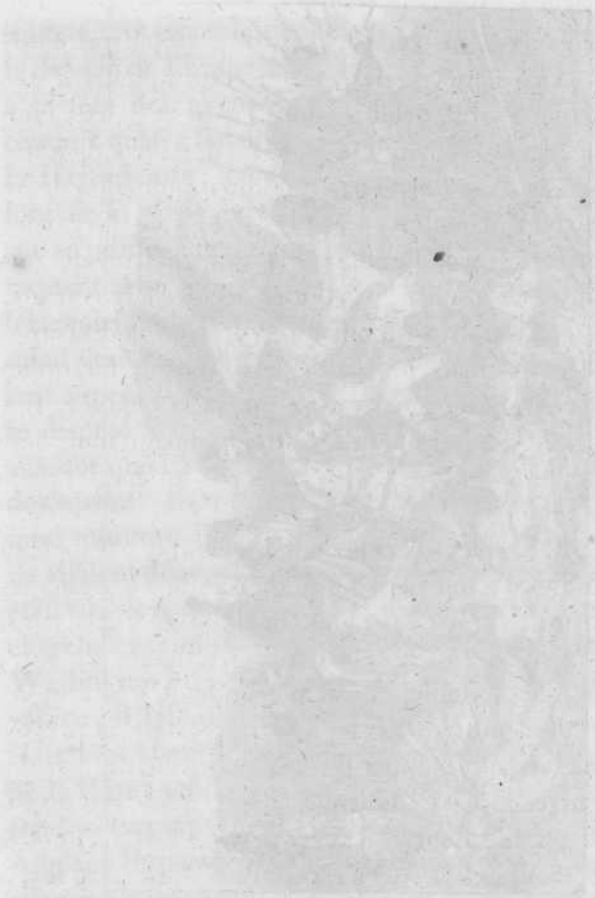
Le lendemain matin, Napoléon mit sous les

ordres du maréchal Grouchy deux corps d'armée, et lui donna l'ordre de poursuivre vivement les Prussiens, de culbuter leur arrière-garde, et de les presser au point de ne pas les perdre de vue, tandis que, se rabattant sur la gauche, il alla rejoindre Ney pour attaquer l'armée anglaise forte de 120,000 hommes, qui avait pris position en avant de la forêt de Soignies, et paraissait décidée à accepter la bataille. L'Empereur envoya aussitôt à Grouchy des ordres, afin que si ce maréchal ne prenait pas une part active à la bataille en tombant sur la gauche de l'armée anglaise, il préservât du moins le flanc droit de l'armée française. La pluie, avait tellement détrempé la terre, qu'il fallut attendre, pendant quelques heures, que le soleil eût rendu au sol quelque consistance. L'ennemi occupait (en avant du village de Mont-Saint-Jean), une colline en pente douce, favorable à l'artillerie, et d'où Wellington pouvait apercevoir tous nos mouvements. Vers dix heures et demie, l'Empereur ordonna l'attaque. Le combat s'engagea vers onze heures par une attaque de la gauche française contre la droite ennemie, attaque ordonnée afin de tromper le général anglais. Et, en effet, Wellington renforça aussitôt sa droite de ses meilleures troupes. Notre cavalerie exécuta plusieurs charges brillantes sur

la ligne anglaise, et perça jusqu'aux réserves de Wellington. A la vue de ces charges brillantes, des cris de victoires s'élèvent autour de l'Empereur. Cependant, peu satisfait de cette occupation prématurée du plateau : « C'est trop tôt d'une « heure, dit-il, mais il faut soutenir ce qui est « commencé. » La vigueur de la défense répondait à celle de l'attaque. Malgré la supériorité de l'artillerie ennemie qui, favorisée par son immobilité, pouvait continuer à tirer, nos colonnes faisaient de sensibles progrès. Tout à coup on annonça à l'Empereur que des troupes en marche se montraient du côté de Saint-Lambert. Il crut d'abord que c'était le corps de Grouchy attiré par le bruit du canon, et venant prendre part au combat. Mais bientôt des prisonniers lui firent connaître que la colonne, qui débouchait du défilé, était le corps de Bulow qui, ayant opéré sa jonction avec Blücher, formait l'avant-garde de l'armée prussienne. L'Empereur eut peine à le croire; mais il fallut se rendre à l'évidence. Aussitôt, et sans cesser de combattre au centre, il donna l'ordre à la jeune garde de se porter sur la droite, afin de contenir les Prussiens. — Il n'était encore que deux heures de l'après midi, et il espérait avoir le temps d'achever la défaite de Wellington avant l'arrivée de Blücher.

La résolution des chfs, la valeur héroïque des

soldats, tout seconde, dans les premiers moments, le dessein de l'Empereur. Ney, démonté, marche à la tête des grenadiers; Napoléon lui-même conduit quatre bataillons de la garde en avant de la Haye-Sainte, tandis que huit autres bataillons de la garde, restés en arrière, accouraient sur ce point. Les quatre premiers bataillons attaquent avec impétuosité; des charges de cavalerie portent la terreur dans les rangs anglais. Le soleil était couché : le général Friant blessé, passant auprès de l'Empereur, lui dit que l'ennemi se dispose à la retraite, et qu'elle sera décidée aussitôt que les huit autres bataillons de la garde donneront. Ils venaient d'arriver depuis quelques minutes; l'Empereur les range en bataille; ils allaient déboucher, déjà la route de Bruxelles était couverte de fuyards qui, jetant leurs armes, cherchaient un refuge dans la forêt voisine; Wellington, désespéré, se considérait comme vaincu, il fallait encore un quart d'heure..... Mais tout à conp Blücher, parvenu au village de la Haye, culbute la division chargée de le défendre. La certitude d'être secourus, ranima les Anglais. Ils passèrent d'une défense passive à une offensive impétueuse; nos soldats, épuisés par le combat, firent un mouvement rétrograde : la garde s'avança en vain pour les protéger. Il faisait déjà nuit : c'est là que du sein des ténèbres,



s'élevèrnt de funestes cris de : *sauve qui peut.*

A ce signal de détresse, à cette annonce d'une irrémédiable défaite, dont l'avis avait dès cinq heures été répandu sur tous les derrières de notre armée, Napoléon resta quelques moments encore sur un mamelon, avec les débris de la garde; mais le feu de l'ennemi, se rapprochant de minute, en minute, il fallut se décider à la retraite.

« J'aurais dû mourir à Waterloo, a dit Napo-« léon; mais le malheur veut que lorsqu'on « cherche la mort on ne puisse la trouver. Il y « a eu des hommes tués autour, devant moi, der-« rière, de tous côtés, mais pas un boulet pour « moi. »

Rallier les fuyards était impossible; Napoléon indiqua Laon pour point de réunion à ses lieutenants, et prit lui-même la route de Paris, où il arriva le 20, à neuf heures et demie du soir, abîmé de douleurs, et succombant à la fatigue. Il descendit à l'Elysée. Sa respiration oppressée ne laissait échapper de sa bouche que des paroles entrecoupées. « L'armée, dit-il, a fait des prodi-« ges de valeur... d'incroyables efforts... quelles « troupes !... Ney s'est conduit comme un fou... « Il a fait échapper la cavalerie.... Tout a été « perdu ! »

Il se mit au bain, et son anxiété ne lui permettait aucun repos. L'altération affreuse de ses

traits, indiquait sa lassitude; il ne pouvait distraire ses pensées des scènes affreuses qui venaient de le désoler, ni contenir l'expression des angoisses qui le dévoraient.

L'intention de Napoléon était de réunir les deux chambres en séance impériale, de leur peindre fidèlement les malheurs de l'armée, de leur demander les moyens de sauver la patrie, et de repartir ensuite pour s'opposer aux progrès des ennemis.

Le duc de Vicence lui ayant représenté que les dispositions des députés étaient des plus hostiles, et que les machinations de 1814 se renouaient sous d'autres formes. « — Des traîtres, des traî-« tres partout! Qu'est devenue l'héroïque France « de 93, se levant comme un seul homme pour « repousser l'invasion étrangère? Mais, enfin, « ces gens là ont du sang français dans les vei-« nes! » Le duc ajouta : « Les chambres ne ré-« pondront ni à votre confiance, ni à votre at-« tente... Et, permettez-moi de le dire à Votre « Majesté, il ne fallait pas, Sire, vous séparer « de votre armée; c'est elle qui fait votre force, « qui est votre sûreté. Au milieu de vos soldats, « vous êtes inviolable. — Je n'ai plus d'armée, « dit-il avec un accent déchirant; je retrouverai « des hommes, mais comment se battront-ils? Je « n'ai plus de fusils, plus de matériel, plus de

« munitions. Cependant, avec du patriotisme « et de l'union, tout pourrait encore se répa- « rer. »

Lucien et Joseph entrèrent; l'Empereur les interrogea avec anxiété sur l'attitude que prenaient les chambres. Ils lui conseillèrent de différer la convocation pour la séance impériale, et de laisser agir préalablement les ministres. L'Empereur passa successivement en revue les moyens de réparer les désastres de Waterloo; il traça à grands traits le tableau des malheurs qui menaçaient la France, et termina par l'exposé d'un admirable plan de la défense et d'attaque à opposer à l'envahissement de l'ennemi. Les diverses nuances d'opinion des membres du conseil se fondirent dans une seule, et se réunirent pour approuver les dispositions de l'Empereur. Il fut décidé que les ministres se rendraient en corps à la chambre, et feraient une communication officielle, sauf à prendre une résolution suivant l'urgence des circonstances.

Mais en ce moment le conseil fut interrompu par un message de la chambre des représentants. La chambre se déclarait en permanence, qualifiait crime de haute trahison toute tentative pour la dissoudre, et traître à la patrie quiconque porterait atteinte aux droits des représentants. Les ministres de la guerre, des relations exté-

rieures et de l'intérieur étaient invités à se rendre sur le champ dans le sein de l'assemblée. L'empereur, pâle de colère, se leva, et frappant avec violence sur le bureau, s'écria avec l'accent de l'indignation : « J'aurais dû congédier ces « gens-là avant mon départ. Je l'ai prédit, ces « factieux perdront la France ! Je mesure toute « l'étendue du mal ; ils sont en pleine révolte « contre l'autorité légitime. J'ai besoin de ré- « fléchir, » et il leva la séance.

L'Empereur, irrité, envoya Régnault à la chambre des députés, porteur de paroles dignes et convenables ; et Carnot à la chambre des pairs, chargé de la même communication ; il y fut écouté avec calme. Régnault, à la chambre des députés, ne put parvenir à obtenir même du silence ; on refusa de l'entendre.

Enfin l'abdication fut arrachée à Napoléon ; il se démit pour la dernière fois du trône en faveur de son fils.

Lorsqu'arriva la députation de la chambre des députés, chargée de lui exprimer le respect et la reconnaissance avec lesquels elle acceptait le sacrifice qu'il avait fait à l'indépendance et au bonheur du peuple français, l'Empereur, fier et digne, l'accueillit froidement ; mais, entraîné par les sentiments qui le débordaient, son discours, fort de raisonnement, plein de hautes et

grandes pensées, ses recommandations si nobles pour la prospérité et la gloire nationale, émurent tous les assistants.

Pendant ce temps, l'attitude de la population parisienne était remarquable. L'on sentait fort bien que ce n'était pas avec de furibondes harangues de tribune qu'on sauverait le pays... L'ennemi était à dix lieues de Paris. L'empereur, prisonnier à l'Elysée, excitait la sympathie du peuple, qui se montrait menaçant et jetait l'épouvante dans la capitale. Des bandes de fédérés parcouraient les rues en faisant entendre des menaces contre les représentants; la force armée, aux ordres de Fouché, entourait la chambre, et protégeait ses délibérations; et les abords de l'Elysée étaient encombrés d'une foule furieuse qui melait des cris de mort aux cris de *vive l'Empereur*.

De quart d'heure en quart d'heure, il arrivait à l'Empereur des nouvelles de la chambre; l'orage grossissait; la foudre éclata enfin. Qu'on le sache bien, ce ne furent pas les insolentes insinuations des représentants qui décidèrent l'Empereur à quitter la capitale, où les meneurs le voyaient avec effroi. Las du trône, las des hommes, il les méprisait trop pour les redouter; il céda non à la crainte, mais au dégoût que lui inspiraient leurs lâchetés. Il ne voulut pas que

le sang coulât dans les rues de Paris pour le triomphe de sa cause.

Le 25 à midi, il partit de l'Élysée pour la Malmaison. Becker fut désigné pour l'accompagner à l'île d'Aix, jusqu'à son embarquement, ou plutôt pour surveiller les mouvements du prisonnier...

Il fallait cependant qu'il s'éloignât, il le fallait pour sa propre sûreté. Decrès et Boulay de la Meurthe le décidèrent à fixer son départ au lendemain.

Mais le matin, l'Empereur ayant entendu le canon gronder à quelque distance, électrisé par ce bruit, il s'écria : « Qu'on me rende le com-« mandement, et je jure, foi de soldat et de « citoyen, de m'éloigner aussitôt que j'aurai « délivré la capitale. Je ne veux que battre l'en-« nemi, l'écraser et le forcer à consentir à des « négociations qui ménagent les intérêts de la « France... Je ne veux pas ressaisir le pouvoir, « Dieu m'en garde ! je ne veux que me battre « pour mon pays. »

Becker fut chargé d'apporter à la commission une lettre qui reproduisait à peu près cette noble détermination. Le duc d'Otrante, un moment effrayé, reprit bientôt sa fourbe accoutumée, et s'écria de sa voix aigre et discordante : « Est-ce » *qu'il* se moque de nous ! »

Carnot et Caulaincourt firent quelques objections en faveur du projet de Napoléon, et cependant, il faut le dire, son exécution offrait de graves dangers. Fouché s'emporta; on discuta vivement; la majorité fut contraire à cette mesure; l'Empereur alors se décida à partir, et envoya le général Flahaut pour concerter avec la commission son départ et son embarquement.

Le départ de l'Empereur pour Rochefort fut enfin irrévocablement arrêté pour le 29 juin. Il sembla, dès lors, recouvrer quelque calme, ce qui lui arrivait toujours lorsqu'il était parvenu à soumettre sa raison à la nécessité.

Intérieurement dévoré de cruels chagrins, il sut en dissimuler les angoisses, et se poser en maître devant ses persécuteurs. Il s'occupa froidement des préparatifs de son voyage et de quelques dispositions particulières. Il fit mander le banquier Laffitte; lui donna en dépôt huit cent mille francs en espèce, et pour trois millions de rentes, sans vouloir prendre de reçu de ces sommes importantes (1).

Le 29 juin, Napoléon quitta la Malmaison accompagné du général Becker, et le 5 juillet il arriva à Rochefort; aussitôt des milliers de citoyens entourèrent la préfecture maritime que l'on supposait occupée par l'Empereur.

(1) *Souvenirs du duc de Vicence.*

L'on s'entretenait à voix basse des craintes qu'on éprouvait pour la vie de l'illustre proscrit. Les Bourbons de retour, se disait-on, ne vont-ils pas encore une fois mettre sa tête à prix !

Les masses parlaient déjà de recourir aux armes ; mais, informées que deux frégates étaient à la disposition du monarque, leur irritation se calma. L'Empereur s'avança jusqu'au milieu de la terrasse, accompagné du préfet maritime et des généraux. Un religieux silence s'établit : tous les cœurs battirent avec force, toutes les ames semblèrent s'identifier avec celle du grand homme et ressentir ses malheurs...

Calme et résigné, il salua la foule avec un sentiment marqué de bonté, et les acclamations vives et frémissantes de : Vive l'Empereur ! vive le roi de Rome ! éclatèrent sans interruption.

Napoléon ne parut le lendemain qu'à l'une des croisées de ses appartements ; les mêmes acclamations l'accueillirent. De nombreuses propositions lui furent adressées pour l'inviter à se placer encore à la tête des armées du midi ; mais il s'y refusa : le premier vœu de son cœur était d'épargner à la France les désastres d'une guerre civile. Son parti était pris d'être la seule victime de la haine des rois.

Le 8 juillet, Napoléon monta à bord de la

frégate la *Saale*, mouillée avec la *Méduse* sur la rade de l'île d'Aix, et descendit dans l'île.

Le lendemain, les Anglais n'avaient pas encore paru. Le même dévoûment et le même respect grave et religieux, qui l'avaient accueilli à Rochefort, se manifestèrent dans toute l'île, surtout de la part des militaires. Un grenadier marin lui dit : Mon Empereur, nous vous portons tous là ! Vive notre empereur ! A l'armée de la Loire ! à l'armée de la Loire ! répétèrent les militaires et les citoyens...

L'empereur se dirigea vers les fortifications, et commença par visiter l'ancienne citadelle. L'émotion qu'il venait d'éprouver était calmée ; son ame, toutefois, était visiblement ébranlée à chaque témoignage d'attachement qu'il recevait ; mais il s'élevait au-dessus de son infortune.

Peu d'instants après, il retourna à bord de sa frégate, et eut jusqu'à son canot le 14e régiment de marine tout entier pour escorte.

Cependant dans la journée du 10, le vaisseau anglais *le Bellérophon* vint prendre position sur la rade des Basques, hors de la portée des bombes de la forteresse ; dès-lors le passage de nos deux frégates devenait presque impraticable.

Le brave commandant de *la Méduse* proposa

au commandant de *la Saale* d'appareiller dans la nuit pour profiter d'une brise favorable, tandis qu'il attaquerait le vaisseau ennemi à l'ancre, pour l'empêcher de poursuivre *la Saale* avec quelques chances de succès.

Cette noble et téméraire proposition ne fut pas accepté, et l'Empereur, prévenu par M. Philibert, commandant de *la Saale*, qu'il craignait de recevoir l'ordre de ne plus le garder à bord, quitta la frégate et descendit à l'île d'Aix.

Un des lieutenants de vaisseau, commandant l'une des compagnies du 14ᵉ régiment de marine, le capitaine Genty, conçut alors le projet d'arracher le monarque au sort qui le menaçait.

Ce projet consistait à acheter deux petits bâtiments pontés qui faisaient le cabotage à l'île d'Aix, et qui se trouvaient mouillés sur la rade de cette dernière île. Les deux équipages devaient se composer d'officiers et de sous-officiers, marins déterminés. Le premier navire de commerce que les fugitifs eussent rencontré en mer, sous quelque pavillon qu'il naviguât, pourvu qu'il ne fût pas français, eût été abordé, et contraint de faire route pour les Etats-Unis. Ce projet fut communiqué à l'Empereur, qui l'approuva et donna l'ordre de traiter de suite de l'achat de ces deux petits bâtiments. Le 15, tout étant disposé à onze heures du soir, les deux petits bâti-

ments mirent sous voiles, et, se tenant très près de terre, ils attendirent son arrivée. La troisième heure d'une impatiente attente venait de s'écouler, et personne n'avait encore paru au point convenu. Dès ce moment, il fallut renoncer au dernier moyen de salut pour l'Empereur ; le jour allait paraître.

Les motifs qui empêchèrent l'empereur d'être au point indiqué pour son embarquement n'ont jamais été bien connus (1). La cause la plus vraisemblable est toutefois qu'au nombre des personnes de la suite, il se trouvait des dames des enfants dont les préparatifs de voyages furent plus longs que les circonstances ne le permettaient.

Sur ces entrefaites, le roi Joseph vint prévenir son frère qu'un navire américain se trouvait à Bordeaux, prêt à faire voile pour les Etats-Unis; que sa voiture était sur l'une des rives de la Charente, d'où elle pouvait en quelques heures atteindre la Gironde, mais cette proposition fut encore rejetée.

Dans la soirée, on fut informé que Napoléon

(1) On lit dans *Montgaillard*, que ce fut madame Bertrand, née Dillo, qui décida l'Empereur à se rendre à bord du vaisseau anglais le *Bellérophon*. Un capitaine Danois jura sur sa tête de sortir l'Empereur, de le mettre en pleine mer; il exigeait seulement que le fugitif fût soigneusement caché pour le départ. Napoléon d'abord persuadé, finit par céder aux re-représentations de madame Bertrand.

allait prendre passage sur *le Bellérophon*, pour se rendre en Angleterre, et le 14, à trois heures et demie du matin, il monta à bord du brick *l'Epervier*, ayant pavillon parlementaire, qui fit route vers le vaisseau anglais. Mais le vent et la marée se trouvant contraires, il était de toute impossibilité que *l'Epervier* pût atteindre le mouillage du *Bellérophon* avant le reflux. Dans son impatience, l'officier anglais expédia ses péniches, qui vinrent à la rencontre de *l'Epervier*, et le sacrifice fut consommé !

Le même jour, une frégate anglaise, sur laquelle était embarqué le général Gourgaud, appareilla et mit à la voile vers l'Angleterre. Le capitaine Maitland écrivit, par la voie de cette frégate, aux lords commissaires de l'amirauté : que Napoléon lui ayant fait proposer de le recevoir à son bord, se remettant lui-même à la générosité du prince régent, il avait accédé à cette proposition, s'y croyant autorisé par l'ordre *secret* de LL. Seigneuries. — Il ajoutait que, pour éviter tout mal entendu, il avait annoncé clairement qu'il n'était autorisé en aucune manière à accorder des conditions d'aucune espèce ; que tout ce qu'il pouvait faire était de conduire Napoléon et sa suite en Angleterre, pour y être reçu de la manière que le prince régent trouverait convenable.

La lettre pour le prince régent, dont M. Gourgaud fut chargé, était ainsi conçue :

Altesse royale,

« En butte aux dissensions qui divisent mon « pays et à l'inimitié des puissances de l'Europe, « je termine ma carrière politique. Je viens, « comme Thémistocle, m'asseoir au foyer du « peuple britanique. Je viens me mettre sous « la protection de ses lois, que je réclame de « V. A. R., comme du plus puissant, du plus « constant et du plus généreux de mes en- « nemis.

« Napoléon. »

Pour chercher à expliquer l'excès d'une telle confiance, on a prétendu, comme nous l'avons rapporté déjà, que ce fut sur l'assurance des vertus hospitalières du gouvernement anglais à l'égard d'un ennemi désarmé, donnée à Napoléon, par madame Bertrand, que ce prince avait renoncé trop facilement au projet courageux d'abord formé. Son cœur, brisé par l'infortune et avide de repos, accepta, sans réflexions, ces trompeuses espérances.

Cependant Fouché, le premier dans Paris, instruit de l'embarquement sur le *Bellérophon* par la voie du télégraphe, s'empressa d'écrire le

billet suivant au lord Castlereagh, qui venait d'arriver à Paris.

« J'ai l'honneur d'informer votre seigneurie « que Napoléon Bonaparte, ne pouvant échapper « aux croiseurs anglais, ni aux gardes mises sur « les côtes, a pris la résolution de se rendre à « bord du vaisseau anglais le *Bellérophon*, ca- « pitaine Maitland.....

« J'ai l'honneur d'être, etc. »

Signé duc d'Otrante.

Lord Castlereagh eut ainsi la facilité de régler d'avance la direction du ministère anglais.

Gourgaud revint ; il ne lui avait pas été permis de parvenir jusqu'au prince régent. Dès lors, l'Empereur ne se fit plus d'illusion ; il connut qu'il était livré à ses ennemis. Lord Keith enfin se rendit à bord du *Bellérophon*, et remit à Napoléon une déclaration ministérielle où on lisait :

« Il ne peut convenir ni à nos devoirs envers notre pays, ni à nos alliés, que le général Bonaparte conserve le moyen de troubler de nouveau la paix du continent. L'île de Sainte-Hélène a été choisie pour sa future résidence. *Le climat est sain*, et la situation locale permettra qu'on l'y traite avec plus d'indulgence qu'on ne le pourrait faire ailleurs, *vu les précautions indispensables*

qu'on serait obligé d'employer pour s'assurer de sa personne..... »

A cette violation manifeste des droits du malheur et de l'humanité, l'Empereur, indigné, répondit par cette protestation éloquente adressée à lord Keith :

« Je proteste solennellement ici, à la face du « ciel et des hommes, contre la violence qui « m'est faite, contre la violation de mes droits « les plus sacrés, en disposant, par la force, de « ma personne et de ma liberté. Je suis venu « librement à bord du *Bellérophon*. Je ne suis « pas le prisonnier, je suis l'hôte de l'Angle- « terre. J'y suis venu à l'instigation même du « capitaine, qui a dit avoir des ordres du gou- « vernement de me recevoir et de me conduire « en Angleterre avec ma suite, si cela m'était « agréable. Je me suis présenté de bonne foi, « pour venir me mettre sous la protection des « lois de l'Angleterre. Aussitôt assis à bord du « *Bellérophon*, je fus sur le foyer du peuple bri- « tannique. Si le gouvernement, en donnant des « ordres au capitaine du *Bellérophon*, n'a voulu « que me tendre une embûche, il a forfait à « l'honneur et flétri son pavillon. Si cet acte se « consommait, ce serait en vain que les Anglais « voudraient parler désormais de leur loyauté, « de leurs lois, de leur liberté. La foi britanni-

« nique se trouvera perdue dans l'hospitalité du « *Bellérophon.*

« J'en appelle à l'histoire : elle dira qu'un « ennemi, qui fit vingt ans la guerre au peuple « anglais, vint *librement*, dans son infor- « tune, chercher un asile sous ses lois : quelle « preuve plus éclatante pouvait-il lui donner « de son estime et de sa confiance? mais com- « ment répondit-on, en Angleterre, à une telle « magnanimité? On feignit de tendre une main « hospitalière à cet ennemi, et, quand il se fut « livré de bonne foi, on l'immola.

« NAPOLÉON. »

On n'eut aucun égard aux cris de la victime. *On avait décidé que ce qui était expédient était juste, que ce n'était plus le temps de consulter la raison et l'équité, et que la loi du plus fort était applicable.*

L'amiral Cokburn fut chargé de traîner, sur le *Northumberland*, l'illustre captif et la suite qu'on lui avait permis d'avoir. Quant à l'argent, aux diamants, aux valeurs négociables, estimés par les Anglais eux-mêmes à une valeur de dix millions, les forbans s'en emparèrent, à l'exception seulement de trois ou quatre mille pièces d'or, et il fut signifié à l'Empereur *qu'une fois arrivé à Sainte-Hélène, il serait mis en prison s'il cherchait à s'évader* !!!

Le 7 août, Napoléon fut embarqué, après avoir reçu les adieux déchirants du duc de Rovigo, du général Lallemand, etc., qui, pour toute *hospitalité*, furent emprisonnés aussi sur un rocher (Malte).

Le 17 octobre 1815, Sainte-Hélène fut en vue. Le lendemain, Napoléon, en débarquant prononça, les paroles suivantes : « Les mal-« heurs ont aussi leur héroïsme et leur gloire.... « L'adversité manquait à ma carrière. Si je fusse « mort sur le trône, dans les nuages de ma toute-« puissance, je serais demeuré un problème pour « bien des gens ; aujourd'hui, grâce à mon mal-« heur, on pourra me juger à nu. »

Napoléon passa les deux premiers mois de sa captivité à Briare (aux ronces), dans un pavillon composé d'une seul chambre et d'un grenier, où pénétraient le vent et la pluie. Deux mois après, le prisonnier prit possession de l'habitation de Longwood, sous la surveillance du gouverneur. Indépendamment de l'influence du climat, on chercha, dans les privations de tous les genres, à rendre la vie du prisonnier aussi misérable qu'il fût possible.

Sir Georges Cockburn, premier gouverneur de l'île, était sévère, mais plein de générosité. On le remplaça, en 1816, par Hudson Lowe, ancien commandant des pontons. Dès ce moment,

Napoléon fut en butte à toutes les vexations possibles. Il fut obligé de vendre sa vaisselle pour vivre.

Voici son genre de vie à Longwood :

« L'heure du lever de Napoléon n'était pas régulière ; elle dépendait du repos dont il avait joui pendant la nuit. Généralement il dormait peu. Souvent il se levait à trois ou quatre heures. Il lisait alors ou écrivait jusqu'à six ou sept ; et, lorsque le temps était beau, il sortait quelquefois à cheval, suivi d'un de ses généraux, ou il se recouchait une heure ou deux. Lorsqu'il était au lit, il ne pouvait dormir, à moins qu'il ne fût dans l'obcurité la plus profonde. Il déjeunait tantôt en particulier, tantôt dans la salle à manger avec tout le monde, et toujours à la fourchette. Après le déjeuner, il dictait ordinairement plusieurs heures consécutives à quelqu'un de sa suite, et, sur les trois heures, il admettait les personnes qu'il avait consenti de recevoir. Entre quatre et cinq heures, lorsque le temps le permettait, il montait à cheval, et se promenait une heure ou deux avec toutes les personnes de sa suite. A son retour, il dictait ou lisait jusqu'à huit heures; ou faisait une partie d'échecs. Alors on servait le dîner, qui rarement durait plus de ving minutes ou une demi-heure. Après le dîner, lorsqu'il ne recevait point de visite, il jouait

quelquefois aux échecs ou au whist; mais le plus ordinairement il s'entretenait avec ses convives, ou il lisait haut pendant une heure. Ordinairement il se retirait à dix ou onze heures, et se mettait aussitôt au lit.

Le 17 juin 1816, trois commissaires envoyés par les puissances continentales pour veiller sur Napoléon arrivèrent à Sainte-Hélène.

Aux persécutions et au manque d'égard continuels qu'Hudson Lowe faisait éprouver à Napoléon, vint se joindre quelque chose de plus affligeant encore. A la fin de novembre 1816, Hudson Lowe fit arrêter Las Cases père à Longwood. La cause de cette arrestation était une lettre écrite sur de la soie, que Las Cases le père avait donnée à Scott, son domestique, pour la porter en Angleterre.

Las Cases fut obligé de se rendre au Cap, et de là en Europe.

Bientôt aux souffrances morales de Napoléon vinrent s'unir les souffrances physiques. Il fut atteint d'une hépatite chronique (maladie du foie), maladie mortelle à Sainte-Hélène; mais le dépérissement visible de sa santé n'adoucit point la conduite de Hudson Lowe à son égard. Napoléon aimait à s'entretenir avec son chirurgien O'Meara, qui venait le voir presque tous les jours. Cette compagnie lui fut encore ôtée par Hudson Lowe,

qui ordonna, en juillet 1818, au docteur de quitter Sainte Hélène.

Gourgaud, forcé, par le mauvais état de sa santé, de fuir un climat destructeur, essaya, mais en vain, d'attirer l'attention de l'Europe et de ses souverains sur Napoléon mourant.

Napoléon, depuis un an, était sans médecin, le gouvernement lui avait enlevé Stolké, qui avait succédé au docteur O'Meara. M. Antommarchi, né en Corse, et professeur d'anatomie à Florence, lui fut envoyé par le cardinal Fesch, avec deux ecclésiastiques, MM. Buonavita et Vignali.

Le docteur Antommarchi conseillait un jour à Napoléon d'aller respirer au grand air.

« Non, lui dit-il, l'insulte m'a long-temps confiné dans ces cabanes, aujourd'hui le manque de forces m'y retient. »

Quelque temps après, Napoléon interrompant M. Antommarchi :

« — Eh bien docteur! dois-je mourir ? dois-
« je vivre? Franchement, qu'en pensez-vons ?

« — Que votre majesté n'est pas au terme de
« sa carrière.

« — Ah! ah! docteur, aussi vrai qu'un mé-
« decin! Mais je saurai vous forcer à l'être. »

Puis, en parlant de Sainte-Hélène :

« Point d'ombre, point de verdure ; nous n'a-

« vons que quelques arbres à gomme, encore « sont-ils mutilés ; le vent les a courbés dans le « sens de sa direction. Plus de végétation, plus « de vie à cette hauteur !.. L'homme finit vite où « les plantes s'étiolent ; c'est un calcul qui n'a « pas échappé. Ne sait-on pas le temps qu'on use « à Sainte-Hélène ? Y connaît-on des vieillards? « y trouve-t-on des individus qui atteignent 50 « ans? Et, parmi ceux qui sont frappés d'hépatite, « combien meurent, combien survivent ? Com- « ment se rétabliraient-ils? Ils hument l'air, cha- « que aspiration est un coup d'épingle qui con- « court à leur trépas; et voilà ce que la noble An- « gleterre se proposait dans son guet-apens !....»

Affaibli par la souffrance, il ajouta avec une expression douloureuse : « Ah ! où est la France ? « où est son riant climat ? Si je pouvais la con- « templer encore ! si je pouvais respirer au moins « un peu d'air qui eût touché cet heureux pays ! « Quel spécifique que le sol qui nous a vu naî- « tre ! »

Cependant il s'opérait en lui un dépérissement visible ; mais sa mémoire était toujours aussi vive, aussi lumineuse qu'au temps de sa splendeur.

La maladie augmentait toujours, et la mort prématurée de Napoléon était aussi certaine que si on l'avait livré au bourreau. A Sainte-Hélène

comme à Londres, on prévoyait la fin de sa douloureuse agonie.

Tandis qu'il se mourait, le ministère anglais enjoignait au gouverneur de redoubler de surveillance.

Dans le mois de février, une comète parut au-dessus de Sainte-Hélène. On pressait le malade de lever les yeux pour voir ce phénomène ; mais les instances qu'on lui fit furent inutiles.

Les derniers jours de Napoléon furent aussi grands que les plus beaux instants de sa vie. Certain de sa mort, il souriait de pitié lorsqu'on cherchait à lui donner de l'espoir. « Pouvez-« vous joindre cela ? dit-il un jour, après avoir « coupé en deux le cordon de la sonnette de son « lit..... Aucun art ne peut me sauver la vie. « J'aurais voulu revoir ma femme et mon fils.... « mais que la volonté de Dieu soit faite ! Il n'y a « rien de terrible dans la mort ; elle a été la « compagne de mon oreiller pendant ces trois « dernières semaines, et à présent elle est prête « à s'emparer de moi pour jamais..... » On vint lui apprendre que la nouvelle maison qu'il devait habiter était prête : « Elle me servira de tombeau ! » dit-il ; et en effet, on en prit plus tard les pierres pour bâtir le caveau où il reposa.

Le 15 avril, Napoléon s'enferma avec le général Montholon et Marchand, et fit son testament.

Antommarchi arriva : « Voilà mes apprêts, doc-
« teur ! lui dit Napoléon en lui montrant les pa-
« piers qui couvraient le tapis. — Je m'en vais,
« plus d'illusion. Je suis résigné. »

Par ce testament, Napoléon montra qu'il avait conservé toute sa force d'âme et sa mémoire ; personne ne fut oublié, non seulement ceux qui le suivirent dans son exil et lui prodiguèrent de si tendre soins, mais ceux dont il était séparé depuis six années.

Les comtes Montholon, Bertrand, et Marchand furent institués ses exécuteurs testamentaires.

Le 19 avril il était mieux : « Vous vous ré-
« jouissez, et vous ne vous trompez pas ; je suis
« mieux, dit-il; mais je n'en sens pas moins ma
« fin prochaine. Lorsque je ne serai plus, chacun
« de vous aura le bonheur de revoir l'Europe et
« sa famille. Moi, je reverrai mes braves dans
« les Champs-Elysées. Oui, ajouta-t-il solennel-
« lement, Kléber, Desaix, Bessière, Duroc,
« Ney, Murat, Masséna, Berthier, tous viendront
« à ma rencontre. En me voyant, ils deviendront
« tous fous d'enthousiasme et de gloire. Nous
« causerons de nos guerres avec les Scipion, les
« Annibal, les César, les Frédéric ; à moins,
« ajouta-t-il en riant, que là-bas on ait peur de
« voir tant de guerriers en semble.

Arriva, sur ces entrefaites, Arnott, médecin

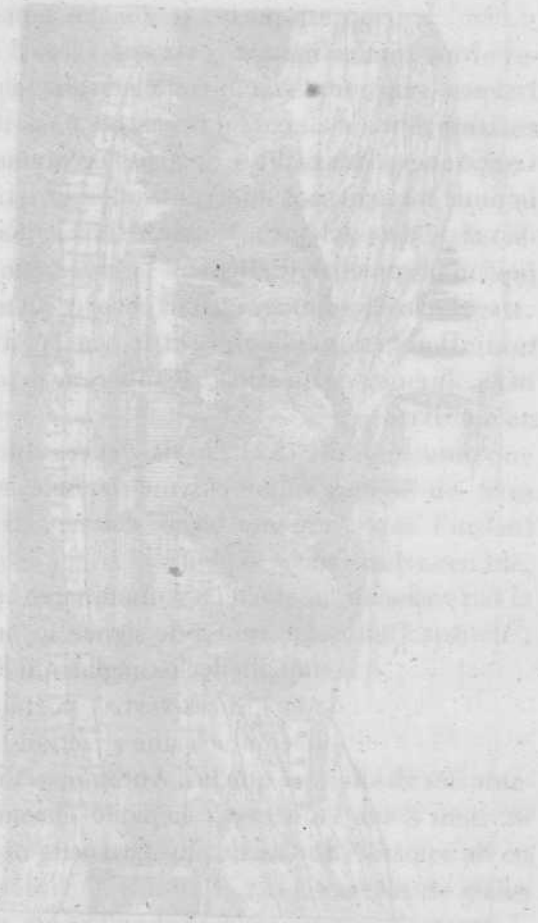
anglais : « C'en est fait, docteur, lui dit Napo-
« léon, le coup est porté ; je touche à ma fin ;
« je vais rendre mon corps à la terre. »

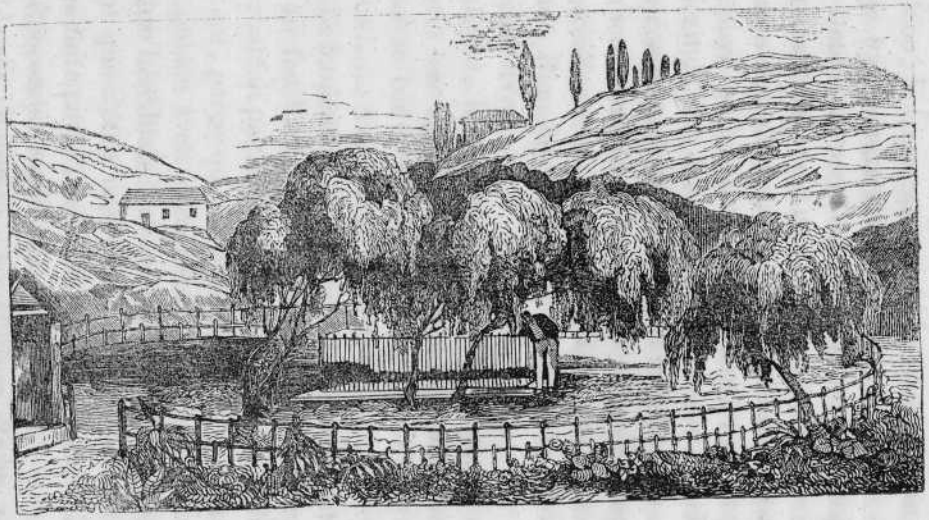
Depuis ce jour, l'état de Napoléon alla toujours en empirant ; le 4 mai, il fut au plus mal : « Le temps était affreux, dit le docteur Antommarchi ; la pluie tombait sans interruption, et le vent menaçait de tout détruire. Le saule sous lequel Napoléon prenait habituellement le frais avait cédé ; un seul arbre à gomme résistait encore, lorsqu'un tourbillon le saisit, l'enlève et le couche dans la boue. Rien de ce qu'aimait l'empereur ne devait lui survivre. »

Enfin, le 5 mai 1821, à six heures du soir, après une agonie calme comme son âme, ses lèvres se couvrent d'une légère écume. Il n'est plus !..... Ainsi passe la gloire !

Le lendemain, le docteur Antommarchi, après avoir fait l'autopsie, refusa de signer le procès-verbal fait par les huit médecins anglais qui l'assistaient, parce que ce procès-verbal portait que Napoléon avait succombé à une affection cancéreuse héréditaire, et que lui, Antommarchi, soutint que c'était une gastro-hépatite chronique, produite par le climat. Et plus tard cette opinion fut reconnue vraie.

Après l'autopsie, sir Hudson Lowe refusa aux exécuteurs testamentaires la satisfaction





d'emporter le cœur de Napoléon. Ce précieux reste fut déposé avec son corps.

Le 8 mai, son corps fut embaumé ; on le revêtit de l'uniforme de chasseur, tout couvert d'ordres et de décorations, et on le déposa dans un quadruple cercueil. Le lieu où reposa Napoléon; lieu qu'il avait choisi lui-même, est situé au fond d'une vallée que l'on appelle vallée du Géranium. Auprès, coule un petit ruisseau qui descend du pic de Drasse; au-dessus est Hutsgate.

En apprenant la mort de Napoléon, sir Hudson Lowe parut partager la douleur générale. On s'en étonna, et alors il dit : « La perte qu'on « vient de faire est d'autant plus fâcheuse, que « mon gouvernement m'avait chargé de faire « connaître au général Bonaparte que l'instant « approchait où la liberté pouvait lui être rendue, « et que sa majesté britannique ne serait pas la « dernière à accélérer le terme de sa captivité ; « mais il est mort : tout est fini. »

Ainsi s'éteignit, après une captivité de soixante-sept mois et demi, à l'âge ne 51 ans 8 mois 20 jours, le plus grand homme dont l'histoire ait eu à perpétuer le souvenir. Jamais autant de gloire n'avait été expiée par un si long supplice; jamais le chef généreux d'une nation magnanime n'avait

rencontré des ennemis plus dépourvu de loyauté. La mort de Napoléon fut un événement immense pour toutes les têtes couronnées de l'Europe, mais plus encore pour la dynastie des Bourbons. En l'apprenant, ils ne purent contenir ni dissimuler leur joie. Il en fut de même pour le plus grand nombre des anciens dignitaires de l'Empire. Il sembla que les traîtres de Waterloo et les ingrats étaient délivrés de leurs remords. Dès lors la Sainte-Alliance respira à l'aise; car du haut du rocher sur lequel elle tenait Napoléon enchaîné, cette image si populaire, si menaçante, la remplissait encore d'effroi. Mais parmi les habitants de Paris, à la lecture des détails de ses funérailles accomplies au bout du monde, dans un isolement qui serrait le cœur, il se manifesta un sentiment de tristesse : l'affliction de chacun révélait assez que l'homme dont on déplorait le funeste sort avait été l'ami le plus intime de la patrie, si ce n'est de la liberté! Cette impression de deuil parcourut toute la France, et quoiqu'on ne découvrît pas alors tout ce qu'il y avait eu d'incomparable dans cette existence, de mérite dans cette incommensurable renommée, un certain reflet de cette gloire, qui, de plus en plus appréciée, resplendirait immortelle dans la postérité, se faisait déjà apercevoir. Mille brochures furent consacrées aux louanges du général sans

pareil, de l'Empereur, que l'armée et le peuple avaient hissé sur le pavois. Les insultes vénales de M. Chateaubriand furent flétries par le mépris infligé à leur auteur, et la haine qui avait, disait-on, précipité la chute du colosse, fut accueillie par le sentiment mélancolique du peuple, qui répétait les chants de Béranger; par cette apothéose universelle, par ce culte qui multipliait l'effigie du grand homme et lui érigeait un sanctuaire dans chaque demeure; par les malédictions qui s'attachaient à l'Angleterre, à ses hommes d'Etat et à Hudson Lowe, cet ignoble bourreau, qui s'était fait l'instrument d'une vengeance si basse et si implacable; par l'anathème qui poursuivait, jusque dans les antichambres royales, les traîtres de Waterloo, par le dégoût profond qu'inspirait l'indifférence de Marie Louise, et l'ingratitude, plus coupable encore, de quatre frères, dont trois avaient été faits rois par lui, et dont pas un n'avait eu le courage de demander à partager sa captivité.

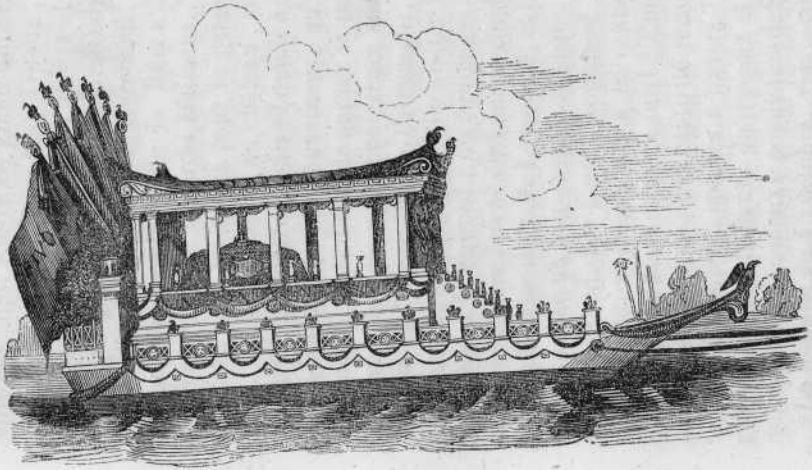
TRANSLATION

DES CENDRES

DE NAPOLÉON.

1840.

Durant sa captivité et dans son testament, Napoléon avait exprimé le vœu d'être inhumé sur les rives de la Seine. Cette volonté du grand Empereur a reçu son accomplissement. La dépouille mortelle du glorieux capitaine a été rapportée de l'exil où son tombeau, au milieu de l'Océan, était pour l'Angleterre un opprobre plutôt qu'un trophée. Les témoins des dernières angoisses du prisonnier ont eux-mêmes sollicité l'honneur d'aller chercher ses cendres inanimées; ceux qui assistèrent à son agonie ne devaient-ils pas être les compagnons de son retour. C'est le 7 juillet 1840 que les généraux Bertrand Gourgaud; M. Las Cases fils, l'ancien valet de chambre Marchand, et trois autres personnes attachées autrefois au service de la personne impériale, s'embarquèrent su la frégate la BELLE-POULE, commandeé par le prince de Joinville, et sur la corvette la FAVORITE, montée par M. Guyet, qui mirent immédiatement à la voile pour cette expédition funèbre.



Le 8 octobre au matin, après soixante six jours de mer depuis Toulon, et vingt-quatre depuis Bahia l'expédition fut en vue de James-Town, capitale de l'île de Saint-Hélène.

Le 9 octobre, au matin, M. le prince de Joinville descendit à terre en grand uniforme, accompagné de M. le commandant Arnoux, son aide-de-camp, de MM. les généraux Bertrand et Gourgaud, de M. de Rohan-Chabot, commissaire du Roi; de M. de Las-Cases, de M. Marchand, de M. l'abbé Coquereau, aumônier de la Belle Poule, et de plusieurs officiers des trois bâtimens. Toute la garnison était sous les armes pour le passage du prince. S. A. R. entra d'abord au château, où les autorités lui furent présentées, puis se rendit à cheval à Plantation-House, chez le gouverneur, qu'une indisposition mettait hors d'état de quitter sa maison.

Après une première conférence sur l'objet de sa mission et les moyens de l'accomplir, M. le prince de Joinville s'empressa d'aller visiter le tombeau de Napoléon à Longwood; les équipages des trois bâtimens de guerre furent également conduits par détachemens au tombeau de Longwood, et chaque homme put rapporter un souvenir de sa visite. De leur côté, MM. Bertrand, Las-Cases, Gourgaud et Marchand, consacrèrent ces trois jours à parcourir les lieux où ils avaient si souvent vu et suivi l'Empereur; et ces nobles compagnons de sa captivité recueillirent constamment dans leurs courses à travers l'île les témoignages les plus flatteurs du respect et de l'affection qu'a conservés pour eux la population de Sainte-Hélène.

La journée du 15 octobre, vingt-cinquième anniversaire de l'arrivée de l'auguste exilé à Sainte-

Hélène, avait été définitivement fixée pour la cérémonie de la translation. La veille, dans l'après-midi, les cercueils venus de France sur la BELLE-POULE, le char funèbre construit dans l'île par ordre du gouverneur et les divers objets nécessaires pour les opérations, furent successivement dirigés vers la vallée du Tombeau. A dix heures du soir, les personnes désignées pour assister, du côté de la France, à l'exhumation, descendirent à terre et se dirigèrent vers le lieu de la sépulture. Un motif de haute convenance interdit à M. le prince de Joinville de se mettre à leur tête. Toutes les opérations jusqu'à l'arrivée du cercueil impérial au lieu d'embarquement devant être conduites par des soldats étrangers, le prince pensa qu'en sa qualité de commandant supérieur de l'expédition, il ne devait pas assister à des travaux qu'il ne pourrait point diriger, et se décida à ne paraître sur la terre anglaise qu'à la tête des états-majors des bâtimens français, et dans une position qui lui permît de présider lui-même à tous les honneurs qu'il était chargé de rendre à la dépouille mortelle de Napoléon.

Les généraux Bertrand et Gourgaud, MM. de Chabot, de Las Cases, Marchand, Arthur Bertrand, l'abbé Coquereau et ses deux enfans de chœur; MM. Saint-Denis, Noverraz, Pierron, Archambault, anciens serviteurs de Napoléon; les capitaines de corvettes Guyet, Charner et Dovet, et M. le docteur Guillard, chirurgien-major de la BELLE-POULE, furent seuls introduits dans l'enceinte réservée autour du tombeau pendant la durée des opérations.

Commencés à minuit et demi, les travaux ont

été poussés sans relâche, et avec une grande activité, pendant plus de neuf heures.

A neuf heures et demie du matin, la terre avait été entièrement retirée du caveau, toutes les couches horizontales démolies, et la grande dalle qui recouvrait le sarcophage intérieur détachée et enlevée à l'aide d'une chèvre. Les travaux en maçonnerie cimentée qui entouraient de toutes parts le cercueil, et auxquels les dix-neuf années déjà écoulées n'avaient porté aucune atteinte, l'avaient tellement préservé des effets de l'atmosphère et de la source voisine, qu'à la première vue, il ne semblait en aucune façon altéré. Le sarcophage en dalles, lui-même parfaitement conservé, était à peine humide. Dès que M. l'abbé Coquereau eut récité les premières prières, le cercueil fut retiré avec le plus grand soin, et porté par des soldats du génie nu tête, dans une tente dressée pour le recevoir auprès du tombeau.

Après la cérémonie religieuse de la levée du corps, les cercueils intérieurs furent ouverts, sur la demande du commissaire du roi.

Il est difficile de décrire avec quelle anxiété, quelle émotion les assistans attendaient le moment qui devait leur révéler tout ce que la mort avait laissé de Napoléon. Quand, par la main du docteur Guillard, le drap de satin fut soulevé, un mouvement indéfinissable de surprise et d'attendrissement éclata parmi les spectateurs, et la plupart d'entre eux fondirent en larmes. — L'Empereur, lui-même, était devant eux! — Les traits de la figure, bien que altérés, étaient parfaitement reconnaissables, les mains parfaitement belles; le costume si connu avait peu souffert, et les couleurs en étaient facilement distinguées; les épau-

lettes, les décorations, le chapeau semblaient entièrement conservés; la pose, elle-même, était pleine d'abandon, et sauf les débris de la garniture de satin, qui recouvraientcomme d'une gaze très fine, plusieurs parties de l'uniforme, on aurait pu croire Napoléon étendu encore sur son lit de parade. On remarqua même que la main gauche, que le grand maréchal avait prise pour la baiser une dernière fois, au moment où l'on fermait le cercueil, était restée légèrement soulevée. Entre les jambes, auprès du chapeau, on apercevait les deux vases qui renferment le cœur et l'estomac...

Un char à quatre chevaux, décoré d'emblèmes funèbres, avait été préparé pour recevoir le cercueil. Toutes les autorités de l'île, tous les principaux habitans et la garnison entière suivirent la marche funèbre depuis le tombeau jusqu'au quai, les canons des forts et les batteries de la Belle-Poule tiraient de minute en minute.

Après deux heures de marche le cortége s'arêta à l'extrémité du quai, où M. le princede Joinville s'était placéà la tête de l'état-major des trois bâtiments français. Les plus grands honneurs officiels avaient été rendus par les autorités anglaises à la mémoire de l'Empereur : des hommages éclatans avaient signalé les adieux de Sainte-Hélène à son cercueil dès ce moment la dépouille mortelle allait appartenir à la France.

Quand le char se fut arrêté, M. le prince de Joinville s'avança seul, et, en présence de tous les assistans découverts, reçut solennellement des mains du général Middlemore le cercueil impérial.

Le prince fit ensuite transporter le cercueil dans

une chaloupe d'honneur disposée pour le recevoir.

Dès qu'elle se fut éloignée du quai, la terre tira le salut de vingt-un coups de canon, et nos bâtimens envoyèrent la première bordée de toute leur artillerie ; les deux autres furent tirées pendant le trajet du quai à la frégate, la chaloupe nageant très lentement, entourée de toutes les autres embarcations. A six heures et demie, elle atteignit la BELLE-POULE. Tous nos bâtimens avaient les hommes sur les vergues, le drapeau à la main.

Porté par nos matelots, le cercueil passa entre deux haies d'officiers, l'épée nue, et fut placé sur les panneaux du gaillard d'arrière de la Belle-Poule.

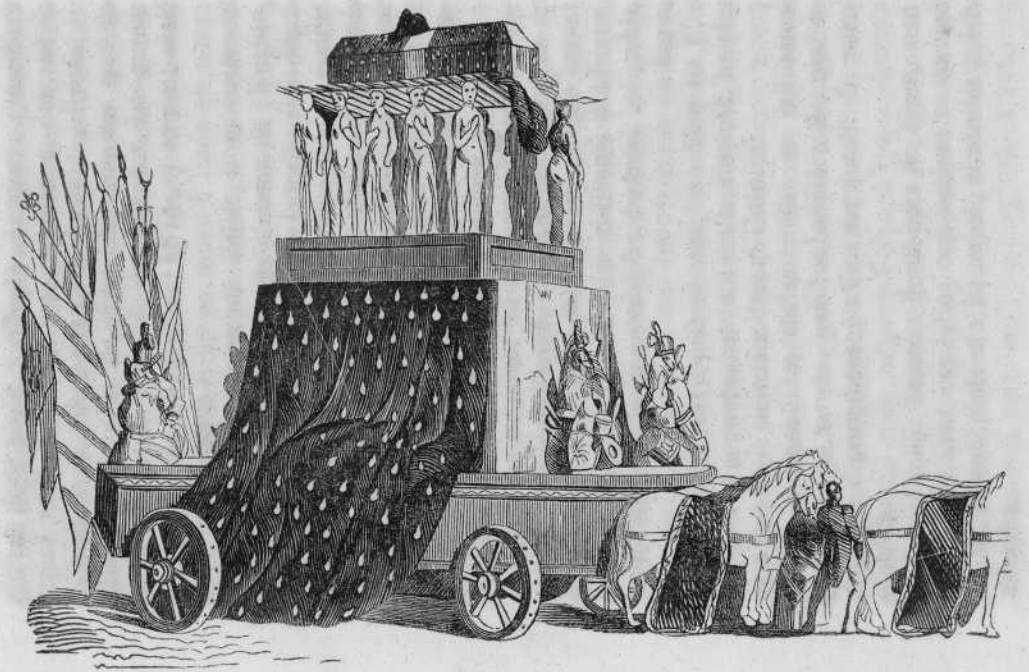
Le dimanche, 18, à huit heures du matin, la *Belle-Poule* quitta Sainte-Hélène, et aborda à Cherbourg le 30 novembre.

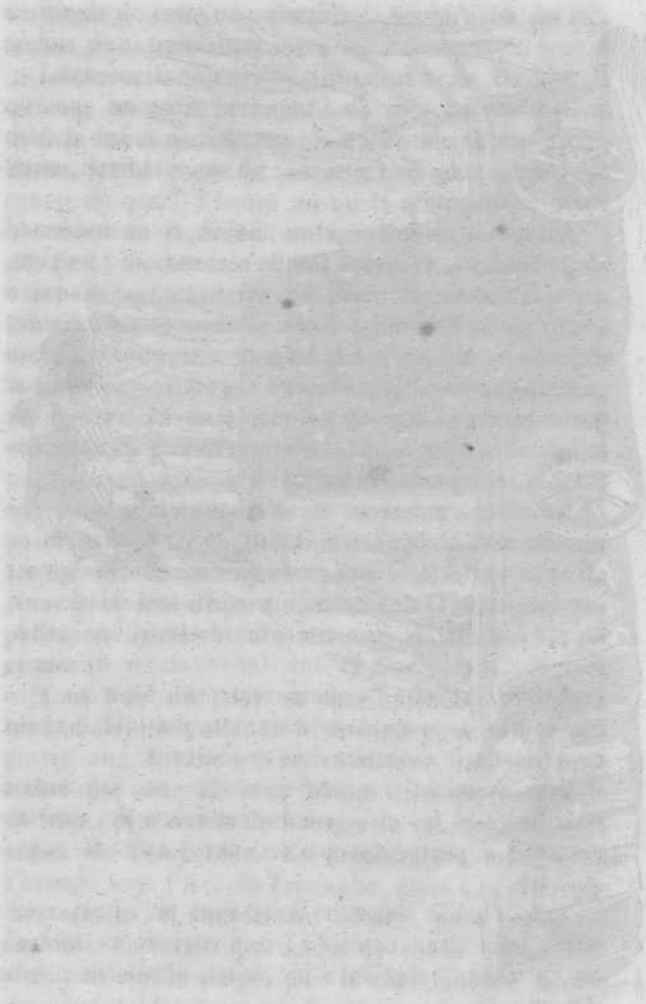
Avec quelle impatience n'était-elle pas attendue cette précieuse dépouille mortelle de l'empereur Napoléon, comme nos souvenirs allaient au devant d'elle, et puisque ses bourreaux avaient enfin consenti à nous rendre ce corps dont leur traître et ignoble vengeance avait si cruellement torturé l'âme, combien il nous tardait de protester par notre recueillement, par des manifestations profondément respectueuses, et par nos sympathiques regrets, contre les mauvais traitemens qui lui furent prodigués! Les yeux de nos belliqueux vétérans se sont remplis de larmes en voyant blanchir à l'horison les voiles de la BELLE-POULE, où étaient déposés les restes du grand capitaine qui les conduisit si souvent à la victoire ; de tous les points du rivage on était accouru en foule pour contempler le navire, fragile sanctuaire dont les flancs contenaient les débris

inanimés de cette organisation de fer qu'agitaient autrefois de si puissantes idées....

Le cercueil, enlevé de LA BELLE-POULE, fut embarqué sur un autre bâtiment préparé à cet effet. Pendant le trajet de Cherbourg à l'embouchure de la Seine, les bâtimens de l'escorte tiraient un coup de canon de quart-d'heure en quart-d'heure. A l'embouchure de la Seine, un nouveau transbordement eut lieu; le convoi s'effectua alors par des bateaux à vapeur portant pavillon en berne, et les salves d'artillerie se continuèrent comme auparavant de quinze en quinze minutes. Au signal de l'artillerie, sur toute la route parcourue par le navire, les cloches des communes riveraines furent mises en branle pour faire entendre le glaz de la mort, et les autorités locales se présentèrent avec le clergé pour saluer et bénir, à son passage, la dépouille du grand Empereur. Au point du débarquement commencèrent à se multiplier les apprêts de cet apothéose; les piles du pont de Neuilly avaient disparu sous une décoration de trophées où figuraient des attributs de marine et de guerre.

Tout près du pont un char splendide de trente pieds d'élévation attendit le sarcophage pour le transporter aux Invalides; ce catafalque roulant était traîné par seize chevaux blancs disposés par quatre de front, et couverts de housses de velours violet aux armes de l'empereur. La magistrature municipale s'avança sous l'Arc de Triomphe, élevé à la gloire de nos armées, et simplement décoré, pour cette solennité, de vertes guirlandes de chêne et de laurier, puis vint le clergé, puis le char funèbre escorté de vieux soldats portant l'uniforme de tous les ré-





gimens de la garde, artilleurs, lanciers, grenadiers à pied et à cheval, guides, gendarmes, dragons de l'Impératrice, marins mamelucks, etc., divisés en autant de pelotons de vingt-cinq hommes que la garde impériale comptait de régimens. Les gardes d'honneur, de 1813 et de 1814, y avaient aussi leurs représentans :

Au milieu de cette escorte d'élite, immédiatement après le char, venaient les maréchaux de l'Empire, groupés autour d'une châsse sur laquelle était déposée l'épée de Napoléon. Sur une autre châsse, étaient déposés les insignes de la Légion-d'Honneur escortés par les grands dignitaires de l'Ordre; et puis, sur une troisième, les cinq Codes avec un cortége de magistrats. Les pelotons de la garde impériale fermaient cette première partie du convoi.

Après eux suivaient les drapeaux de tous les régimens actuels de l'armée française accompagnés de détachemens nombreux choisis dans chaque corps; les lanciers, les zouaves, les chasseurs d'Afrique, les carabiniers, les hussards, les dragons, les spahis, le génie, l'artillerie et tous les régimens de ligne, tous arborant leur étendard avec les soldats les plus dignes de l'accompagner dans cette solennité, les plus capables de le défendre devant l'ennemi.

Puis venaient les écoles civiles et militaires; puis les corps savans, puis les bannières des quatre-vingt-six départemens portées par autant de sous-officiers.

Trente mille hommes de troupes de ligne, artillerie, infanterie, cavalerie, composaient ce cortége, où figuraient plusieurs batteries, conduites mèche allumée.

Depuis le pont de Neuilly jusqu'à l'Arc de l'Etoile, des candélabres surmontés de cassolettes immenses, dans lesquelles brûlaient des torches de résine, indiquaient de loin en loin la marche du convoi; mais à mesure qu'il avançait, la décoration devenait plus riche, plus pompeuse, plus imposante.

Cependant, le char s'avança entre deux haies de statues, représentant la Victoire, la Gloire, la Paix, l'Industrie, l'Agriculture, la Navigation, le Commerce, la Guerre, la Science, les Arts, par quatre de chaque côté. A chaque côté du pont s'élevaient deux colonnes triomphales. Une statue gigantesque, celle de l'Immortalité, destinée au couronnement du Panthéon, était placée en avant du péristyle de la chambre des Députés. A droite et à gauche, entre les deux quinconces des Invalides, appuyées à la ligne des arbres, étaient dressées des estrades décorées de mâts pavoisés de flammes, de trophées, et pouvant contenir cent soixante mille personnes; des orchestres nombreux occupaient l'espace laissé libre entre les estrades, et pendant toute la cérémonie ils exécutaient des morceaux appropriés à la circonstance. Les musiques de la garde nationale, celles des grands théâtres, et toutes les musiques des régimens faisaient aussi entendre tour à tour des marches guerrières, des fanfares belliqueuses et des airs lugubres.

L'Hôtel des Invalides, dans ses approches et dans ses parties les plus monumentales avait été en quelque sorte transformé pour cette journée de deuil et d'expiation nationale... La grande grille avait été enlevée, et l'on avait comblé les fossés pour livrer passage au cortége. L'église avait complètement

changé d'aspect; tout y avait été bouleversé, métamorphosé, à la grande joie des vieux soldats, qui ne voyaient dans ces dérangemens qu'un, but, la glorification de leur héros. Sous le dôme, somptueusement illuminé et tout parsemé de draperies, de trophées, d'écussons emblématiques, s'élevait l'immense catafalque qui avait remplacé le maître-autel et les colonnes dorées dont il était entouré. Au milieu de l'esplanade qui s'étend du seuil du palais de nos vieux guerriers, à l'endroit même où l'on aurait voulu voir placer l'éléphant de la Bastille, s'élevait pour un jour, sur un immense piédestal, une statue de Napoléon ;

Le convoi approchait lentement; déjà long-temps avant qu'il se fût mis en marche, les canons des Invalides avaient répondu au premier bruit du canon de la flottille funéraire ; on entendit au loin l'air se remplir du retentissement lugubre du bourdon de Notre-Dame, qu'accompagnaient les sonneries inégales de toute les paroisses de Paris et de la banlieue. Enfin le cortége a franchi la limite naguère marquée par la grille. Voici les vieux canons, dont la voix assourdissante a tant de fois hurlé aux oreilles des Parisiens la nouvelle des prospérités impériales; les vieux canons qui ont célébré tant de fêtes, tant de victoires, qui ont tonné toute une journée à la naissance du roi de Rome, qui ont mêlé le bruit de leurs rauques acclamations à la tempête des acclamations qui accueillirent le couronnement, les vieux canons frémissent encore sous la main des vieux artilleurs de l'Empire.

Dans la cour royale, les noms de toutes les batailles de l'Empire étaient inscrits au milieu des

médaillons immenses soutenus par d'immenses trophées distribués sur toutes les faces du bâtiment ; de larges estrades, occupant les deux côtés de la cour, et s'élevant jusqu'à la hauteur de la galerie du premier étage, sont occupées par les officiers de tout âge et de toutes armes, infanterie, cavalerie, garde nationale.

Enfin, le char s'est arrêté devant le portique de l'église des Invalides, tendue depuis le haut jusques en bas, de velours violet aux abbeilles d'or, et décorée de magnifiques écussons rappelant les titres de la gloire civile de l'Empereur, comme les médaillons de la cour royale rappellaient les titres de sa gloire militaire.

Ici, le cercueil fut descendu du char funèbre, en présence du Roi, qui reçut à la porte de la basilique, les cendres de Napoléon. Les restes de l'Empereur furent portés à bras sur toute la longueur de la nef, puis, après avoir franchi la place occupée par le riche autel de marbre et le riche baldaquin qui le surmonte, ils furent déposés sur un catafalque majestueux dressé sous le dôme, à la place même où l'on avait eu la pensée bizarre d'élever le tombeau de Napoléon.

Alors commença la cérémonie religieuse, célébrée avec toute la pompe, tout l'éclat, toute la majesté que le catholicisme sait déployer dans les solennités funèbres. L'office terminé, le sarcophage fut déposé dans une tombe provisoire, en attendant la détermination d'un lieu convenable pour l'érection du tombeau définitif.

Une histoire de Napoléon ne peut-être le récit détaillé de tous les faits d'une existence si pleine, de tous les événements du plus mémorable des règnes.... Pour un livre qui doit être à la portée de tous, il est des limites qu'il ne faut pas dépasser, lors même qu'on se propose de ne rien omettre d'important. Nous avons réuni dans celui-ci tout ce que la vie du grand Empereur présente de plus intéressant et de plus caractéristique. Nous nous flattons qu'il le fera mieux connaître que beaucoup d'ouvrages volumineux, publiés jusqu'à présent. Chacun pourra ici s'instruire, sans fatigue, de tout ce qui a fait l'éclat d'une période de gloire, qui fut et restera peut-être sans pareille.

Avant d'élaguer tout ce qui aurait inutilement surchargé la mémoire, nous avons, dans un récit succinct, présenté la chaîne complète et non interrompue, de la vie de Napoléon, depuis sa naissance jusqu'à sa mort; viennent ensuite, sur chaque circonstance et à leur ordre de date, les développements donnés d'après les documents les

plus authentiques. Un tableau succède à un autre : c'est Toulon, c'est l'Italie, c'est l'Egypte, c'est Paris ; puis l'Italie encore, puis les triomphes de l'Empire et ses revers ; et enfin l'île d'Elbe, Waterloo et Sainte-Hélène.

Dans ces actes d'un drame qui s'est terminé par une apothéose, sont rattachées les seules particularités dont la vérité nous a paru incontestable. Nous nous serions fait un scrupule de reproduire les cent mille anecdotes inventées dans ces derniers temps, par des feuilletonnistes qui ont rabaissé le caractère et l'esprit de Napoléon aux mesquines proportions de leur esprit et de leur caractère... Nous avons montré l'Empereur tel qu'il fut : les vieux guerriers qui l'ont connu, les personnages politiques qui furent le plus avant dans son intimité, jugeront sans doute que nous ne nous sommes pas écartés de la ressemblance.

UNE REVUE DE LA GARDE IMPÉRIALE (1).

— 1809. —

Paris et toute l'Europe de notre âge se rappellent ces belles revues du Carrousel où, à la voix de l'Empereur, cinquante mille de ces élus paradaient sous les yeux d'une population de plus en plus avide de les voir et de les admirer. Napoléon descendait avec son beau soleil, qui éclairait toujours ses fêtes militaires. L'Empereur! l'Empereur! ce mot magique retentissait : on ne sait d'où il partait, mais c'était une commotion, un magnétisme qui saisissait, qui remuait de la plante des pieds à la pointe des cheveux. La fibre se tendait, les nerfs tressaillaient, et dans cet éréthisme d'enthousiasme c'était du feu qui pétillait dans les veines. L'être des sol-

(1) Par Lhéritier (de l'Ain).

dats était changé, ce n'était plus les mêmes hommes : ils renaissaient ; les physionomies s'épanouissaient, l'œil était humide, on frémissait de plaisir, on était éperdu de ravissement. L'*Empereur !* l'*Empereur ! alerte !* aux armes ! C'était à qui se précipiterait pour enlever son fusil du faisceau, les cavaliers rassemblaient leurs guides ; l'*Empereur !* on le voyait déjà partout. Un écho immense portait dans les nues la salve populaire qui se répétait de proche en proche, de loin en loin, telle qu'une suite d'explosions déterminées coup sur coup par l'embrasement d'une traînée de poudre. C'était une jubilation, un délire, une frénésie, un fanatisme sans pareils.

La conflagration était générale : de ces flots mouvants qui encombraient l'espace, de ces montagnes de peuple qui couvrait les toits des édifices, le cri chéri partait, unique, unanime, prolongé ; il ne cessait plus ; semblable à l'éruption tumultueuse d'un volcan dont la lave bouillonne et s'échappe avec une détonation continue, il remplissait, il ébranlait tout ; les vitres résonnaient, la terre en était comme soulevée ; c'était une véritable secousse imprimée au globe : L'*Empereur ! vive l'Empereur !* Mille tambours battaient aux champs : il venait, suivi du cortége de ses anciens compagnons d'armes, qui ne s'étonnaient déjà plus de lui obéir comme à une majesté. Naguère c'était Kellermann, Augereau, Masséna, Lannes, Moncey, Lefebvre, Mortier, Bernadotte, Mac-

donald, Ney, Davoust, Bessières, Marmont, Victor; maintenant Valmy, Castiglione, Rivoli, Montebello, Conegliano, Dantzig, Trévise, Ponte-Corvo, Tarente, Elchingen, Eckmühl, Istrie, Raguse, Bellune, tous ces maréchaux dont les titres étaient le baptême d'un triomphe auquel ils avaient contribué. Quelques minutes s'étaient écoulées depuis qu'on avait reçu le coup de la première et indéfinissable impression qui avait transporté; on se possédait davantage, mais comme le cœur battait encore à l'approche du souverain rémunérateur! comme chaque soldat, dans un recueillement qu'on ne saurait exprimer, sentait vivement à l'avance l'honneur d'attirer son regard! Comme leur âme était électrisée en voyant cet homme si simple, qui n'était revêtu que de l'uniforme de sa grandeur! Comme, à l'aspect éblouissant de cette pléiade de renommées qui s'avançait sur ses pas, elle s'ouvrait à l'ambition!

Ces chapeaux bordés, ces plumes blanches et noires, ces panaches flottants, ces grosses épaulettes à étoiles d'argent, ces cordons, ces crachats, ces aiguillettes, ces uniformes où l'or étincelait; tout ce luxe enivrait, faisait envie; mais le désir qu'il excitait n'était qu'une pensée rapide et qui ne rentrait pas à la caserne avec les soldats.

Artilleurs, fantassins, cavaliers, marins, vieille et jeune garde, anciens ou vélites, étaient sous les armes. Le groupe des aides-de-camp se dispersait; Frioule, le grand maréchal

du palais, courait à la haie des spectateurs, tendre partout une main bienveillante aux placets de ceux qui avaient à implorer une grâce, ou une justice à demander; de tous les points où l'on apercevait l'Empereur, parcourir au galop le front des régiments, les acclamations recommençaient.

Les bras, les chapeaux étaient en l'air; des femmes agitaient leurs mouchoirs. Soudain se faisait un roulement; on entendait au loin le commandement de Lobau, le stentor de l'armée : *Faites ouvrir les rangs!*..... alors, au bruit des musiques, au son des fanfares, l'Empereur passait à pied, et les soldats, ses enfants, car il se regardait comme leur père, immobiles, silencieux, renfermant en eux-mêmes, par respect pour la discipline, la joie de sa présence, attendaient que ce fût leur tour de le saluer et de le contempler.

Qu'ils étaient touchants et sublimes ces vieux soldats qui semblaient avoir été jetés dans le même moule et fait du même métal que la colonne d'Austerlitz, quand, en face de celui qu'ils appelaient le *petit caporal*, une larme qu'ils ne pouvaient retenir s'épanchait dans la cicatrice dont leurs joues étaient sillonnées!... Et quand l'Empereur s'arrêtait pour reconnaître, dans ces traits noircis par le feu des batailles, un fait d'armes de l'Égypte ou de l'Italie, de la journée des Pyramides ou de Marengo; quand il s'arrêtait, et qu'à cette figure qui lui représentait un exploit, il attachait le vrai nom

et la circonstance qui l'avaient gravée dans sa mémoire, comme on s'étonnait qu'il n'eût rien oublié, lui dont le cœur embrassait en même temps l'actualité d'un présent immense et la perspective d'un avenir que son génie concevait plus immense encore !

On aimait ce chef qui donnait des éloges, des croix, des grades à ceux à qui on les aurait décernés soi-même. On l'adorait ! Bientôt il avait tout vu, tout entendu. Son major-général, prince de Neufchâtel, et le duc de Feltre, son ministre de la guerre, avaient pris note de tout ce qu'il avait promis. Trois heures après, les promotions qu'il avait faites étaient à l'ordre du jour.

L'Empereur était content; il le proclamait.

Cependant le défilé allait commencer. Les colonnes s'ébranlaient : c'était la régularité et la précision; c'était le mouvement de la plus intense vitalité de l'Empire; hommes et chevaux, tous étaient fiers; enthousiasme, énergie, satisfaction, prestesse, sentiment profond du devoir, tout cela s'éveillait à la fois.

Les visages étaient rayonnants de bonheur, de confiance, d'espoir; ils respiraient la conviction la plus intime de la supériorité nationale, et les étrangers qui étaient là n'en doutaient pas !

Les fantassins marchaient sans toucher la terre; les escadrons se déployaient, légers et vifs comme le vent; les canons, les caissons ne pesaient plus sur ce pavé qu'ils brûlaient. La

cavalerie au galop, l'infanterie au pas de course, les pelotons conversaient, pivotaient, serpentaient autour les uns des autres sans se mêler, sans se confondre, sans rompre leur alignement sans que jamais aucune file fût rompue — on s'étonnait de les voir tourbillonner avec cet ordre. L'œil était ébloui de ces évolutions, pendant lesquelles le poli de l'acier faisait reluire en éclairs les rayons qu'il avait réfléchis.

On était assourdi du cliquetis des armes, du pas des chevaux, des ressauts d'une artillerie bondissante, des commandements qui éclataient dans l'air, du bruit des tambours, des fifres, des clairons, des trompettes. Paris était dans l'enchantement de ce fracas, de ce tapage de guerre, de cet élan impétueux, de ce ton, de cette activité qui se communiquait à tout, qui faisait tout monter à son diapason. La revue terminée, on quittait le Carrousel, et l'on était surpris que son enceinte eût pu contenir l'armée innombrable qui s'échappait par toutes les issues. Sur les quais, dans la rue Saint-Honoré, dans la grande allée des Tuileries, sur la place de la Concorde, sur le pont-tournant, aux Champs-Élysées, dans toutes les directions que les troupes suivaient pour regagner leurs quartiers, la foule s'écoulait en les pressant de questions : on voulait savoir ce que l'Empereur leur avait dit; on adressait des félicitations à ceux à qui il avait parlé; les jeunes gens, les vieillards cherchaient à se mêler dans leurs rangs; les ouvriers, les bourgeois venaient

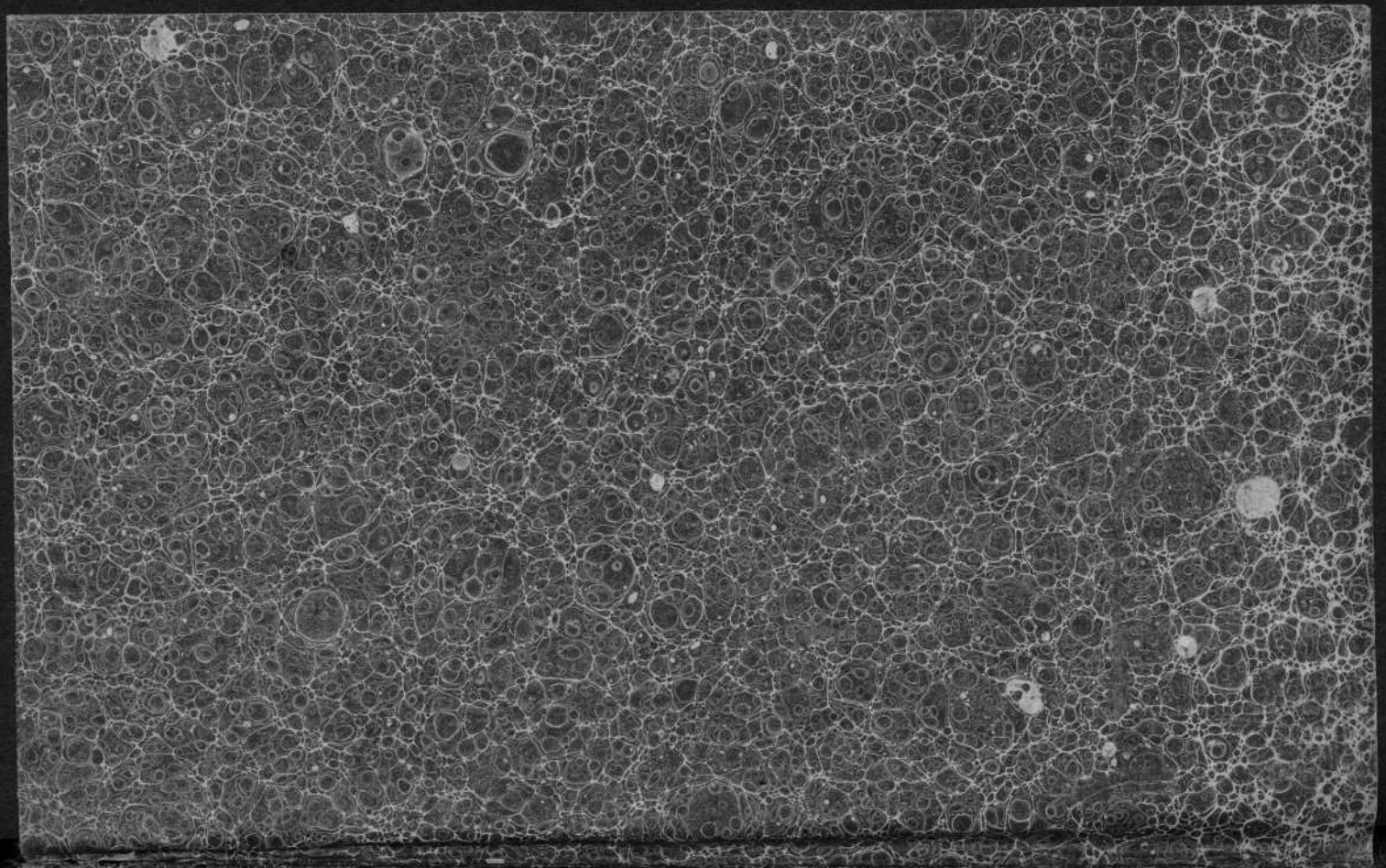
prendre la main et fraterniser avec les soldats..... Ils se montraient ces guirlandes de pourpre auxquelles, d'une poitrine à l'autre, le symbole de l'honneur était attaché comme une fleur de gloire; ils en contemplaient les étoiles avec orgueil, tant ils étaient certains qu'il n'y avait pas d'intrus dans cette chevalerie. Les soldats de la ligne s'approchaient pour voir passer ceux de la garde, et chaque fois qu'ils reconnaissaient un camarade, ils étaient heureux de pouvoir dire tout haut : *En voilà un qui sort du régiment*! Les conscrits se redressaient en se promettant d'être un jour de la vieille garde, qui avait aussi des sourires de jeunes filles qui rougissaient en convoitant un mari sous ses drapeaux. C'était le bon temps alors! Qui eût pensé qu'il finirait si tôt, qu'après tant d'éclatantes victoires on aurait le terrible retour de Moscou?

Dès ce moment, hélas! la garde commença à périr sans qu'il fût possible de la renouveler. Ce n'était plus le phénix qui renaît de sa cendre. La campagne de France, pendant laquelle elle donna tant de preuves de ce courage qui grandit avec les revers, acheva de l'anéantir; et ces braves qui, après la reddition de Paris, pleuraient de rage en brisant la crosse de leurs mousquets, ou qui, le front caché dans leurs mains, assistèrent au douloureux départ de Fontainebleau, et ces fidèles qui renoncèrent à leurs foyers pour aller tenir compagnie à leur Empereur dans son exil; ces

quelques centaines de guerriers qui n'avaient pas un seul instant désespéré de la patrie, qui, au contraire, n'avaient jamais cessé d'attendre son salut de leurs prouesses ; ces fidèles, ces braves, n'étaient plus qu'un lambeau de la garde. Waterloo les vit encore combattre, ces glorieux débris, et devant Paris menacé ils auraient su mourir ou faire remonter le drapeau impérial au faîte du bronze immortel d'où la trahison l'avait descendu ; c'était le vœu de leur héroïsme ; et de là haut, cette colossale, cette majestueuse idée de l'Empire aurait de nouveau plané sur un horizon tout rempli de ses œuvres. Mais on les conjurait de se disperser ; ils crurent entendre la voix du pays ; et, l'âme navrée, ils se résignèrent : l'affront qu'ils auraient vengé se perpétua.

Enfin le jour de l'apothéose a lui ; les cendres de Napoléon reposent sur le sol de la patrie où sa grande ombre a retrouvé les transports et les acclamations de son vivant, et le *millésime* de 1840 est devenu la date d'un jugement irrévocable, d'un arrêt rendu avec la sanction de la postérité. — Là, au milieu du peuple qui se pressait à cette solennité nationale, il y avait de vieux soldats qui pleuraient de joie : maintenant ils vont mourir contents ; mais, hélas ! combien ne sont plus, à qui il a manqué cette dernière consolation !

FIN.



HISTOIRE

DE NAPOLÉO

13.634